



# BRABANT

*tourisme*

TRIMESTRIEL N° 1  
MARS 1994

REWISBIQUE  
Archives

à déposer  
en X

1148

# BRABANT

*tourisme*

Revue trimestrielle  
de la Fédération Touristique  
de la Province de Brabant,  
pour la Communauté française

**Président :**  
Didier Rober, *député permanent*

**Vice-Présidents :**  
Willy Vanhelwegen et  
Pierre Boucher,  
*députés permanents*

**Directeur - Rédacteur en Chef :**  
Gilbert Menne

**Secrétaire de rédaction :**  
Catherine Ansiau

**Administration :**  
Alex Kouprianoff

**Présentation :**  
Marc Schouppe

**Composition :**  
Claude Dumont

**Imprimerie :**  
Robert Louis

Les articles sont publiés sous la seule  
responsabilité de leurs auteurs. Ceux  
non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de  
la revue «Brabant» qui paraît six fois  
par an et qui contient des articles  
originaux.

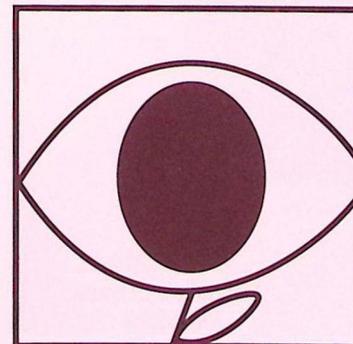
Affiliée à la Fédération de la Presse  
Périodique de Belgique (FPPB).

## MARS 1994

Prix de ce numéro : 150 F  
Cotisation 1994 (4 numéros) : 500 F

Editorial, par <b>D. Rober</b> , <b>W. Vanhelweghen</b> et <b>P. Boucher</b>	2
Tandis que les Trinitaires hantent les salles du Musée archéologique de Nivelles..., par <b>Albert Burnet</b>	3
«Le Logis», cette jolie cité-jardin, par <b>E. et A. Arnauts-Bara</b>	11
Le Brabant philatélique en visite à Bruxelles, par <b>Eric Demarbaix</b>	15
Les Neuf Nations (2e partie), par <b>Judith Masse</b>	21
Les carrosseries bruxelloises et brabançonnes ont plus de 150 ans. De l'héraldique sur les portières..., par <b>H.P. Henri-Jaspar</b>	28
Le Musée de la Première Armée française : pour tirer les leçons du passé, par <b>Philippe Chavanne</b>	30
Prestigieuses demeures du Brabant (11) : Les Ecuries Royales, par <b>Josée Georis</b>	33
Braine-le-Château : son château et ses familles aristocratiques, par <b>Eric Meuwissen</b>	41
Le «Roman» vrai d'une restauration, par <b>Jean-Marie Romiée</b>	48
Bastogne, où se conjuguent souvenirs et prospérité..., par <b>Dominique Detrèves</b>	53
Les rues de Bruxelles avant la guerre de 1940, par <b>Clara Vanderbeke</b>	58
Expositions, par <b>A. Genicot</b> et <b>C. Ansiau</b>	61
Vient de paraître, par <b>C. Ansiau</b> et <b>G. Menne</b>	62
Avis-Echos, par <b>J. Carlier</b> et <b>C. Ansiau</b>	63

*Le palais de Justice à Nivelles (photo : © A. Kouprianoff)*



FEDERATION TOURISTIQUE  
DE LA PROVINCE DE BRABANT  
Communauté française a.s.b.l.

Editeur responsable : Gilbert Menne  
Rue du Marché aux Herbes 61  
1000 Bruxelles

Les bureaux sont ouverts du lundi au vendredi, de 9 à 16 heures. Fermé les jours  
fériés.

Tél. : 02/504.04.00 Fax : 02/504.04.95 CCP - 000-0385776-07

## Le Nord Ouest Européen touristique s'organise

Le 10 février 1990, les Comités Départementaux du Tourisme français et les Fédérations Touristiques francophones de Belgique signaient à Lille la Charte de Coopération Touristique du Nord Ouest Européen. Cette signature constituait le point de départ d'une passionnante entreprise de coopération transfrontalière qui a franchi une nouvelle étape le 17 décembre dernier à Bruxelles, avec l'adhésion de 4 autres nationalités, et avec l'engagement de créer une Association Européenne dès la promulgation du Décret Européen.

L'aire géographique couvrant le nord Ouest Européen représente un marché de 60 millions d'habitants. Au sein de celle-ci, les signataires actuels de l'Association représentent 16 millions d'habitants. Il s'agit des départements français de l'Aisne, de l'Aube, des Ardennes, de la Haute-Marne, la Marne, La Meurthe-et-Moselle, la Moselle, le Nord et la Somme; des Fédérations touristiques belges provinciales du Brabant, du Hainaut, de Liège, du Luxembourg et de Namur; des 6 districts britanniques de l'East Kent, de l'Entente grand-ducale de Esch-sur-Alzette, de la province hollandaise de Zélande et des lands allemands de Rhénanie-Palatinat et de Sarre.

Ces partenaires représentent un poids économique considérable, et nous ne citerons, pour fixer les idées, que quelques chiffres :

- une capacité d'accueil classée de près d'un million de lits
- 63 millions de nuitées tous hébergements classés confondus
- plus de 270.000 emplois directs
- un chiffre d'affaires minimum de l'industrie touristique se montant à 370 milliards de francs belges.

Les premiers résultats de cette collaboration sont très concrets. Ils comprennent un inventaire original des ressources touristiques de l'aire d'étude illustré dans une brochure, une carte évolutive des infrastructures de communication et des aménagements, une inter-activité entre partenaires par des échanges de services en promotion, études et formation, et la réalisation de forfaits touristiques communs.

L'Union Européenne manifeste d'ailleurs un intérêt croissant pour le travail réalisé par les signataires de la Charte qu'elle juge exemplaire et transposable en lui octroyant une importante subvention.

Nous ne doutons pas de l'adhésion prochaine à l'Association des autres provinces belges et hollandaises et du land allemand de Rhénanie-Westphalie, réalisant ainsi un organe d'action et de collaboration de première importance en Europe.



Les partenaires de l'Association Européenne (photo : © A. Koupryanoff)

Pierre BOUCHER  
Député permanent  
Vice-président

Willy VANHELWEGEN  
Député permanent  
Vice-président

Didier ROBER  
Député permanent  
Président

## Tandis que les Trinitaires d'Orival hantent les salles du Musée archéologique de Nivelles

On se donne ici rendez-vous avec les imagiers médiévaux, le sculpteur Laurent Delvaux, ou même avec César...

par Albert BURNET

Bâti sur les ruines d'une église paroissiale, un refuge monastique a traversé deux siècles d'avatars en étant successivement maison de maître, asile et atelier de tissage pour indigents, hôtel, collège, Mont-de-Piété, orphelinat et finalement musée. Tel est l'étonnant parcours de l'actuel Musée d'Archéologie de la Ville de Nivelles, un bâtiment né en 1763, sous le vocable de «Refuge d'Orival».

Sur le plan structurel, il est possible de ramener les musées à deux types : les bâtiments conçus tout spécialement pour abriter un patrimoine

culturel et ceux qui, ayant été voués à d'autres usages, furent convertis ultérieurement en réceptacles de collections destinées à la délectation et à l'édification du public.

D'emblée, on imagine que l'aspect des uns et des autres sera d'un tout autre ordre. Dans le premier cas, c'est aux concepteurs qu'il appartiendra d'imaginer une construction réunissant un maximum d'avantages techniques et esthétiques pour valoriser de manière optimale les trésors dont elle sera l'écrin; dans le second, ce sera aux conservateurs à faire preuve d'imagination et de goût pour intégrer aussi harmonieusement

que possible le précieux dépôt qui leur est confié dans les locaux mis à leur disposition.

### Tout commença avec Marie-Thérèse

Le Musée communal d'Archéologie, d'Art, d'Histoire et de Folklore de Nivelles - pour lui conférer son titre officiel et intégral - appartient à cette deuxième catégorie. Est-ce un bonheur, est-ce une servitude ? On peut disserter à perte de vue sur ce thème mais si l'on veut demeurer réaliste, il faut bien constater que dans de nombreux cas, la solution d'une conversion en musée ou en centre culturel est la planche de salut favorite choisie par les défenseurs du patrimoine historique et artistique immobilier. A Nivelles, en tout cas, on s'est pas mal tiré de tout de cette option. Nous vous invitons à en faire le constat.

Son histoire que d'aucuns ont reconstituée, tient du roman-feuilleton tant il s'est passé de choses depuis que, par lettre patente de l'impératrice Marie-Thérèse, émise en 1763, les Pères Trinitaires du monastère d'Orival furent autorisés à acquérir le terrain nivellois où pourrissaient les



Le refuge d'Orival : il connut deux siècles d'avatars mais en fin de compte, devenir musée a été pour lui une heureuse destinée. (photo G. Vercheval)

vestiges de l'église paroissiale Saint-André, abandonnée en 1754. Le nouveau bâtiment qu'ils y firent construire par l'architecte Bergé fut achevé en 1769. C'est celui qui subsiste toujours, quoique ayant subi quelques modifications de détail au fil des décennies. Il forme, avec son arcade d'entrée et sa courette, l'angle des rues Saint-André et de Bruxelles.

Sans détailler toute la saga du refuge, notons qu'il n'assuma sa destination première que très brièvement puisque dès 1783, l'empereur Joseph II, soucieux d'un rationalisme administratif faisant peu de cas de l'attachement du peuple aux traditions séculaires, supprima les maisons de l'ordre des Trinitaires comme celles de bien d'autres communautés religieuses. Pour la suite, si nous nous en tenons aux anecdotes, nous noterons que le 20 juin 1825, le duc de Wellington, vainqueur à la bataille de Waterloo livrée deux jours plus tôt, logea à l'*Hôtel des Pays-Bas*, tenu par le nivellois Nicolas Dutrulle. Cet hôtel n'était autre que l'ancien refuge d'Orival.

Quelques années plus tard, un autre hôte de marque y fit un passage plus piquant que glorieux. Le 10 septembre 1829, le prince d'Orange, fils du roi Guillaume des Pays-Bas, notre souverain à l'époque, étant venu inspecter la Garde communale,



*Qu'il y ait eu des influences réciproques entre la sculpture bourguignonne et celle qui se développa en Brabant au XVe siècle, voici une démonstration illustrée par ce Saint-André jadis au jubé de la collégiale Sainte-Gertrude (photo A. Burnet).*

participa au banquet offert en son honneur à l'Hôtel de Ville. Ce repas fut trop arrosé, en ce qui concerne le prince en tout cas, car au moment des toasts, il répondit à celui du bourgmestre Dangonau en brisant son verre de cristal à la cosaque. Toute l'assistance crut bon d'en faire autant, ce qui provoqua ipso facto un joli trou dans les finances communales. Quant au prince, après avoir incongrûment embrassé un huissier, il dut être reconduit à son hôtel - l'*Hôtel de la Couronne*, en l'occurrence le nom que portait à l'époque le refuge d'Orival - soutenu, sinon porté, par le bourgmestre et le président du tribunal...

Refuge de moines de 1769 à 1783, bien privé de 1787 à 1804, atelier de charité de 1804 à 1812, à nouveau bien privé jusqu'en février 1815, *Hôtel des Pays-Bas* de 1815 à 1820, *Hôtel de la Couronne* de 1824 à 1843, collège puis école communale jusqu'en 1852, bureau d'un entrepreneur de chemins de fer de 1852 à 1854, Mont-de-Piété de 1854 à 1895, orphelinat de 1896 à 1953... ce ne fut qu'en cette dernière année que le refuge accéda enfin à son statut actuel de musée.

#### De savants archéologues en quête d'un local

C'est que Nivelles ressentait depuis longtemps cette nécessité : la capitale du Roman Païs comptait, au siècle passé, un certain nombre de personnalités que la remontée du temps passionnait. Ayant constitué une Société d'Archéologie, avec le

*Le Saint-Pierre de la salle Lesuisse nous ouvre les portes de ce petit paradis culturel. Son air bonhomme semble indiquer qu'il ne regrette pas trop de ne plus être l'ornement du jubé gothique de la collégiale Saint-Gertrude (photo A. Burnet).*



soutien bienveillant de l'Administration communale, ces éminents citoyens - médecins, avocats, notaires, prêtre, enseignants - étaient déjà une cinquantaine en 1877 et, dès cette époque, avaient engrangé un nombre respectable de pièces dignes de préserver la mémoire des générations passées, depuis la lointaine préhistoire. Epargnons-nous le récit, tantôt languissant, tantôt mouvementé du va-et-vient de ces collections, auxquelles rien ne fut épargné, pas même le pillage lors de la Première Guerre mondiale, pour en arriver au mois de juin 1953, quand l'échevin des Travaux publics, le futur bourgmestre Bary, proposa d'installer le musée dans l'ancien refuge d'Orival. Décision opportune et sage qui se traduisit d'abord par le

transfert de propriété du bien de la Commission d'Assistance publique à la Ville de Nivelles. Celle-ci assumerait l'entretien de son infrastructure tandis que la C.A.P. y ferait dépôt de ses archives et de ses meubles, et que la direction scientifique serait confiée à un membre qualifié de la Société archéologique. Ce fut René Lesuisse, docteur en Histoire de l'Art et Archéologie, qui se vit confirmer dans un poste qu'il assurait déjà alors que les collections n'étaient plus qu'un dépôt inaccessible au public.

#### René Lesuisse, le «fondateur»

Ce musée communal fut inauguré le 10 juin 1956 et, jusqu'à son décès, René Lesuisse en mena la barque avec un dévouement et un esprit d'initiative que chacun reconnaît et grâce auxquels les Nivellois ont non seulement une institution bien mise en valeur mais en plus enrichie par de nombreux dons et acquisitions.

Que découvre-t-on lorsqu'on visite le musée ? Bien des choses effectivement, d'où se dégage un éclectisme certain puisque le rez-de-chaussée fera les délices des amateurs de sculpture médiévale, de tapisserie, de numismatique, d'ameublement, de peinture des XVIIe et XVIIIe siècles, que le premier étage attirera par d'autres



*Saint-Paul, altier mais peu guerrier, malgré son épée, n'a pas perdu ses compagnons de jubé pour avoir quitté la collégiale Sainte-Gertrude : il s'est retrouvé au musée avec Pierre, André et Jean (photo A. Burnet).*

meubles mais aussi par des armes et des instruments de musique anciens, et par-dessus tout par un précieux ensemble d'oeuvres du sculpteur Laurent Delvaux, et qu'au deuxième étage, on se trouvera plongé dans la nuit des temps avec les collections archéologiques, depuis le paléolithique prodigue en outils de silex, jusqu'à la période mérovingienne. Voilà une section en constant devenir puisque la Société archéologique poursuit ses campagnes de fouilles sans désespérer et que son fonds propre s'est enrichi du dépôt du patrimoine d'une autre association de chercheurs, «Romana».

René Lesuisse et son successeur, Jean-Luc Delattre, ont réussi - et c'est sans doute ce que le visiteur apprécie d'emblée - à ne pas confondre «éclectisme» et «capharnaüm». C'est effectivement le piège qui guette des collections régionales faites d'apports divers d'importance et de signification parfois tellement différentes.

Harmoniser rigueur muséographique et systématique relève parfois de la



quadrature du cercle, d'autant plus qu'il s'agit d'exploiter l'espace préexistant d'un bâtiment conçu pour d'autres usages. Dans toute la mesure où, effectivement, la quadrature du cercle n'est pas encore résolue, l'ordonnancement du musée nivellois est une réussite.

#### Ces bons apôtres du XVe siècle

Vous avez hâte d'en connaître les points forts ? Poussons donc en

*La vue d'ensemble de cette salle démontre que l'éclectisme des collections n'a pas découragé les conservateurs dans leur détermination d'harmoniser la présentation. Dans cette salle, dominée par une grande tapisserie bruxelloise illustrant le thème de Noé s'appropriant à monter dans l'Arche, on découvre, au centre, une Pietà sculptée et polychromée au XVe siècle, au mur à gauche, une Crucifixion du XVIe siècle (photo A. Burnet).*



Grâce au ministère de la Communauté française, le musée dispose d'un marbre de Laurent Delvaux : une allégorie de l'Automne et l'Hiver (photo A. Burnet).

reau. Quant à saint Jean, il y a de la crainte dans son regard et chacun y cherchera à sa guise le pourquoi d'une attitude qui contraste tant avec la sérénité des autres apôtres.

Dans cette même salle, un fragment de peinture murale est une précieuse relique de la collégiale. Elle représente l'abbesse vénérée des Nivellois, sainte Gertrude elle-même, et remonte aux alentours de l'an 1400. Une *Adoration des Bergers*, du XVIe siècle, panneau anonyme, focalise curieusement l'attention sur la Mère plus que sur l'Enfant dans la crèche. Apparition blanche, presque fantomatique, la Vierge est traitée avec un parti de simplicité contrastant avec les atours détaillés et la polychromie caractérisant les autres protagonistes.

#### Quand Nivelles battait monnaie

Une autre salle est dominée par une grande tapisserie, *Noé s'apprêtant à monter dans l'Arche*, une superbe démonstration de l'habileté et de l'art des liciers bruxellois du XVIe siècle. C'est aussi entre autres, la salle où l'on découvre l'art funéraire



Un ensemble de tableaux du peintre F. Dumesnil, aux réminiscences rubéniennes, pare cette salle au centre de laquelle une vitrine réunit quelques documents historiques majeurs pour le refuge d'Orival, notamment la patente de l'impératrice Marie-Thérèse, de 1753, autorisant sa construction. (photo A. Burnet)

brabançon du XVe siècle, avec l'utilisation complémentaire du haut et du bas-relief. Il y a notamment les monuments de la famille de Franckenberg, en particulier celui des deux abesses Isabelle et Christine. Ces stèles ont malheureusement une fragilité que le temps - et les hommes sûrement aussi, hélas ! - n'a pas respectée. C'est le cas pour cette autre sculpture, *Jésus au jardin des oliviers*, si intéressante par ses détails, telle la représentation de Jérusalem entourée de murs à l'arrière-plan.

Ici aussi Nivelles nous apprend qu'elle battit monnaie à un moment de son histoire : à la fin du Xe siècle, le comte de Louvain frappa des deniers à *Niviella*, puis les abesses eurent ce droit à partir de 1040 et jusqu'à la première moitié du XIIIe siècle. En outre, un trésor de 21 deniers de Nivelles, enfoui au XIIIe siècle, semble démontrer qu'il existait aussi un atelier ducal dans la cité à cette époque.

La troisième salle, conviviale avec ses stalles le long des parois, est aussi parée de grandeur grâce aux cinq des vingt-huit toiles de F. Dumesnil, réalisées pour la collégiale entre 1740 et 1750. L'influence de Rubens est indéniable dans ces scènes illustrant la vie du Christ. Au centre, l'essentiel se trouve parmi les documents exposés dans une

Un détail de la stèle des abesses Isabelle et Christine de Franckenberg, bel exemple de l'art funéraire brabançon du XVe siècle, alliant le bas-relief, le haut-relief et la ronde-bosse (photo A. Burnet).



table-vitrine : c'est la lettre-patente (1753) de l'impératrice Marie-Thérèse autorisant, par dérogation spéciale, les Trinitaires à acquérir le terrain de la défunte paroisse Saint-André de Nivelles pour y ériger leur refuge.

#### Le prestige de Laurent Delvaux

Laurent Delvaux est l'artiste qui règne en maître au premier étage. Bien que né à Gand en 1696, c'est à Nivelles que ce sculpteur au talent exceptionnel passa la majeure partie de sa vie. La renommée n'a cependant pas été très juste à son égard et c'est en cette seconde moitié du XXe siècle à peine que l'on a commencé à reconnaître les mérites



de celui auquel un colloque fut consacré en 1978, à Nivelles bien sûr, à l'occasion du bicentenaire de sa mort. Elève de l'anversois Denis Plumier, Delvaux travailla pendant dix ans en Angleterre, où il réalisa plusieurs monuments funéraires pour l'abbaye de Westminster. Il y découvrit l'Antiquité et, pour mieux se documenter, accomplit le voyage en Italie et demeura quatre années à Rome. Il y étudia la statuaire antique

Petit bronze du IIe siècle représentant Mars, dieu romain de la guerre : une découverte faite à Liberchies (photo A. Burnet).

et simultanément le Bernin, Jean de Bologne et bien d'autres artistes baroques. Il s'établit à Nivelles en 1733, année qui coïncide avec sa nomination de sculpteur de la Cour de l'archiduchesse Marie-Elisabeth, titre qui sera confirmé par Charles de Lorraine. Si le musée comprend quelques portraits de cour commandés à Delvaux par les gouverneurs, il présente davantage encore des réalisations exécutées pour l'abbatiale Sainte-Gertrude et d'autres communautés religieuses de Nivelles et des environs. Cet ensemble déjà prestigieux ne repré-

sente qu'une partie somme toute modeste de son oeuvre mais il permet de constater que Delvaux s'est révélé beaucoup plus inspiré dans le second aspect de son art. Le musée s'enorgueillit de montrer à ses visiteurs une série de terres cuites qui sont, bien souvent, les avant-projets de monuments de grande envolée. Ainsi en est-il de ce merveilleux groupe d'*Elie nourri par l'ange dans le désert*, prélude à l'exécution de la chaire de Vérité de la collégiale. C'est Delvaux aussi, soit dit en passant, qui sculpta la chaire de Vérité de Saint-Bavon à Gand, dont le thème est *Le Temps découvrant la Vérité*.

Superbes, d'une beauté immatérielle comme il sied à leur état, les anges de Delvaux sont une autre merveille à ne pas manquer : l'un, *l'Ange à l'écu*, est intact. L'autre, *l'Ange au dauphin*, a eu le malheur de perdre les mains, mais en dépit de ces lacunes, il témoigne, par les lignes androgynes



*L'Ange à l'écu : une terre cuite bien faite pour démontrer que Laurent Delvaux étudia la manière du Bernin durant son séjour à Rome (photo A. Burnet).*

qu'il partage avec son compagnon, de l'influence berninesque que Delvaux ressentit en Italie. Outre ces modèles en terre cuite, le musée nivellois est fier d'exhiber un marbre de son grand artiste : un couple de putti symbolisant *l'Hiver* et *le Printemps*. C'est un dépôt du ministère de la Communauté française.

#### Rubens, compagnon de salle de Delvaux ?

Quand une salle doit héberger un hôte aussi vénérable que Laurent Delvaux, tout ce que l'on peut y loger encore se doit d'être digne de lui. Aussi est-ce à bon droit que l'on admire aux cimaises deux grands tableaux représentant respective-

ment *saint Ignace de Loyola* et *saint François-Xavier*. Ces oeuvres sont incontestablement de très bonne facture. On sait qu'il en existe (ou exista) une version originale issue du pinceau de Pierre-Paul Rubens lui-même et qu'en 1777, après que l'ordre des Jésuites eut été supprimé par l'empereur Joseph II, pas moins de six exemplaires de chacun des tableaux furent mis aux enchères. De nos jours, on connaît encore cinq *Saint-Ignace* et quatre *Saint-François-Xavier*.

En 1956 se tint à Bruges une exposition consacrée à *l'Art flamand dans les collections britanniques*. Y figurait un *Saint-Ignace* conservé au château de Warwick, donné comme l'original de Rubens. L'occasion de le contempler donna à René Lesuisse l'idée de faire un enquête sur l'odyssée des diverses versions

*L'une des précieuses terres cuites de Laurent Delvaux (1696-1778) qui font l'orgueil du musée. Celle-ci est un projet pour la chaire de Vérité de la collégiale Sainte-Gertrude. Le thème en est Elie dans le désert, nourri par l'Ange (photo A. Burnet).*

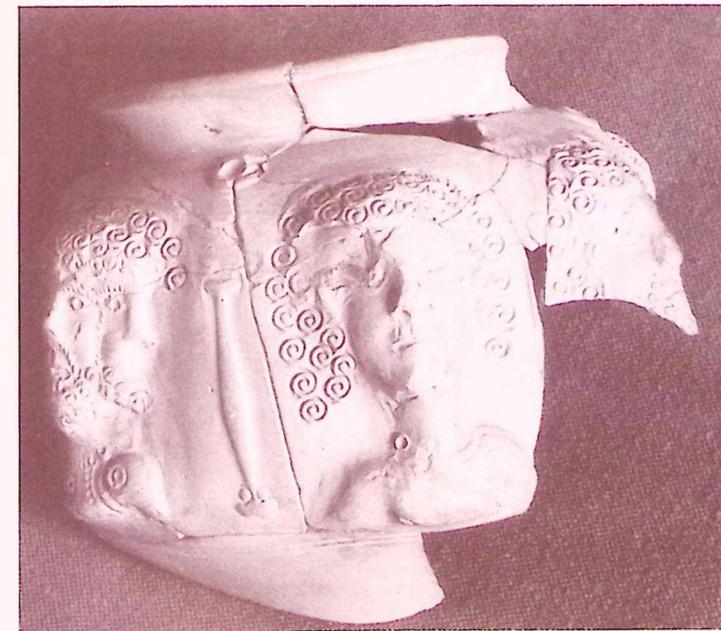
*On battit jadis monnaie dans le cité de Djean-Djean : droit et revers du denier de Nivelles faisant partie d'un trésor enfoui au XIIIe siècle et découvert durant les années 40-50. (Document fourni par l'auteur)*



connues, surtout après avoir été frappé par la supériorité de facture de la toile conservée à Nivelles sur l'exemplaire de Warwick. Sans aller jusqu'à prétendre formellement que le «vrai» Rubens soit celui du refuge d'Orival, René Lesuisse dénia en tout cas ce titre au tableau qui fut exposé momentanément à Bruges. L'article qu'il publia à l'époque traque les diverses versions connues, y compris celles de la collection Bruckenthal à Sibiu, en Roumanie. Même si le doute est permis concernant les tableaux que possède Nivelles, le simple fait de noter que leur facture est d'une qualité exceptionnelle mérite déjà que l'on ait une pensée pour Rubens en admirant le compagnonnage pictural conféré aux sculptures de Laurent Delvaux !

#### Silex et sigillée : de l'âge de la pierre aux mérovingiens

Tandis que nous nous sommes at-



tardés à ces merveilles, les amateurs d'archéologie, se sont déjà retrouvés au troisième étage, le «royaume» du conservateur-adjoint du musée, Jean-Pierre Dewert. Ici, les salles ont été conçues dans une optique plus didactique. Il est vrai que la préhistoire et l'Antiquité gallo-romaine intéressent fort les écoles. Le musée reçoit fréquemment la visite de classes venues approcher les techniques et les détails de la vie quotidienne des chasseurs de rennes et des premiers agriculteurs, des Gaulois et des Belges que César viendrait soumettre, et de ces communautés gallo-romaines où se fondirent les religions, coutumes et même langues des conquérants et

des conquis. Jean-Pierre Dewert, qui poursuit ses recherches, tant à Nivelles même qu'en d'autres lieux du Brabant wallon, en particulier à Liberchies où il a découvert d'importants vestiges de tanneries, a su sortir les alignements de silex de l'ennui traditionnellement attaché aux vitrines qui leur sont consacrées, ici en montrant comment une pointe de flèche était fixée à sa hampe, là la manière de broyer le grain dans une meule primitive. Dans la salle gallo-romaine, on salue au passage la belle allure du dieu Mars, un petit bronze du IIe siècle de notre ère, trouvé à Liberchies précisément, ou les étranges figures bordant les *vases à visages*, autrefois appelés *vases planétaires*, dont on cherche encore la signification exacte. Cette section est riche en monnaies et en poteries, dont la fameuse sigillée rouge, aux formes et à la décoration moulée si caractéristiques et si variées.

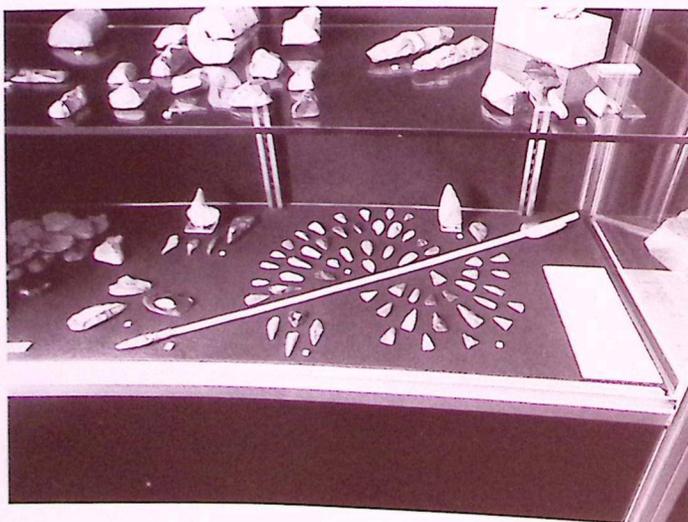
S'ils revenaient à leur refuge, les Trinitaires seraient bien étonnés de ce qu'ils y découvriraient. Et qui dit que leurs esprits n'y font pas discrètement incursion de temps à autre ? Il y a toujours Saint-Pierre, près de l'entrée, qui est prêt, parions-nous, à les accueillir de la manière la plus hospitalière qui soit... comme il accueille tous les visiteurs d'aujourd'hui.

*Une céramique gallo-romaine qui soulève encore bien des questions : quelques fragments de vase à visages. L'un de ceux-ci (à l'extrême-gauche) est souvent triple. (photo A. Burnet)*



Dans la salle consacrée à Laurent Delvaux, deux tableaux, Saint-Ignace de Loyola (notre photo) et Saint-François-Xavier sont des œuvres de grande qualité dont on connaît plusieurs versions. Les premières sortirent des ateliers de Rubens. L'historien d'art René Lesuisse, qui fut conservateur du musée, n'excluait pas que les exemplaires nivellois puissent être les originaux. (photo G. Vercheval)

La section purement archéologique du musée est répartie dans les salles du deuxième étage. Un didactisme de bon aloi a présidé à l'aménagement des vitrines. Dans celle-ci, chacun réalise d'emblée comment une pointe de silex préhistorique s'emmanchait sur une flèche (photo A. Burnet).



### Bibliographie :

*Du refuge d'Orival... au Musée d'Archéologie de la Ville de Nivelles*, par Charles RASCAR, étude parue dans le *Bulletin d'Histoire et d'Archéologie nivelloises*, T. I, n° 3 et 4, juin 1965.

*Les richesses des musées de Nivelles*, catalogue de l'exposition organisée au Musée des Beaux-Arts de Saintes, par Jean-Luc DELATTRE, Nivelles, 1970.

*Nivelles et sa région, de la préhistoire à l'histoire*, par Jean-Pierre DEWERT, Martine OSTERRIETH et Luc SEVERIS, Nivelles 1992.

*Numismatique nivelloise, numéro spécial du XXe anniversaire du Cercle d'Etudes numismatiques*, vol. 21, n° 3-4, juillet-décembre 1984.

*Le sculpteur Laurent Delvaux (1696-1778)*, par Etienne DUJCKAERTS, fascicule 15 de la collection *Musées vivants* publiés par le CACEF, éd. Mardaga, Liège 1987.



Le document qui est à la base de l'existence même du refuge d'Orival : la patente autorisant sa construction, le sceau de l'impératrice Marie-Thérèse y est appendu. (photo A. Burnet)

### Renseignements pratiques :

Le musée communal d'Archéologie d'Art, d'Histoire et de Folklore est situé 27, rue de Bruxelles à 1400 Nivelles - Tél. : 067/88.22.80.

Il est accessible tous les jours, sauf le mardi de 9h30 à 12h et de 14h30 à 17h (non-stop le mercredi). Droit d'entrée : 40 F (20 F pour les membres de groupes de 10 pers. au moins, les détenteurs de cartes Jeunes et les personnes de 60 ans et plus, 10F pour les groupes scolaires), gratuit pour les enfants de moins de 12 ans. Visites guidées sur demande préalable (3 jours minimum).

# "Le Logis", cette jolie cité - jardin

par E. et N. ARNAUTS-BARA

...4 juillet 1889...

"**R**ien n'empêcherait les syndicats ouvriers de s'occuper eux-mêmes de ces constructions qui présentent, pour leurs membres, un intérêt si palpitant. Si j'avais voix au chapitre, je leur dirais que les intérêts ne sont mieux gérés que par ceux qu'ils touchent directement.

Nos ouvriers ont, dans la création et la gestion de sociétés coopératives, fait preuve d'une initiative et d'une persévérance qui sont faites pour inspirer confiance et dissiper bien des préventions et je leur souhaite d'apporter la même intelligence et la même énergie à vaincre les difficultés qu'a présenté, jusqu'ici, la construction de maisons ouvrières.

Pareille entreprise est bien faite pour tenter leur audace généreuse. Tout secours direct ou indirect se paie trop souvent en dépendance et, préjugé ou non, il est certain que dans les mouvements dont, pendant



les dernières années, les arrondissements du pays ont été le théâtre, les ouvriers se sont plaints que la possession de nombreuses maisons par les sociétés dont ils dépendaient, les rivât souvent, contre leur gré, à leur patron et ne leur laissait qu'une

Avenue G. Benoît. Les Cerisiers en fleurs, avec, en toile de fond, l'église Saint-Hubert. (Archives "Le Logis")

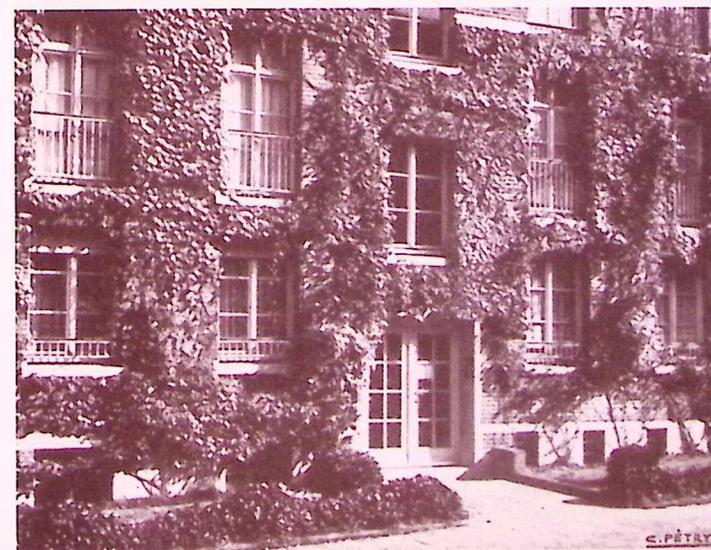
liberté illusoire.»

Telle fut l'intervention de Messieurs Hector Denis et Hanssens lors de la discussion à la Chambre, de leur projet de loi relatif aux habitations ouvrières.

Trente-deux ans plus tard - le 3 octobre 1921, dans un vieux café bruxellois «Le Cygne», naissait la *Société Coopérative des Locataires «Le Logis»*.

Elle fut constituée en peu de jours, sous l'impulsion d'un groupe d'employés de la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite bientôt rejoints par des agents d'autres administrations publiques ou privées, d'agents de police, de pompiers, de facteurs des postes, ...

Le but poursuivi par ces hommes jeunes et actifs était en parfaite concordance avec l'intervention précitée

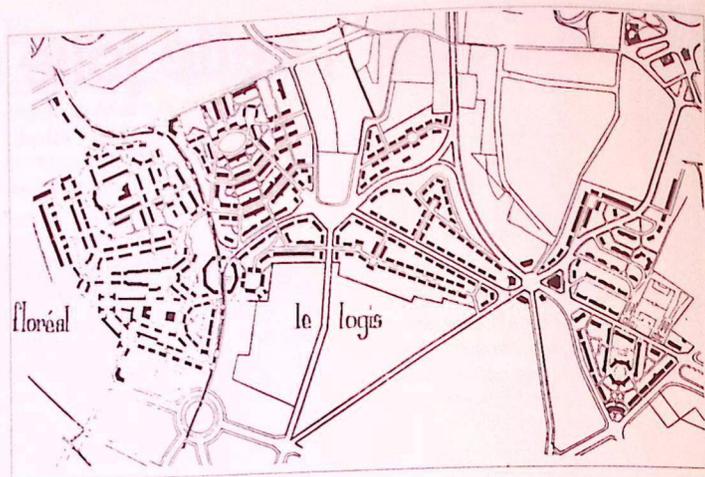


Bloc à appartements. Avenue des Vestales. (Archives "Le Logis")

Cité-jardin Le Logis-Floréal à Watermael-Boitsfort. Plan d'étude de l'ensemble du plateau, réalisé par L. Vander Swaelmen. (Archives "Le Logis")

de Messieurs Denis et Hanssens : s'assurer un foyer à prix modéré en cette période d'après-guerre où sévissait une crise aiguë du logement sans pour autant aliéner leur liberté! La formule coopérative déjà en vogue en Angleterre leur était apparue comme le meilleur moyen de réaliser leur désir.

L'intérêt suscité par leur initiative fut tel que la première assemblée générale réunit 275 coopérateurs et que des demandes d'affiliation affluaient de toutes parts.



Dès avant la fondation du Logis, l'architecte Emile Vinck rendit d'énormes services à ses promoteurs, payant de sa personne, les appuyant dans leurs démarches, les aidant de ses précieux conseils. Par après, Emile Vinck et K. Van Billoen qui s'était joint à lui usèrent de leur influence pour que soient fondées d'autres sociétés immobilières du même type un peu partout dans le pays. Des crédits à faible intérêt furent mis à leur disposition par l'Etat, les provinces et certaines communes. La coopération allait,

en Belgique, s'inscrire en s'adaptant à notre législation et à nos traditions, dans ce vaste mouvement des «Garden Cities» amorcé en Angleterre dès 1844 par de pauvres tisserands appuyés par Ebenezer Howard et Robert Owen pour «la construction ou l'achat de maisons dans lesquelles les membres décidés à s'entraider pour améliorer leurs conditions domestiques et sociales pouvaient résider.

Après Boitsfort, vinrent Berchem-Sainte-Agathe, Anvers, Ganshoren, Heverlee, Malines, Woluwe-Saint-Lambert, ...

Un coup de barre intervint en 1923,

lorsque le ministre du Travail de l'époque, alarmé par l'engouement réservé à cette formule, interdit l'agrégation de toute nouvelle coopérative de locataires.

Le blocage se maintint jusqu'en 1947, année au cours de laquelle, pour la première fois depuis un quart de siècle, de nouvelles sociétés coopératives de logements obtinrent leur agrégation.

Hélas, des responsables communaux donnant aux termes cité-jardin le sens péjoratif du mot «cité» mais bien plus encore inquiets de l'autonomie dont jouissaient ces quartiers, s'opposèrent aux promoteurs en retardant le traitement de leurs dossiers, en leur posant maintes questions, en manifestant d'inutiles exigences. Toutefois, la persévérance et l'argumentation des intéressés finirent par avoir raison de ces oppositions.

(Relevons cependant que, par la suite, ces mêmes difficultés se rencontrèrent - bien que dans une moindre mesure - chaque fois que fut introduite une demande d'autorisation de constructions nouvelles).

Revenons au Logis dont l'architecte Louis Vander Swaelmen, père de l'urbanisme en Belgique, avait tracé le plan des quartiers, l'implantation des maisons et des plantations. Fils

Bungalow. Avenue de l'Arbalète. (Archives "Le Logis")



de l'architecte des parcs de Woluwe et de Boitsfort, ce grand humaniste, ami de la nature, marqua profondément l'ensemble des réalisations de la coopérative, l'heureux agencement des espaces verts si bien associés au caractère des habitations : zones de recul, tilleuls palissés, plantes grimpantes choisies pour assurer les floraisons même en hiver. C'est à Jean Eggericx, architecte-urbaniste, que fut confiée la construction des habitations.

Le premier projet comporta l'implantation de 225 habitations disséminées dans la verdure, au loyer

mensuel d'environ ... 70 francs !

Le choix du terrain se fixa sur le site des Trois Tilleuls qui, s'étendant sur un éperon d'une altitude moyenne de 100 mètres, séparait les vallées de la Woluwe et du Watermaelbeek et offrait une vue splendide sur la Forêt de Soignes.

C'était là un endroit d'une rare beauté sur lequel s'érigèrent, en moins de deux ans, quelque 300 maisons, condition à remplir pour l'obtention des travaux de voirie.

Il convient de rappeler ici les conditions de véritables pionniers dans lesquelles vécurent les premiers

occupants ... Logements étroits sans salle de bain ni chauffage central, pas de distribution d'eau dans toutes les maisons, ni gaz ni électricité, pas d'égoûts, pas d'éclairage public, pas de tramways ni de commerces à proximité ... un vrai bled !

Les aménagements se poursuivirent peu à peu, au rythme des crédits disponibles.

Ce fut la période où des coopérateurs volontaires effectuaient le soir, les travaux d'entretien général et des espaces de verdure, le recouvrement des accès boueux à l'aide de cendrée, l'enlèvement de la neige, tous travaux que la coopérative n'avait pas les moyens financiers de confier à des entrepreneurs.

En 1937, 457 maisons et 82 appartements étaient construits et occupés. Elles répondaient bien au souci esthétique de Jean Eggericx : l'arrière de chacune d'elles présente un aspect aussi agréable que la façade avant tandis qu'aucune annexe ne gêne la vue ni le rayonnement de la lumière. Des pelouses piquées de lierres en boules précèdent les habitations dont les jardins dotés d'un bac à sable pour les enfants, sont dissimulés par des haies vives et séparés par des chemins plantés d'arbres.

Après la guerre de 1940-1945, le besoin de logements s'accrut mais, faute de crédits, de matériaux et de main d'oeuvre, ce n'est qu'en 1949, que purent être entamées de nouvelles constructions : 84 appartements modernes et confortables répartis en bâtiments de trois étages maximum pour éviter la coûteuse installation d'ascenseurs.

Equipés de chauffage au gaz, d'une salle de bain, d'une double cave par ménage et d'une buanderie commune par bâtiment, ces logements furent très appréciés par des jeunes

Bungalow. Rue de la Pintade. Le photographe C. Pétry, locataire au Logis reçut de nombreux prix récompensant sa technique particulière, donnant du relief à ses photos. (Archives "Le Logis")



Elèves de l'École des Aigrettes (1926).  
Ils ont aujourd'hui plus de 70 ans !  
(photo prêtée par Le Logis)

ménages qui ne pouvaient supporter le prix exorbitant d'un loyer qu'on n'hésitait pas alors à qualifier de « noir ». Spacieuses, aménagées pour les couples comptant plusieurs enfants, 38 autres maisons furent édifiées en 1950-51, toujours fidèlement inspirées des directives de feu Vander Swaelmen qui, voulant associer ville et campagne, avait admirablement réussi cette gageure.

Trente ans après sa fondation, la Société « Le Logis » avait construit 899 logements dont 726 maisons unifamiliales, 164 appartements, 9 magasins, un centre social contenant une salle de spectacle, une salle de conférence, une bibliothèque, un bureau de la Coopérative, un cabinet de consultations à prix modestes et trois jardins d'enfants pour accueillir les bambins du quartier : les Aigrettes, le Colibri et les Naiades qui furent, par après, repris par la commune à laquelle Le Logis loue les locaux. C'est le développement prodigieux de l'esprit coopératif qui permit un tel résultat.

A partir de 1954, l'activité de la société fut ralentie faute de crédits. Elle put néanmoins reprendre en 1961, par la construction de 56 logements pour vieux ménages et personnes seules, ce qui permit de libérer les habitations unifamiliales qu'elles occupaient au bénéfice de jeunes ménages avec en-



fants. D'autre part, habiter un logement de plain-pied plus facile à entretenir qu'une maison, répondait aux besoins de nombreux anciens habitants du Logis qui souhaitaient demeurer dans la coopérative. En 1961, après 40 ans d'existence, la société possédait 1047 logements construits ou en construction. Harmonie des couleurs, équilibre des habitations et de la végétation, placettes et venelles, la cité-jardin Le Logis a maintenu jusqu'à ce jour son aspect primitif et respecté l'objectif assigné jadis par ses créateurs.

Depuis, tout en améliorant son patrimoine, la coopérative veille à remédier à la vétusté de ses anciens immeubles et effectue les travaux nécessaires pour protéger soigneusement le charme du quartier.

Symbole de solidarité, la cité-jardin Le

Logis constitue un des plus importants ensembles de logements sociaux de la Belgique de l'entre-deux-guerres.

Véritable petit village habité par les enfants et les petits-enfants de ses promoteurs, elle offre à ceux-ci une vie proche de la nature enrichie par des relations de voisinage chaleureuses. Ce qui, au départ, pouvait être considéré comme une vision utopique des rapports humains se révéla, en réalité, une belle illustration d'une action solidaire.

Parce que cette voie est liée à l'économie sociale, le système de coopérative de locataires reste plus que jamais une réponse crédible pour faire face aux problèmes actuels liés à la crise économique, à la spéculation foncière, à la pauvreté.

Souhaitons dès lors que la Société qui, depuis 1961, doit se contenter d'assurer les travaux de rénovation des logements de ses coopérateurs dispose bientôt des fonds suffisants pour concrétiser, par des constructions supplémentaires, le permis de bâtir qui lui a été accordé afin que, bientôt, de nouvelles familles viennent vivre à l'ombre rose des cerisiers dans ce quartier privilégié, de nombreux promeneurs.

Comme elle était petite l'école en 1926.  
(photo prêtée par Le Logis)



## Le Brabant philatélique à Bruxelles

par Eric DEMARBAIX

La province de Brabant (1), sous ses aspects culturels et historiques, est en visite pour deux mois, du 23 avril au 26 juin, au Musée de la Poste et des Télécommunications. Actuellement situé à la Petite rue des Minimes, le musée occupe un immeuble construit à la fin du siècle passé pour la manufacture de fourrures Mallien. Cette belle bâtisse fut aménagée, en 1972, pour pouvoir abriter le Musée Postal.

Sous l'impulsion d'André de Cock, qui sera conservateur du musée de 1931 à 1951, une commission, chargée de compléter, classer et conserver les diverses collections, est instituée en 1928 sous le ministre Comte Lippens. Bien que la création d'un musée postal à Bruxelles soit annoncée par arrêté royal en mai 1931, la situation économique précaire qui caractérisait cette époque retardera cependant de plusieurs années l'aménagement matériel du musée; celui-ci n'étant inauguré que le 7 novembre 1936 par le ministre Bouchery.

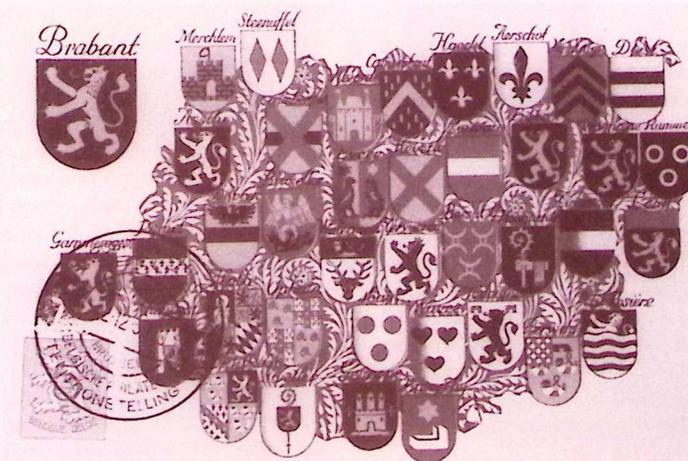


Le musée actuel se subdivise en trois grandes sections. La première a trait à l'histoire postale, la seconde se rapporte à la philatélie et la troisième est consacrée à l'évolution du télégraphe et du téléphone. Un paradoxe habite les membres de son personnel : aucun collaborateur du musée ne peut être philatéliste, y compris le conservateur !...

Cela n'empêche pas ce dernier d'être très actif lorsqu'il organise une exposition thématique dans les salles du rez-de-chaussée du musée. La présentation des collections comprendra deux parties. La première partie sera fixe pour toute la durée de l'exposition. Elle montrera au public les dessins, gravures et maquettes originales des timbres du Brabant et de Bruxelles tant au niveau du tourisme, de l'architecture, du folklore, des arts et des lettres. La deuxième partie sera une présentation purement philatélique organisée avec l'aide du Cercle Philatélique du Brabant. Afin d'attirer le visiteur à de nombreuses reprises pendant ces deux mois, une rotation sera instaurée tous les quinze jours afin de présenter le plus grand choix possible. Avec un peu d'imagination, nous allons essayer de vous faire découvrir ce que pourrait être cette exposition, en tout cas, en ce qui concerne le Brabant.

### Brabant (2), d'où viens-tu ?

Pouvons-nous nous contenter de l'héroïque légende de ce guerrier romain, Salvius Brabo, qui, après avoir tué le géant Antigon, la terreur des riverains de l'Escaut, devint l'heureux époux d'une nièce de





3



4



5



6

Jules César ? Selon certains étymologistes, un *braak-band* aurait été une *marche de terre marécageuse ou broussailleuse*. Ce qui pouvait se dire spécialement du territoire avoisinant la *Brakena*, terme antique qui désignait les vallées de la Senne, de la Braine et du Hain. Et ce *Braak-band* aurait donné, par extension, son nom au territoire de l'état féodal où certains seigneurs établirent leur principale résidence.

Le Brabant avait déjà une longue histoire riche d'événements lorsqu'éclata la Révolution brabançonne (3), nettement moins médiatisée que la Révolution française de la même année. Trois personnages tiennent le haut du pavé pendant cette période trouble de notre Histoire. Si le feu aux poudres fut déclenché par l'arrestation et le transfert à Vienne d'un certain De Hondt, ce sont les mémoires incendiaires de l'avocat au Conseil de Brabant, Henri Van der Noot, qui déclenchèrent l'énergie et le patriotisme nécessaires en ces temps de troubles. Malheureusement, son inexpérience des affaires publiques le rendit le jouet de la diplomatie et contribua fortement à la ruine de la révolution. Après la nouvelle de la prise de la Bastille à Paris, le 14 juillet 1789, un nouveau personnage apparut au devant de la scène : Jean-François Vonck.

N'arrivant pas à garder certains projets secrets, les Vonckistes furent d'abord mal reçu par l'avocat Van der Noot et ensuite dénoncé par un marchand de vin bruxellois. C'est grâce à un ancien héros des armées françaises, Van der Mersch, que les Autrichiens furent chassés de Bruxelles, le 18 décembre 1789. Un an plus tard, la révolution avait vécu et l'archiduchesse Marie-Christine et son époux purent reprendre (pour peu de temps) leurs fonctions de gouverneurs généraux au nom de l'empereur Léopold.



7



8



9



10



11

Quelques monuments commentés du Brabant

Merveilleux vestige du passé, le Pilori (4) de Braine-le-Château s'élève au milieu de la Grand-Place. Monument en pierre bleue, il fut érigé en 1521 par Maximilien de Hornes, Chambellan de Charles-Quint, pour servir une justice encore bien féodale. Le Pilori servait à l'exécution des sentences prononcées au nom des seigneurs, justiciers locaux : les jours de marché, les condamnés à la peine de l'exposition publique et les coupables de délits mineurs y étaient attachés et subissaient la vindicte de la population. A plusieurs reprises, ce monument faillit être détruit mais, chaque fois, les habitants de la localité s'opposèrent vivement à cette destruction, soit en 1794 au temps de la Révolution française, soit, en 1838, lors de la construction de la chaussée de Tubize.

Que ce soit à Dion-le-Val (5) ou à Houtain-le-Val (6), c'est le culte de saint Martin qui est présent dans les deux édifices religieux. A Dion-le-Val, l'édifice est de style néo-classique et a été érigé par l'architecte Moreau en 1837-1838 en remplacement d'une église plus ancienne. A Houtain-le-Val, il s'agit d'une grande bâtisse classique datée de 1769 suivant les cartouches placées dans la façade. Mais qui était saint Martin ? Martin naquit vers 316, à Sabarie, sur le territoire actuel de la Hongrie. De parents païens et contre la volonté paternelle, il s'enfuit à l'âge de 10 ans dans une église. Suite à un édit impérial, il est enrôlé dans la milice de l'empire et il obtint le grade d'officier. Durant l'hiver 338-339, il remit à un mendiant son manteau de laine blanche. Au cours de la nuit suivante, le Christ lui apparût, revêtu de la moitié du manteau. Libéré de ses devoirs militaires après de nombreuses tracasseries, il se rendit à Poitiers auprès de



12



13



14



15

Saint-Hilaire. Devenu évêque de Tours, il y construisit un monastère où, avec 80 moines, il mena une vie très sainte. Le saint vieillard rendit l'âme à Dieu le 9 novembre 397.

La chapelle du Mémorial Kongolo (7) est l'oeuvre de l'architecte Jendrain (un wallon). Le monument et les sculptures intérieures sont dus au ciseau de Raf Mailloux (un flamand) et les verrières furent couléées par le maître français Yves Dehais. C'est pour commémorer le massacre de vingt missionnaires du Saint-Esprit à Kongolo (Katanga) qu'un comité se chargea d'ériger à Gentinnes, dans le parc du collège où la moitié des victimes furent étudiants, une chapelle-mémorial à la mémoire des martyrs de Kongolo.

C'est auprès du «Grand-Etang» de Genval que des robinets sont grands ouverts, jour et nuit, en circuit fermé au Musée de l'Eau et de la Fontaine (8), créé par J-P Courtois en 1989 avec l'aide de la famille Martin. «Jusenneval» en 1218, Genval semble être un composé du bas-latin «Jusana» (d'en bas) et signifierait «la vallée d'en bas».

Signalons également la présence à Jauche (9) d'un sanatorium qui remplissait les mêmes fonctions que le sanatorium créé à La Hulpe au début du XXe siècle. C'est en mai 1897 qu'un médecin, Gustave Derscheid, s'attela à une tâche difficile pour l'époque : la lutte antituberculeuse. C'est en 1905, en collaboration avec Jules Bordet, que Derscheid fonda le premier sanatorium d'initiative privée à La Hulpe (10), en pleine forêt de Soignes. Les plans du bâtiment principal sont l'oeuvre d'Emile Janlet. D'abord réservée aux malades de sexe masculin, la clinique s'ouvrit également aux femmes à partir de 1912. Récemment, un cinéaste belge, Jaco Van Dormael, tourna sur le site enchanteur qu'occupe la

clinique des scènes de son film «Toto le héros».

Pour une histoire de gros sous et des histoires de famille, l'avenir du parc Solvay (accessible au public) et de son château (11), connu grâce au «Maître de Musique», est incertain. Depuis vingt ans, les enfants d'Ernest John Solvay essayent de faire valoir leurs droits au respect de la loi suite à la donation faite par leur père. D'abord offert en 1822 par Guillaume Ier à la Société Générale, le domaine fut acquis par le marquis de Béthune-Hesdigneul qui y fit construire un château achevé en 1842. C'est Ernest Solvay qui acquit le domaine en 1893. Après avoir confié certains travaux et aménagements à Victor Horta, le magnat de la soude en fit sa résidence, comme, plus tard, son fils et son petit-fils.



16



17



18

Construite sur le plateau de Lauzelle, en Brabant wallon, la ville nouvelle de Louvain-la-Neuve doit sa création au dédoublement linguistique de l'Université Catholique de Louvain. Son église (12) a été construite en 1984 et, selon son architecte Jean Cosse, elle matérialise les directives de Vatican II en traitant le problème de la relation d'une communauté ecclésiale à l'intérieur d'un espace complexe qui associe trois états à l'assemblée : du temps ordinaire, du temps des fêtes, de l'incommensurable.

Dès le VIIIe siècle, le nom de «Nivalcha» apparaît comme étant la première localité dont il soit fait mention en Brabant. Alors que «Bruxelles» n'était encore qu'un marécage sans histoire; un vaste domaine, propriété de Pépin le Vieux, existait déjà à Nivelles. Un monastère de dames nobles y fut fondé en 650 par Ide, femme de Pépin de Landen et dont sainte Gertrude, leur fille, fut la deuxième abbesse. Très tôt, une agglomération marchande s'installa autour de



20

l'abbaye. Dès le IXe siècle, on y battait monnaie et il y existait probablement un marché. Les armoiries de Nivelles (13) furent reconstruites en 1847.

L'église romano-byzantine de Sainte-Gertrude (14) appartient à la catégorie des basiliques rhénanes à double chœur et double transept. Elevée à l'emplacement du premier sanctuaire, elle a fait partie, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, du monastère. La façade de l'église est flanquée de deux tourelles, celle du sud étant celle de Jean de Nivelles (15), ainsi appelée à cause d'un jacquemart de cuivre doré qui sonne les heures et les demi-heures. Jean, sire de Nivelles, était le fils de Jean II de Montmorency, chambellan de France. Passé avec son frère Louis au parti de Bourgogne, Jean fut sommé par son père de rentrer en France servir le roi Louis XI. N'ayant jamais optempérés aux ordres paternels, les deux frères furent déshérités et traités de «chiens». Ce serait de là que vient le proverbe local «c'est ce chien de Jean de Nivelles qui s'enfuit quand on l'appelle» que l'on cite à propos de personnes qui se dérobent au moment où l'on réclame leur présence.

La Chapelle musicale Reine Elisabeth (16) est le résultat de l'idée un peu folle provenant de l'amitié unissant la Reine Elisabeth à Eugène Ysaÿe. Si un «Comité d'édition et de propagande pour l'art musical belge» fut créé en 1928; ce n'est qu'en 1937, six ans après la mort du virtuose, que fut créé le Concours Eugène Ysaÿe. En huit mois, la Chapelle fut érigée à Argenteuil et aussitôt inaugurée par la Reine Elisabeth. Le bâtiment avait été construit sur les plans de l'architecte Yvan Renchon. Les locaux ont été entièrement restaurés à l'occasion du cinquantenaire.

Ce sont les armoiries de Philippe Spinola qui figurent notamment au-



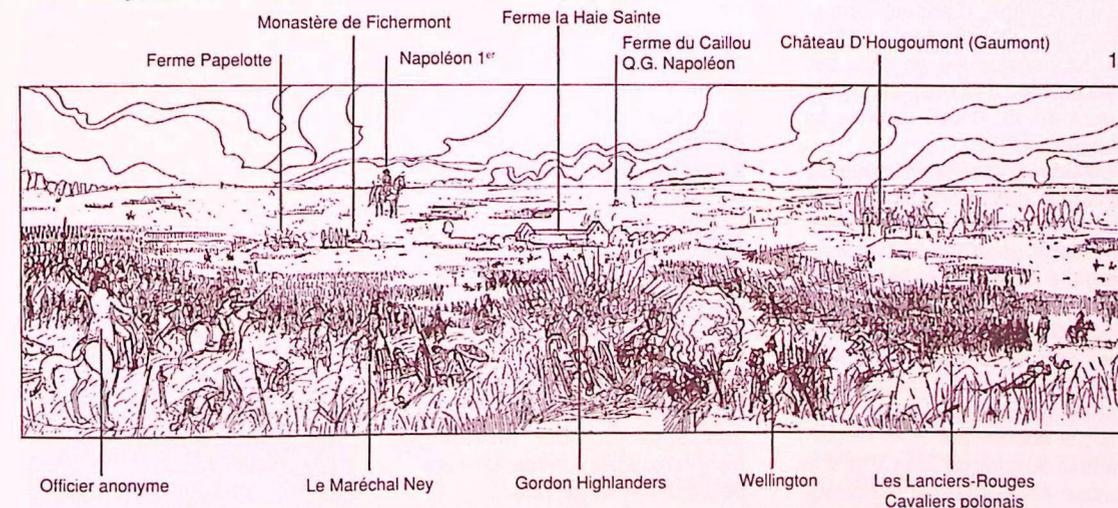
dessus du portail du château de Rixensart (17). En absence d'anciens sceaux scabinaux, lorsqu'il fut question de concéder des armoiries à la commune, le choix se porta sur l'écu des Spinola. Il est fait mention du village de Rixensart dès 1244 comme étant une des plus belles terres du Brabant wallon. Cependant, la construction du château actuel se situe entre 1631 et 1662. Pour preuves, les façades des trois ailes donnant dans la cour portent des ancrages en fer forgé donnant les millésimes 1631, 1648, 1660 et 1662. C'est vers 1715 que les Merode reçurent les seigneuries de Rixensart, Genval et Bourgeois. Un descendant de la famille, Félix de Merode, marquis de Trélon, joua un rôle important dans l'histoire du jeune royaume de Belgique. D'abord sujet du roi Guillaume Ier

d'Orange, il participa à la Révolution de 1830 et devint membre du Gouvernement Provisoire puis Ministre d'Etat.

Est-ce parce que l'abbaye de Villers-la-Ville est située au centre géographique de la Belgique, sur le territoire de Tilly, que ce monastère, fondé en 1146 par saint Bernard, fut si célèbre et puissant? Très prospère aux XIIIe-XIVe siècles ainsi qu'au XVIIIe siècle, l'abbaye connut, dans l'intervalle, les guerres de religion, des dissensions internes et les guerres avec la France jusqu'à la Révolution française qui provoqua la dispersion totale de la communauté le 21 Frimaire An V (11/12/1796). C'est l'Etat qui se rendit acquéreur des ruines de l'abbaye (18) en 1896 afin

d'en assurer la conservation. Il en confia la sauvegarde et la restauration au talentueux architecte Charles Licot dont l'existence entière fut consacrée à l'étude de ces imposants et prestigieux vestiges.

Suivant votre interlocuteur, Waterloo est une commune sans eau (du néerlandais waterloos) ou, juste le contraire, c'est-à-dire «pré marécageux» de «water-lots». La célébrité de cette commune brabançonne tient dans l'Histoire d'une seule journée : le 18 juin 1815 et sa célèbre bataille (19). Même si cette bataille s'est déroulée sur le territoire de Braine-l'Alleud, c'est Waterloo qui restera dans l'Histoire. C'est ce jour de fin de printemps 1815 que les armées alliées du duc de Wellington, du général Blücher et du prince d'Orange triomphè-



19

rent de l'armée napoléonienne. Si les Français évitent de parler de cette bataille au même titre qu'Alésia; c'est cependant Astérix le Gaulois qui, lors de sa visite chez les Belges, se permit un rappel historique non dénué d'humour.

Wavre, comme bien d'autres communes belges, a souffert tout au long de son histoire. Ravagée par les guerres du duc de Saxe, des Gueldrois, des Espagnols, des Hollandais et enfin des troupes de Louis XIV entre les XVIe et XVIIIe siècles, la ville subit également de graves dommages lors des deux conflits mondiaux de notre XXe siècle. Ajoutons-y de grands incendies pendant les mêmes périodes et la peste qui y sévit en 1605 et 1629 et on peut comprendre avec quel bonheur les Wavriens goûtent à cette quiétude présente. L'Hôtel de Ville actuel (20) est situé au carrefour des grands chemins allant de Bruxelles à Namur et de Louvain à Nivelles. La première pierre de l'actuel bâtiment fut posée le 1er juillet 1715. C'était l'église des Carmes et elle fut consacrée le 26 septembre 1723. En application de la loi révolutionnaire française, l'église fut vendue comme bien national en 1797 et c'est en 1829 que la Ville y installa sa Maison ainsi qu'un collège d'enseignement communal. Désaffectée en 1856, elle fut transformée en salle des fêtes en 1882. Reconstitué après la guerre 40-45, l'Hôtel de Ville fut inauguré en 1961. C'est Godefroid de Wavre qui reçut, en 1222, des mains du duc de Brabant Henri 1er le Guerroyeur, une charte, gage des droits et libertés de la ville. Jean et Alice furent les derniers descendants de Godefroid de Wavre et c'est d'eux que l'histoire de Wavre a gardé le souvenir de cette remise de la charte par des seigneurs bons, actifs et charitables. L'auteur du «Jeu de Jean et de son épouse Alice» (21) est le docteur



21

Brasseur. Le promoteur en fut l'abbé Pensis en 1954. La musique du Jeu fut composée par Du Pont Del Sart, professeur et directeur de l'école de musique à la même époque. Le scénario du Jeu est simple : Wavre est déjà prospère au début du XIIIe siècle mais la population est lasse de son asservissement et elle décide, un jour, de recourir à ses seigneurs. Maca, l'un des siens et plus frondeur que les autres, leur fut délégué. Il fut si bien l'avocat de sa ville qu'il obtint pour la cité des libertés et des droits qui furent certifiés dans la charte remise à la ville, le 23 avril 1222.

Si le village de Neerwinden (22) se situe en Brabant flamand, souvenons-nous que la bataille de Neerwinden déborda les limites de cette charmante commune pour atteindre l'entité d'Hélécine. Ce nom de "Neerwinden" fut d'ailleurs accolé à deux batailles qui eurent lieu à exactement 100 ans de distance (1693 et 1793).

Bien qu'une partie de la campagne brabançonne ait été profondément bouleversée avec l'ère industrielle, certains lieux surent préserver une large empreinte du passé comme nous le montre quelques tableaux de Bruegel. Certains de ses paysages sont toujours aisément reconnaissables comme "La Parabole des Aveugles" (23).

#### Renseignements pratiques :

L'exposition "La province de Brabant, aspects culturels et historiques" se tient du **23 avril au 26 juin** dans les locaux du Musée de la Poste et des Télécommunications (place du Grand Sablon 40 à 1000 Bruxelles).

Elle est accessible gratuitement du mardi au samedi de 10 à 16h, les dimanches et jours fériés de 10 à 12h30.

Des visites guidées payantes sont organisées sur demande préalable. Tél. : 02/511.77.40.



22



23

## Les Neuf Nations (2e partie)

par Judith MASSE

Le XVIe siècle se divise grosso modo en deux règnes : celui de Charles Quint (1515-1555) et de celui de Philippe II d'Espagne. Fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne, reine de Castille. Charles de Luxembourg, le futur Charles Quint naquit à Gand et fut élevé à Malines. Emancipé à l'âge de 15 ans par les Etats Généraux réunis à Bruxelles, il y reçut le gouvernement des Pays-Bas, dont le duché du Brabant faisait partie. En 1516, il hérita du royaume de Castille et d'Aragon, de Naples et de Sicile, dont dépendaient de vastes colonies en Amérique. En 1519, il fut élu empereur du Saint-Empire. Malgré ses immenses territoires «sur lesquels jamais le soleil ne se couche», il resta très attaché aux Pays-Bas et passa en tout près de 24 années en nos régions. Ayant confié le soin du gouvernement des Pays-Bas à sa tante Marguerite d'Autriche (1518-1530) et à sa soeur,

la reine Marie de Hongrie (1531-1555), Charles Quint paracheva l'unification territoriale et la centralisation institutionnelle des Pays-Bas commencée par ses ancêtres les ducs de Bourgogne. En dépit de cette centralisation, de la lourde fiscalité et de la hausse générale des prix, il y avait des atomes crochus entre l'empereur et Bruxelles, devenue définitivement la capitale du Brabant. C'est à Bruxelles qu'eut lieu l'abdication de Charles Quint en faveur de son fils, Philippe II.

Né à Valladolid, Philippe II (1555-1598) qui hérita des Pays-Bas, n'hérita pas de l'attachement de son père à ces provinces du Nord. Après avoir mis un terme à la guerre contre le Roi de France, il les quitta pour l'Espagne (1559) et n'y remit plus jamais les pieds. Il s'employa à faire triompher le catholicisme au besoin par les armées espagnoles, notamment contre les protestants des Pays-Bas.



Un escrimeur et un arbalétrier avec leurs attributs. Les arbalétriers formaient la milice de l'époque (Hôtel de Ville de Bruxelles). (photo : © A. Kouprianoff)

L'on peut naturellement imposer une religion par la force, mais non son esprit. Est-ce pour cela que le monde compte beaucoup de chrétiens, voire de catholiques, mais qui le sont si peu ?

Philippe II délégua à Bruxelles pas moins de 9 gouverneurs successifs (dont le fameux duc d'Albe, parfait auxiliaire de la Sainte Inquisition), sans réussir à soumettre la population au même régime autoritaire de bureaucratie tatillonne que ses Etats espagnols.

A l'Hôtel de Ville, le Grand Chapitre solennel des Neuf Nations est précédé de la finale du tir du Grand Serment Royal de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles. (photo : © A. Kouprianoff)



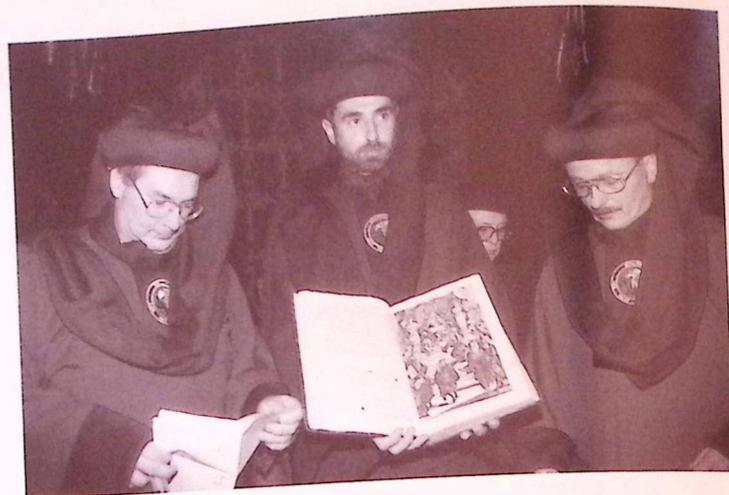
Pendant la prestation de serment, les nouveaux compagnons doivent poser leur main sur le "Luyster van Brabant".  
(photo : © A. Kouprianoff)

La duchesse Marguerite de Parme, soeur du roi (1559-1567) gouverna les Pays-Bas en s'appuyant uniquement sur une commission secrète (La Consulta) à l'exclusion des nobles «indigènes». Les excès du fanatisme doctrinaire des souverains espagnols suscitérent la révolte de cette noblesse, qui se tourna de plus en plus vers le protestantisme. Mais ce dernier engendra à son tour des excès iconoclastes.

Pour les artisans et commerçants bruxellois, le choix était difficile «entre la peste et le choléra», mais ils rechignèrent surtout à s'acquiescer des charges exorbitantes imposées pour couvrir les frais des guerres de religion, sans compter de nouveaux impôts permanents et firent ce que l'on n'appelait pas encore «la grève» : «Les bouchers et les brasseurs cessèrent tout travail; les boulangers refusèrent de cuire le pain; les merciers, fruitiers et marchands de drap refusèrent d'ouvrir leurs boutiques» (Louis Verniers). Seul le soulèvement général de la Hollande et de la Zélande empêcha la vengeance du duc d'Albe occupé ailleurs.



A l'avant-plan, deux des trois rois des Arbalétriers qui font partie du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles.  
(photo : © A. Kouprianoff)



Le propos de la présente étude n'est pas de nous appesantir sur les conflits religieux qui agitérent tout le XVIe siècle, mais c'est avec le même autoritarisme sourcilieux que Philippe II fit appliquer ses principes de centralisation et d'uniformisation sur le plan politique. Les Nations furent exposées à maintes brimades. La présence de «l'amman» fut imposée à toutes leurs assemblées, ce qui équivalait à une surveillance et une censure constantes.

Néanmoins, les métiers mettant à profit la moindre faiblesse des gouvernants, parvinrent à faire annuler les ordonnances restrictives de 1528, 1532 et 1546. Elles délibéraient à nouveau en commun sous la couronne et obtinrent en 1583 que les échevins seraient choisis «sans avoir égard aux lignages». Hélas, le gouverneur Alexandre Farnese rétablit en 1585 le régime d'avant les troubles. La «couronne» fut à nouveau décrochée et le peuple des métiers perdit toutes ses conquêtes de la révolution démocratique de 1477.

Au XVIIe siècle se poursuivit la domination de la branche espagnole de la dynastie des Habsbourg sur les Pays-Bas méridionaux, après séparation des provinces septentrionales consécutive au soulèvement général dirigé par Guillaume d'Orange. Celui-ci aboutit à l'expulsion des Espagnols des territoires qui formeront les Provinces Unies. Effectivement, depuis la défaite de l'Invincible Armada, la puissance espagnole était en décadence. Son vaste empire se désagrégeait graduellement et ses souverains n'avaient plus la même envergure, en bien ou en mal, que jadis. Les gouvernants dépêchés dans nos contrées reflétaient cette médiocrité.

Tout au long du XVIIe siècle, mise à part une trêve de douze ans, le territoire de notre pays fut le théâtre de guerres que se livraient l'Espagne contre Maurice de Nassau, prince d'Orange - l'Espagne contre la France - la France contre les Provinces Unies alliées à l'Espagne - la France contre la Ligue d'Augsbourg (l'Empire, l'Espagne, la Suède, la Bavière) - sans compter la guerre dite «de Dévolution» intentée par Louis XIV et la guerre de Trente Ans entre catholiques et

Chaque année, avant d'être intrônisé, les nouveaux compagnons doivent réaliser un "chef d'oeuvre" montrant leur habileté et leur goût du travail bien fait (photo : A. Kouprianoff).



protestants. En plus des batailles proprement dites, des troupes mal rétribuées ou pas payées du tout passaient et repassaient dans le pays, se «ravitaillant» chez l'habitant, qui devait s'estimer heureux si la soldatesque se contentait de le piller sans le trucider. Les guerres apportèrent pour une grande partie de la population la pauvreté, voire l'indigence et la fa-



mine. Pour avoir moins de bouches à nourrir, on chassa les mendiants hors de la ville.

Un siècle plus tôt, on appréhendait les mendiants valides, les menait vers un port de mer et les embarquait de force sur des galères pour aller combattre les Français et les pirates barbaresques. En 1680, sous le gouvernement du duc de Villa-Hermosa, une émeute éclata à cause d'un impôt que le Tiers-Etat avait refusé de voter.

Sous le prince Alexandre Farnese, les Nations bruxelloises refusèrent de voter les aides demandées pour le paiement de la solde de 20.000 fantassins et 500 cavaliers. (N'oublions pas que les Etats-Unis doivent leur indépendance au refus d'un impôt sur le thé exigé par l'Angleterre. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder la théière).

L'acte de guerre le plus douloureux pour les Bruxellois fut le bombardement de leur ville par le maréchal de Villeroi (août 1695).

Bien sûr, à travers Bruxelles Louis XIV visait les Espagnols, mais les boulets rouges des Français n'épargnaient pas pour autant les Bruxellois. Ils anéantirent tout le

Statue, située dans le Parc du Petit Sablon, représentant la confrérie des Serruriers et Horlogers avec leurs attributs : l'horloge et le trousseau de clefs (Archives F. T. B.).

centre de la ville, soit 3.830 immeubles, dont l'Hôtel de Ville, la Halle aux Draps, les maisons corporatives de la Grand-Place, l'église de la Chapelle etc... Ce fut l'occasion pour les métiers de donner toute leur mesure.

L'on inaugura le sens unique pour la circulation des chariots, ce qui permit de réaliser les déblayages en un temps record et la Grand-Place fut reconstruite bien plus somptueuse qu'avant, en cinq années seulement. C'était moins de temps qu'il n'en faut aujourd'hui, avec nos moyens techniques modernes, pour restaurer la seule tour de l'Hôtel de Ville.

Les représentants des Nations facilitèrent cette tâche en faisant res-



Statue "Les Bateliers" d'Edouard Laborne. On reconnaît cette corporation à l'ancre, la rame et le cordage. Dessin de Claude Lyr.



pecter des prix raisonnables pour les matériaux de construction et les marchands firent preuve de civisme.

A quelque chose malheur est bon. Le bombardement de Bruxelles permit la découverte fortuite, dans les ruines de la Tour des Orfèvres, de l'ancienne Charte du Brabant. Les doyens la firent soigneusement recopier. Elle suscita un retour en force des revendications des métiers de la capitale.

S'appuyant sur leurs privilèges d'autrefois, les nations posèrent de nouvelles conditions en ce qui concerne les charges municipales: interdiction du cumul d'emplois public, obligation de la prestation du Grand Serment lors de l'entrée dans la magistrature ou dans une autre fonction municipale, interdiction de nommer doyen une personne dépendante du Magistrat, interdiction du renouvellement du mandat d'échevin avant expiration de trois ans consécutifs à la sortie de charge. Les Nations exigèrent aussi copie des comptes de la Ville et du Canal de Willebroek.

Le gouverneur fut contraint d'accéder à la plupart de ces demandes. Louis Verniers cite la déclaration du doyen Pierre Moreau : «Les privilèges ne sont que trop longtemps restés dans l'obscurité. Nous donnerons le livre des privilèges à lire à nos enfants dès leur bas âge, en place de l'abécédaire, afin qu'ils les connaissent bien et sachent les maintenir». Mais lorsque les Nations enhardies proclamèrent qu'elles n'avaient plus besoin d'un bourgmestre courtisan, le gouver-

Statue "Les Meuniers" de Guillaume Charlier, tenant la roue de moulin dans une main et ayant à ses pieds un moulin. Dessin de Claude Lyr.

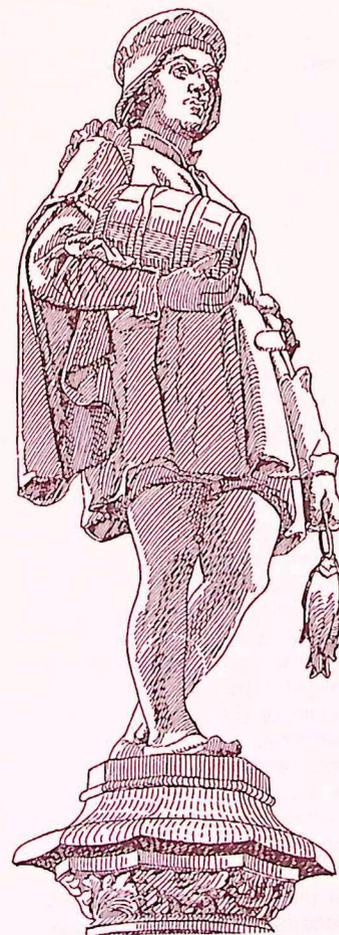
neur procéda à l'arrestation des bourgeois considérés comme «fauteurs de complots».

Le rôle des Neuf Nations dans l'administration de Bruxelles fut réduit à sa plus simple expression par le Règlement Additionnel de 1700. Finalement, il devint aussi malaisé de démêler le statut juridique des métiers que de s'y retrouver dans une police d'assurance embrouillée à souhait par des amendements en enfilade.

L'extinction de la branche espagnole des Habsbourg en 1700 entraîna l'avènement au trône d'Espagne de Philippe V de Bourbon, duc d'Anjou, petit-fils de

Louis XIV, ce qui nous valut à Bruxelles un régime «angevin», qui se manifesta par l'entrée dans la ville des troupes de Louis XIV, qui en prirent possession au nom du roi d'Espagne.

Cela nous valut aussi d'être impliqués dans la Guerre de Succession d'Espagne qui opposa la France aux coalisés (Autriche, Pays-Bas et Angleterre) et ce jusqu'en 1714. Le sort de la guerre voulut que nous fussions occupés par les troupes britanniques de John Churchill, duc de Marlborough héros de la chanson populaire «Malbrough s'en va-t-en guerre». Les mesures de centralisation qui venaient d'être prises par le régime angevin (telle que la création d'une



Statue "Les Fruitières" avec la corbeille de fruits, d'Albert Hambresin. Dessin de Claude Lyr.

chambre de commerce centralisant toute autorité en matière économique et reprenant également les attributions de la Gilde) furent promptement annulées par les Anglais.

Au terme de la Guerre de Succession d'Espagne, les Pays-Bas catholiques passèrent sous l'autorité des Habsbourg d'Autriche. Charles IV (1716-1740), nous délégua en tant que gouverneur le Marquis de Prié qui, entré dans l'histoire sous le sobriquet de «Marquis de Pillé» fut l'objet de l'aversion de la population. Les Nations, qui guettaient l'instant propice pour faire annuler le Règlement Additionnel de 1700 crurent le moment venu en 1717.

Après le renouvellement du Magistrat, les nouveaux doyens refusèrent de prêter le serment prescrit sur ce règlement. Le marquis de Prié décida de recourir à des mesures de contrainte.

Les serments prirent aussitôt le parti des bourgeois. Ils occupèrent la Grand-Place. Les insurgés étaient maîtres de tous les quartiers du bas de la ville. Prié donna l'ordre aux troupes de garnison de province de se réunir dans la capitale.

Les Bruxellois en eurent vent et contraignirent le gouverneur à appeler sous les armes tous les citoyens de 16 à 60 ans. Prié annula ses ordres, mais envoya une dépêche en Autriche dans laquelle on peut lire : «Le Brabant doit perdre ses privilèges, ou ses privilèges le prndront».

Statue "Les Marchands de poisson salé" de Charles Geels, reconnaissable aux poissons et au petit tonneau. En effet, les attributs des Marchands de poisson d'eau douce étaient un poisson et des filets. Dessin de Claude Lyr.



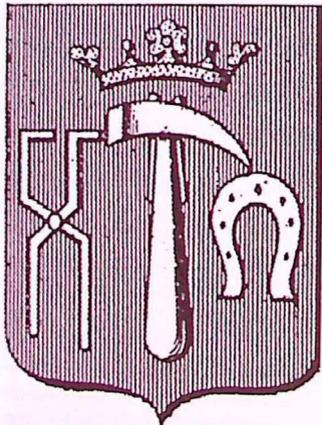
Il ne cessa de demander des renforts à Vienne qui, dès qu'ils arrivèrent dans les murs de Bruxelles, changèrent les données de fond en comble. Prié ordonna l'arrestation des doyens et syndics les plus obstinés. Certains réussirent à s'enfuir, d'autres furent condamnés à 90 ans de bannissement et à la confiscation de leurs biens.

Des fauteurs de troubles furent marqués au feu rouge et pendus. Le doyen Anneessens, ardoisier-tourneur de chaises fut exécuté. Il resta jusqu'au bout d'une dignité exemplaire et devint aux yeux des Bruxellois le symbole de la liberté en lutte contre l'oppression étrangère. Mais les châtements infligés inspirèrent la

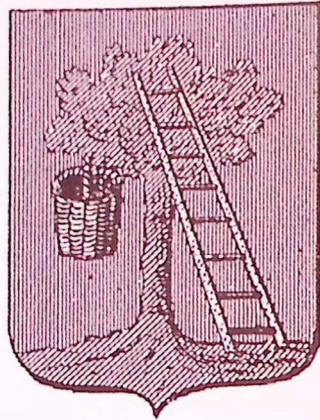
crainte à la masse. L'année suivante, le gouvernement obtint sans peine le serment des doyens sur le règlement additionnel et le consentement à la levée des subsides pour 1719.

Il est curieux de constater une résistance aussi héroïque au nom d'un système déjà dépassé, puisque de libérateur et générateur de progrès, il était devenu conservateur, un carcan asservissant. Les corporations n'avaient plus rien du caractère d'entraide d'autrefois et étaient animées d'un étroit esprit de caste. L'accès à la maîtrise était barré pour les compagnons pauvres par le privilège des fils de maître, l'élévation faramineuse des droits d'entrée et l'obligation du chef-d'oeuvre onéreux en temps de travail et en argent. Ces compagnons, auxquels toute promotion professionnelle était désormais interdite, formaient des associations secrètes appelés «compagnonnages».

Le règne de Marie-Thérèse d'Autriche fut globalement bénéfique, puisqu'elle nous délégua en 1744, le gouverneur Charles-Alexandre de Lorraine, époux de sa soeur Marie-Anne. Celui-ci passa tout de même quelques années à combattre les Prussiens. Effectivement, nous eûmes encore droit à la Guerre de la Succession d'Autriche et à une nouvelle occupation française peu prisée par les Bruxellois.



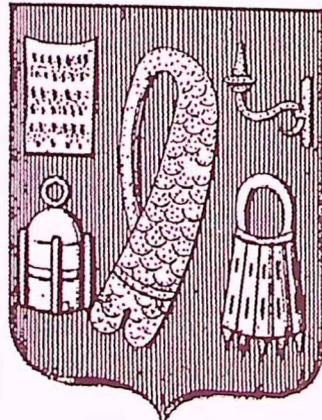
Armoiries des Métiers des Forgerons.  
(Louis HYMANS, Bruxelles à travers les âges, t. 1, p. 173).



Armoiries des Métiers des Fruitières.  
(Louis HYMANS, Bruxelles à travers les âges, t. 1, p. 173).

Lorsque le traité d'Aix-la-Chapelle eut mis fin aux hostilités, les troupes de garnison se retirèrent et Charles de Lorraine revint s'installer à Bruxelles. Suivirent 30 années de paix, au cours desquelles le gouverneur sut conquérir le coeur des Bruxellois.

Joseph II (1780-1790) succéda à l'impératrice Marie-Thérèse. Il entreprit de réformer les institutions du pays suivant un plan rationnel. Les édits et ordonnances se suivirent sans relâche. C'est ainsi qu'il abolit les corporations, dont de toute façon il ne restait plus grand chose à abolir. Un grand nombre avait déjà cédé leur place à des manufactures.



Armoiries des Métiers des Ceinturonniers.  
(Louis HYMANS, Bruxelles à travers les âges, t. 1, p. 173).



Armoiries des Métiers des Meuniers.  
(Louis HYMANS, Bruxelles à travers les âges, t. 1, p. 173).

D'autres avaient survécu mais eurent le plus grand mal à recruter de nouveaux artisans. Il n'y avait plus guère d'hommes de métier, dans le sens ancien du terme.

Nonobstant, les mesures rationnelles et bien intentionnées de l'empereur Joseph II heurtaient la susceptibilité des Bruxellois, parce qu'elles portaient atteinte aux antiques privilèges, jadis reconnus par la Joyeuse Entrée, la Charte constitutionnelle du Brabant.

Son insistance à faire le bonheur des gens contre leur gré aboutit à un despotisme qui n'était plus éclairé du tout et suscita la formation de groupes patriotiques de «résistance». La Révolution brabançonne n'allait pas tarder. Pour rédiger cet aperçu de l'histoire des anciens métiers, je me suis inspiré en partie de l'ouvrage «Bruxelles, Esquisse Historique» de Louis Verniers publié en 1941 aux éditions A. de Boeck.

Cet auteur ne s'est pas contenté de magnifier une succession de souverains de droit divin, mais a pesé la part d'heur et de malheur qu'ils ont apportée à la population laborieuse de Bruxelles. Je suis très redevable à cet historien. Bien entendu, je n'ai pu m'empêcher d'y mettre mon grain de sel.

La présente étude traite des anciens métiers sur le plan politique. Il

serait intéressant de la compléter par une description des métiers proprement dits et de leurs produits, dont une meilleure connaissance pourrait amener un retour vers des exigences oubliées de qualité.

*"Ils étaient fiers de leur métier  
Les graissiers et les savetiers  
Les tisserands et les foulons  
Arquebusiers et forgerons  
Les chaudronniers et les fondeurs  
Armuriers, heaumiers, fourbisseurs"*  
(Extrait du poème «le Square du Sablon» de Judith Masse.  
Le Square du Sablon est entouré de 48 statues représentant chacune un des anciens métiers. Mon poème est une invitation à en faire le tour).



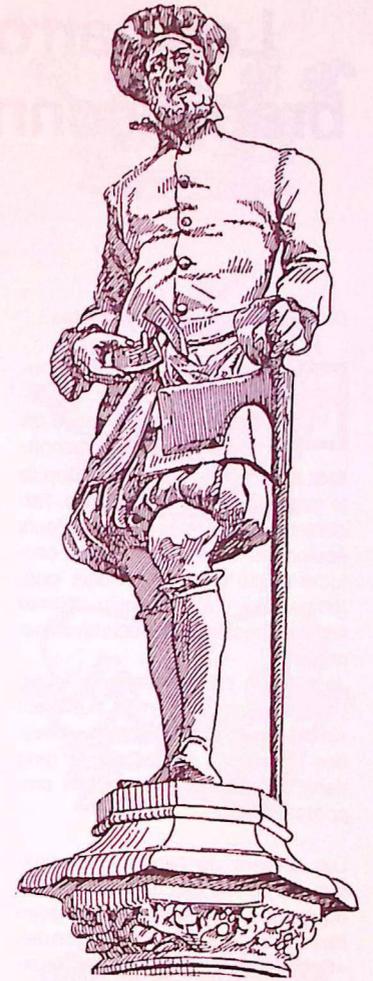
Statue "Les Charpentiers" de A. D. K. Saibas  
tenant une hache. Dessin de Claude Lyr.

Dans quelle mesure l'Association des Neuf Nations fait-elle revivre toute cette richesse du passé ?

Par la solennité du cérémonial des chapitres qui se déroule chaque année à l'hôtel de ville même, lieu de réunion des anciennes Nations et où ils exerçaient leur action de défense et de promotion des métiers, par le Serment sur la «Keure» des dignitaires et compagnons acceptés comme membres en fonction de leurs qualités humaines et surtout de leur capacité professionnelle, par l'obligation pour les artisans et artistes de la remise du chef-d'oeuvre qui en porte témoignage, par la beauté et dignité de leur costume d'époque et celui des arbalétriers avec lesquels les Neuf Nations gardent des liens privilégiés.

Sur le plan éthique, dans notre société axée sur la rentabilité souvent sans contrepartie réelle comme chez les spéculateurs, marchands de vents et d'illusions, ils soutiennent l'amour du travail, de la belle ouvrage. L'objet des Neuf Nations et de leur association-mère est sans doute de faire bloc pour mieux faire valoir les intérêts communs aux commerçants du quartier; mais il entre aussi dans leur intérêt bien compris que le quartier conserve son caractère et sa beauté, qu'il bénéficie d'une animation de bon goût, qu'il soit rehaussé par le prestige de créations artistiques et d'un artisanat de qualité, sans oublier l'art floral (le célèbre tapis de fleurs de la Grand-Place, les floralies de l'hôtel de ville). Par ce biais, l'intérêt de ces commerçants rejoint l'intérêt général de tous les Bruxellois qui aiment leur ville.

Statue "Les Barbiers et les Chirurgiens" de J. B. Martens, tenant un pot dans une main et posant le pied sur une boîte à instruments. Dessin de Claude Lyr.



**N.B.**  
Avec cette deuxième partie se clôture l'article de Madame Judith Masse sur les Neuf Nations. La première partie est parue dans la revue *Brabant Tourisme*, n° 4, 1993).

# Les carrosseries bruxelloises et brabançonnes ont plus de 150 ans (8)

par H.P. HENRI-JASPAR

De l'héraldique sur les portières...

Depuis l'avènement de notre roi Léopold Ier, les nobles belges font usage de couronnes pour personnaliser leurs objets personnels depuis le papier à lettre, les bagages, l'argenterie jusqu'à leurs voitures et leurs équipages. Bien entendu, cette coutume existe depuis bien plus longtemps. Qui n'a pas voulu affirmer ses possessions, par sécurité ou par orgueil !

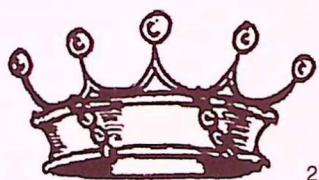
Je ne vais pas commencer ici un cours d'héraldique, mon but étant simplement de renseigner le visiteur des collections belges sur le rang dans la noblesse des anciens propriétaires.

Les ateliers de carrosserie engageaient parfois des dessinateurs en équipages mais toujours des peintres spécialisés comme l'ancêtre des «Snutsel» le fut à ses débuts. Ceux-ci devaient avoir le secret de la composition des peintures et des vernis, mais aussi des miniatures à appliquer sur les voitures. Ils disposaient de modèles pour ce délicat travail. C'est à partir d'un de ces guides (\*) que je vais essayer, par cet écrit, d'aider ceux qui voudront à reconnaître les propriétaires et leur rang. L'usage de la couronne, communément appelée de la noblesse ne commença à se généraliser officieusement qu'au siècle dernier, après un édit de Léopold Ier du 12 décembre 1838 pris pour les simples anoblis :

- Les *Ecuyers*. Ceux-ci avaient droit de porter «une couronne directement sur l'écu» : sur bourrelet une couronne à 3 fleurons séparés par 2



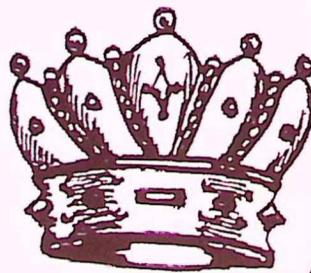
1



2



3



4

perles (1).

- Les *Chevaliers* garderont la couronne à 5 perles avec parfois sur le cercle 2 rangs de perles plus petites, couronne héritée de l'époque hollandaise et qui fut conservée (2).

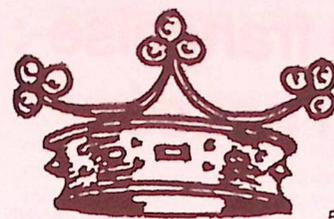
- La couronne de *Baron* est normalement à 7 perles sur pointes et ceci depuis le régime de Guillaume I(3) Cependant quelques très anciennes familles gardent le bonnet de baron brabançon, par exemple les Snoy et d'Oppuers ou les del Fosse et d'Espierres (4).

- Les *Vicomtes* belges ont une couronne tout-à-fait originale dessinée en 1838 : comportant 3 fleurons de 3 perles assemblées (5).

Sous le régime hollandais seul existait la couronne à trois perles et 2 fleurons telle celle des Spoelberch. (6) Avant encore, sous la période autrichienne, c'est-à-dire des carrossiers Simons, la couronne de *Vicomte* était à 3 perles simples (7).

- Arrivons maintenant à la couronne de *Comte* et là, c'est plus compliqué encore ! Si la Couronne comtale a son dessin définitivement fixé depuis l'édit royal de 1938 (8), les familles nobles tenant du titre et établies dans le Royaume depuis longtemps ou non, ont naturellement tenu à garder leurs armes d'origines. Et le passé se montra particulièrement imaginaire. Cohabitent donc chez nous la couronne à 13 perles dont 3 relevées (9) des Ribaucourt ou des Villegas de Saint-Pierre-Jette, la couronne à 5 fleurons des d'Oultremont (10) ou la simple couronne comtale hollandaise, symbole actuel chez nous de simple noblesse, et encore portée par les comtes Villegas de Clercamp...

- Pour les *Marquis*, le problème est



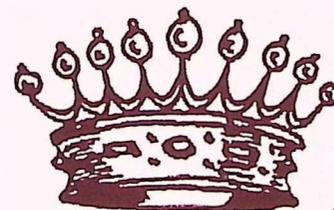
5



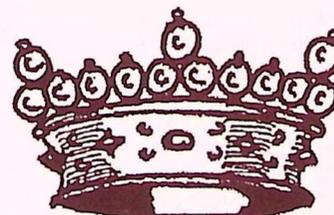
6



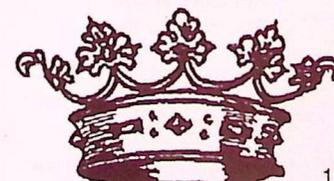
7



8



9



10

plus simple, ce sont les 5 fleurons hollandais mais certaines familles portent encore 3 fleurons séparés par 2 groupes de perles (10) et (11). - La couronne *Ducale* belge identique à la hollandaise est à 3 fleurons et 2 perles d'où sort un bonnet de gueules sommé d'une «mèche d'or» (12).

- Les *Princes* belges portent une couronne semblable à celle des ducs belges sauf pour les perles remplacées par deux autres fleurons (13). Notons aussi que la majorité des familles ducales et princières comme les d'Ursel, les de Croy ou les de Merode ont le bonnet de cour des princes du Saint-Empire (14).

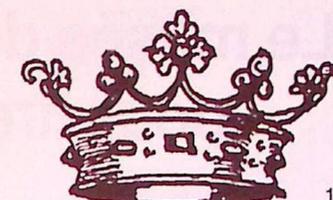
Il existe évidemment à ces règles des foules d'exceptions. Tout dépend de l'origine des familles, de l'attribution ou encore de la simple fantaisie et de l'époque et des traditions réelles ou non de certains pays. Il est certain cependant que chez nous les titres étant du domaine patronymique et donc légal, la haute fantaisie qui existe chez certains de nos voisins immédiats, n'a pas cours. Toute usurpation est non seulement dénigrée mais encore défendue...

Et en parlant du «Bicentenaire», Danton, le tonitruant, à la veille de la prise de la Bastille usait d'un cachet montrant couronne à 9 perles !... Et Mirabeau donnait à son graveur ordre de lui faire un sceau orné «d'une couronne de duc, tous les bourgeois ayant déjà celle de comte».

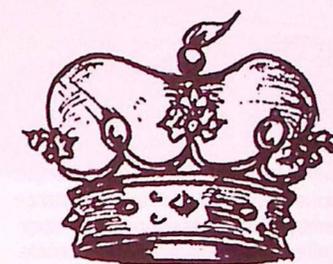
En France, il est coutume de dire qu'il y a trois noblesses et même quatre : celle des croisades, celles des royaumes, celle des empires et celle achetée ou usurpée; allez donc vous y retrouver quand vous rechercherez les origines d'une voiture ou d'un harnais...

(8) Voir également «Brabant Tourisme», n° 4/1980, n°4/1984, n° 1/1987, n° 3/1987, n° 1/1988, n° 2/1988 et n° 5/1988.

(\*) *Héraldique Belge* par Pierre de la Heries, l'Eventail, 1971 (coll. de l'auteur).



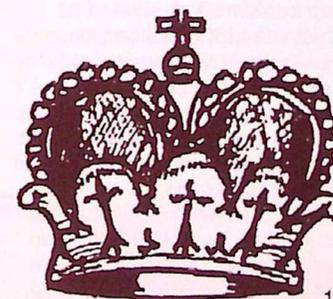
11



12



13



14

Armoiries du Coupé Louis XV (XVIIIe siècle). Armoiries des «Bragances» (Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles). (Fonds H. P. Henri-Jaspar - photo : C. Valkenbergh)

Armoiries Royales et armoirie du Duc de Brabant et Prince de Belgique. Couronne royale à cinq branches surmontée de la croix, à ne pas confondre avec la couronne n° 14 dite du Saint-Empire (Voiture de la Cour Belge - Fonds H. P. Henri-Jaspar)

# Le musée de la 1ère Armée française : pour tirer les leçons du passé

par Philippe CHAVANNE

C'est entre Wavre et Gembloux, un petit peu en retrait de la Nationale 4, que se situe un petit musée quelque peu différent des autres musées régionaux que nous connaissons. Certes, il retrace un épisode particulièrement important et marquant de l'Histoire locale. Mais il s'attache surtout à replacer cet événement dans son contexte historique national et même européen. Il tient également à souligner tout spécialement les hauts faits militaires et humains d'une armée étrangère : la 1ère Armée Française, qui s'illustra dans cette région dans les tout premiers jours du mois de mai 1940 face à l'invasisseur allemand.

Visite au Musée de la 1ère Armée Française de Cortil-Noirmont...

C'est vrai qu'il existe beaucoup de musées que l'on pourrait qualifier de « musées à vocation militaire ». Y compris dans notre région, d'ailleurs. Dans la plupart des cas cependant, un petit peu à l'instar de l'intéressant

Musée de la Ligne KW situé à Chaumont-Gistoux, ces musées s'attachent surtout à nous faire découvrir tout un imposant matériel militaire ou para-militaire. Ces « militaria » comme on les surnomme généralement, qui possèdent indéniablement leurs richesses et leurs attraits, ne se rattachent cependant pas tout à fait à la même philosophie que le Musée de la 1ère Armée Française de Cortil-Noirmont qui les complète parfaitement. L'objectif premier des responsables du musée chastrois n'est en effet pas de « faire un étalage » de matériel de guerre qui ne se trouve là que comme simple témoignage. Comme le souligne l'actuel conservateur, Monsieur Noël, « ... ce n'est pas tant le matériel en lui-même qui a de l'importance que l'historique de l'affaire ... ».

## Une grande leçon d'Histoire

Le Musée de la 1ère Armée Française de Cortil-Noirmont ouvre donc largement ses portes afin de raconter aux hommes d'aujourd'hui et de demain ce que les hommes d'hier

ont réussi à faire pour contrer les militaires allemands dans les tout premiers jours de la Deuxième Guerre Mondiale. Afin, aussi, d'éviter autant que faire se peut les erreurs du passé. Et tirer les leçons de l'Histoire ...

Si le Musée de la 1ère Armée Française trouve place dans deux petites salles à peine, il ne faudrait cependant pas en conclure trop vite qu'il ne présente rien de bien original ou de vraiment intéressant. Que du contraire ! S'appuyant essentiellement sur des photographies d'époque et quelques cartes murales fort précises, extrêmement détaillées et tout aussi complètes, le conservateur de ce musée peut-être pas tout à fait comme les autres aura tôt fait de vous emmener avec lui une bonne cinquantaine d'années en arrière. En une période troublée et troublante. Faite de bêtise humaine et de hauts faits tout aussi humains ... Car Monsieur Noël connaît son affaire : tous les mouvements de troupes, les noms des principaux acteurs alliés et ennemis, les dates et les heures les plus cruciales, les anecdotes parfois extrêmement révélatrices de la mentalité de l'époque, ... n'ont plus guère de secret pour lui aujourd'hui. Il aura donc vite fait de recréer pour vous une ambiance et, somme toute, de vous présenter une formidable leçon d'Histoire contemporaine ...

## Replacer le conflit dans son contexte

Si les premières dates réellement marquantes de la Deuxième Guerre

Hommage est rendu aux Tirailleurs Marocains (photo : © A. Kouprianoff).

Vue d'ensemble d'une salle du musée. (photo : © A. Kouprianoff).

Mondiale se situent essentiellement dans les quinze premiers jours du mois de mai 1940, Monsieur Noël remonte bien plus loin dans les événements : jusqu'en mars 1936. Passant d'une carte à l'autre, jonglant avec les unités alliées et ennemies, illustrant le tout de détails précis, il fait beaucoup plus que simplement raconter une grande bataille. Il la replace avec intelligence et pertinence dans son contexte « économique-socio-politique » général. Les alliances et les accords secrets, les grands mouvements d'opinion (tels que le Front Populaire et les « Fusils Brisés » des socialistes belges qui, peu de temps après, voteront d'ailleurs des crédits en masse en faveur de l'armement), les principales tendances politiques belges (comme le Mouvement Flamand) et étrangères (avec notamment l'extrême-droite française), l'effort militaire national (au début des événements, notre pays comptait jusqu'à 550.000 soldats sous les drapeaux pour une population de 8 millions d'habitants à peine), ... contribuent à mieux faire comprendre les erreurs de jugement, les fautes tactiques, mais aussi les actes d'exception qui se déroulèrent de part et d'autre du front. Monsieur Noël va même plus loin. Démontrant avec justesse le non-



sens de vouloir procurer sa neutralité à une Belgique si stratégiquement située, au cœur de l'Europe. Prouvant aussi par les faits que les premiers combats firent moins partie d'une guerre de matériel que d'une guerre de mentalités. Les hauts faits d'armes ne sont pas négligés pour autant. Ramenés cependant à leur juste mesure : des actes d'hommes qui, dans tous les camps, vont se battre avec courage, se défendre et attaquer, blesser ou être blessés, donner la mort ou la trouver eux-mêmes. Ainsi, le conservateur de ce musée régional vous parlera avec force détails des différentes positions défensives alliées (telles que la Ligne KW reliant Koningshooik à Wavre), des principaux mouvements de troupes (avec, notamment, la fameuse « manoeuvre

Dyle»), ... et, surtout, de la toute première grande bataille de chars de l'Histoire. Celle qui opposa, le 13 mai 1940, entre Petite Gette et Méhaigne, les 400 chars français du Corps de Cavalerie Prioux et les 600 tanks allemands des 3e et 4e Panzer-divisionen; les Français retardant assez les Allemands que pour permettre à la 1ère Armée Française (composée notamment de Tirailleurs Marocains, soldats de métiers particulièrement coriaces, qui jouèrent un rôle prépondérant dans ces combats) de rejoindre et de prendre position sur la « Ligne Dyle ».

## La bataille de Gembloux ou la bataille de Chastre ?

Après cette fameuse bataille de chars, qui fut la première mais malheureusement pas la dernière de notre Histoire, les combats allèrent reprendre un peu plus loin. En effet, précédant leur infanterie, les deux divisions de Panzer, quelque peu remises du choc qu'elles ont subi, repartent et tentent de percer vers Nivelles.

Nous sommes le 14 mai 1940. La Cavalerie allemande atteint la « Ligne Dyle » et passe à nouveau à l'attaque. Si l'artillerie française parvient à contenir l'offensive allemande sur cette ligne, il n'en va pas de même en d'autres régions. Ainsi, du côté du village d'Ernage, les Alle-

De nombreux plans et cartes permettent de mieux comprendre l'importance de ces combats (photo : © A. Kouprianoff).



mands réussissent une percée et parviennent à franchir la ligne de chemin de fer - renforcée pour l'occasion de champs de mines - qui constituait pourtant un obstacle anti-char de taille. Ils se heurtent cependant bientôt à de nouveaux et violents tirs d'artillerie de plus en plus précis et meurtriers. Les armes antichars alliées font des ravages dans les rangs allemands. L'avancée des Panzerdivisionen est freinée et de nouvelles troupes alliées, plus ou moins fraîches, viennent renforcer les effectifs déjà sur place. Le lendemain, 15 mai 1940, dès l'aube, le XVIe Panzerkorps au grand complet décide de passer à l'offensive. Les Allemands ont décidé de frapper un grand coup, voulant réduire à néant cette poche de résistance française largement soutenue par la 1ère Armée Marocaine (composée de pas moins de neuf bataillons de Tirailleurs Marocains) puis par la 7e Armée Marocaine. Une armée de métier, composée majoritairement de soldats Marocains aguerris et de cadres français. Les Allemands mettent toute leur puissance de feu dans la bataille. Ne négligeant ni l'appui aérien des Stukas, ni la force de frappe de l'artillerie mise en place durant la nuit précédente, ni les assauts menés par une infanterie qui se jugeait jusqu'alors quasiment invincible. Les Panzers suivent aussi. Du côté allié, il est certain que les hommes sont malmenés et surpris de la vigueur de la riposte allemande. Dans tous les villages de la région - à Chastre, à Cortil-Noirmont, à Walhain, à Jandrenouille, à Ernage, à Villeroux, à Saint-Géry ou à Blanmont - les combats font rage. Les canons hurlent; les hommes tirent et tuent; les troupes avancent ou reculent suivant les moments de la journée et la vigueur des forces qui se trouvent en face d'elles. Les Panzers allemands tentent et réussissent de nombreuses percées mais, en fin de journée, le 35e Bataillon français de chars de Combat et les Bataillons d'Infanterie des 2e et 7e Régiments de Tirailleurs Marocains (R.T.M.) parviennent à contenir puis à refouler les troupes allemandes qui goûtent à la défaite.

Un calme tout relatif, fort précaire et très temporaire peut recouvrir toute la région.

Dans la suite du conflit, l'éphémère victoire alliée de Gembloux est cependant bien vite oubliée. Ce fut certes une victoire sur l'ennemi; mais ce fut surtout - et seulement pourrait-on presque dire - un petit gain de temps qui n'allait pas changer grand-chose à l'ensemble de la guerre. Celle que l'on appelle la «Bataille de Gembloux» et que l'on pourrait peut-être plus justement nommer la «Bataille de Chastre» a cependant été l'un des plus importants hauts faits d'armes de ce printemps 1940.

### Un musée pour le souvenir

Le Musée de la 1ère Armée Française trouve, quant à lui, ses origines dans cette meurtrière bataille. Et aussi dans le fait que, dès 1941, en pleine Occupation et alors que toutes les manifestations à relent patriotique étaient bien entendu interdites, la population locale commença à rendre hommage aux militaires français et marocains qui étaient tombés sous les balles allemandes et qui étaient enterrés dans le village. Le curé célébrait (et célèbre d'ailleurs toujours) la «messe des Français». Les habitants de la localité allaient fleurir les tombes. Du moins tant qu'elles ne furent pas toutes centralisées à Chastre ...

Monsieur Noël raconte : «... Nous avions ici, dans le cimetière du village, 108 tombes de soldats français et marocains tués au cours des combats de mai 1940. Depuis 1941, le village a toujours fleuri ces tombes à la date anniversaire de la bataille. Le curé étant en tête de la procession et célébrant ce que l'on appelle la «messe des Français». Ensuite, dès le lendemain de la guerre, il y a de nombreux officiers français qui sont revenus dans notre région. Sur l'ancien champ de bataille. Pour le souvenir. Pour le recueillement. Et, de notre côté, nous avons continué à célébrer la messe qui a toujours lieu aux alentours du 15 mai ... Lorsque l'on a créé l'ossuaire de Chastre qui regroupe toutes les tombes qui

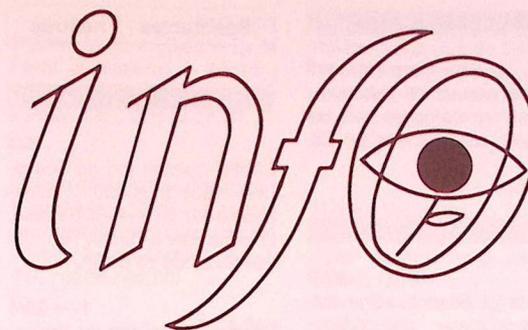
étaient jusqu'alors dispersées dans les cimetières des villages alentours, nous nous sommes en quelque sorte sentis dépossédés. Notre apport affectif vis-à-vis des Français était énorme et il nous manquait quelque chose. Ici, dans le village, nous avons voulu continuer et perpétuer ce grand élan affectif en faveur des soldats français et il a été décidé de créer un musée. Dans un premier temps, il s'est contenté de rassembler tous les souvenirs tels que les armes démilitarisées, les casques, ... qui étaient encore au cimetière. Par la suite, quand je suis devenu conservateur du musée à la demande du bourgmestre de l'époque, j'ai voulu placer le musée dans une optique différente. En replaçant les événements dans leur contexte historique général. Le «militaria» n'étant présent qu'en temps que témoignage. En guise d'illustration ... Notre objectif n'est vraiment pas de présenter uniquement du matériel mais plutôt de restituer une grande bataille européenne qui s'est déroulée dans les villages avoisinants. Mêlant les troupes françaises, hollandaises, belges et allemandes. Il s'agit donc d'un point d'Histoire contemporaine et notre but est de fournir une bonne et complète information aux gens qui peuvent parfois se demander ce qui a bien pu se dérouler ici dans les premiers jours de la Deuxième Guerre mondiale. Et, surtout, nous voulons faire passer un message extrêmement important : «Plus jamais ça !»

### Renseignements pratiques :

Musée de la 1ère Armée Française - ancienne Maison Communale, rue Tansoul - 1450 Cortil-Noirmont - Tél.: 081/61.31.40 (Monsieur Noël, Conservateur)

Ouvert du **15 mai au 30 septembre**, les dimanches et jours fériés, de 14h à 18h ou sur rendez-vous.

Une visite guidée des champs de bataille est également possible.

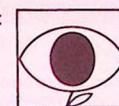


# BRABANT tourisme

Supplément à la Revue "Brabant Tourisme"  
N°1/94

Bureau de Dépôt  
Bruxelles X

Edité par :



FEDERATION  
TOURISTIQUE  
DE LA PROVINCE  
DE BRABANT  
Communauté française

61 rue du Marché-aux-Herbes  
1000 Bruxelles

## Expositions

### AUDERGHEM

>27/3  
Centre d'Art de Rouge-Cloître :  
«Hommage à Léon Pringels». Ouvert tous les jours, sauf les lundi et vendredi, de 14 à 17h.

>27/3  
Centre Culturel (bd du Souverain, 183) : «Exposition de fer rouge vaudou». Ouvert du lundi au vendredi de 14 à 18h.

20/4-10/5  
Centre Culturel (bd du Souverain, 183) : «Pierre Mertens». Ouvert du lundi au vendredi de 14 à 18h.

21/4-15/5  
Centre d'Art de Rouge-Cloître : «Louis Strijckman». Ouvert tous les jours, sauf les lundi et vendredi, de 14 à 17h.

28/5-26/6  
Centre d'Art de Rouge-Cloître : «Oeuvres du sculpteur animalier Roland». Ouvert tous les jours, sauf les lundi et vendredi, de 14 à 17h.

### BRUXELLES

>27/3  
Musée de La Poste et Télécommunications (pl. du Grand Sablon 40) : «La Grèce». Ouvert gratuitement du mardi au samedi de 10 à 16h, les dimanches et jours fériés de 10 à 12h30.

>27/3  
Galerie 2016 (rue des Pierres 16) : «Félix Vallotton (1865-1925)». Ouvert du mercredi au samedi de 13 à 18h; le dimanche de 11 à 14h.

>2/4  
Bibliothèque des Riches-Clares (rue des Riches-Clares 24) : «Amazone». Ouvert du lundi au vendredi de 12h30 à 17h30; le samedi de 9 à 12h.

>17/4  
Musées royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : «Miniatures mogholes de l'Inde». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17h. Fermé les lundis et jours fériés.

>24/4  
Musées royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : «Charles Quint, Tapisseries et Armures des collections royales d'Espagne». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17h, le mercredi jusqu'à 22h.

>26/4  
Galerie Bortier (rue de la Madeleine) : «La Galerie Bortier et son quartier». Ouvert tous les jours de 12 à 19h.

>1/5  
Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20) : «Robert Wuyts : Scorpion en pays massai». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 18h.

>8/5  
Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20) : «Artic

light - and darkness ou la jeune BD finlandaise». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 18h.

>8/5  
Le Botanique (rue Royale, 236) : «Hommage à Tapta. Disons structure», «Entre cosmos et tiroir de cuisine» et «Anne Mortiaux». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 11 à 18h.

>12/5  
Tour Japonaise (av. van Praet à Laeken) : «Au temps des Shogun». Les arts décoratifs de l'époque moderne au Japon. Ouvert tous les jours, sauf les lundis et les jours fériés, de 10 à 16h45.

>19/6  
Crédit Communal (Passage 44) : «Derrière l'écran. 150 ans de projecteurs et d'affiches». Ouvert tous les jours, sauf les lundis et jours fériés, de 11 à 18h. Entrée libre.

> fin août  
Institut des Sciences naturelles de Belgique (rue Vautier, 29) : «Tous parents, tous différents». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 9h30 à 16h45.

23/3-10/4  
Galerie Argile (rue de Neufchâtel 3-5) : «Christine Fabre : oeuvres récentes». Ouvert du mercredi au samedi de 14h30 à 19h.

24/3-23/5  
BBL (pl. Royale, 6) : «Le Sage et les dieux. Bronzes bouddhiques et hindous de Sri Lanka». Ouvert tous les jours de 10 à 18h; le

mercredi jusqu'à 21h.

23/4-26/6  
Musée de La Poste et Télécommunications (pl. du Grand Sablon, 40) : «La province de Brabant, aspects culturels et historiques». Ouvert gratuitement du mardi au samedi de 10 à 16h, les dimanches et jours fériés de 10h à 12h30.

3/5-29/5  
Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20) : «Les lauréats de la C.B.E.B.D.». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 18h.

10/5-4/9  
Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20) : «Jojo et ses amis». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 18h.

31/5-28/8  
Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20) : «Willy Vandersteen, jeune dessinateur». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 18h.

### ETTERBEEK

>15/6  
Centre de conférences Albert Borschette (rue Froissart 36) : «Aspects de Byzance». Byzance entre l'Orient et l'Occident. La Thrace byzantine. Ouvert du lundi au vendredi de 18 à 20h.

22/4-29/5  
Maison Cauchie (rue des Francs, 5) : «Cauchie, architecte, décorateur et peintre». Ouvert tous

les jours, sauf le lundi et les jours fériés, de 11 à 18h. Prix : 100 F (adultes); gratuit (- 12 ans); 50 F pour les groupes de 15 personnes.

#### GENVAL

1/4-4/4

Musée de l'Eau et de la Fontaine (av. Hoover, 63) : «*Bonzais et Orchidées*». Ouvert tous les week-ends et jours fériés de 10 à 18h. Pour les groupes, également sur rendez-vous en semaine au 067/64.73.86 (le soir).

1/5-12/12

Musée de l'Eau et de la Fontaine (av. Hoover, 63) : «*Fontaines de Suisse*». Ouvert tous les week-ends et jours fériés de 10 à 18h. Pour les groupes, également sur rendez-vous en semaine au 067/64.73.86 (le soir).

#### IXELLES

>16/4

Galerie Camille von Scholz (rue Vilain XIII 30) : «*Hreinn Fridfinnsson : photos, dessins installations*». Ouvert du mardi au samedi de 15 à 18h30.

22/3-29/5

Fondation pour l'Architecture (rue de l'Ermitage, 55) : «*1960-1973 ou L'utopie du tout plastique*». Ouvert du mardi au vendredi de 12h30 à 19h, le week-end de 11 à 19h.

#### LASNE

>1/5

Galerie d'Art Naïf (rue de Lasne) : *Salon d'Ensemble*. Ouvert du mercredi au vendredi de 14 à 19h; le week-end de 10 à 12h et de 14 à 19h.

#### LOUVAIN-LA-NEUVE

30/3-24/4

Musée (pl. B. Pascal) : «*Jacques Charlier accroche son butin au musée !*». Ouvert tous les jours, sauf le samedi, de 14 à 18h.

22/4-24/4

Musée (pl. B. Pascal) : «*Sculptures, peintures et fleurs : tout un art*». Ouvert tous les jours, sauf le samedi, de 14 à 18h.

22/4-5/6

Musée (pl. B. Pascal) : «*Emilie*

Gilioli (Paris 1911-1977) : *Des-sins*. Ouvert tous les jours, sauf le samedi, de 14 à 18h.

#### MONSTREUX

22/4-8/5

Eglise paroissiale : «*Variations sur un paysage*». Oeuvres de Mme Desbarax : aquarelles, huiles, fusains, encres, céramiques ... Ouvert les week-ends de 10 à 18h.

#### RIXENSART

>27/3

Transparence Gallery (av. Léopold 63) : «*Jack Ink, voyage dans les Iles*». Ouvert le vendredi et samedi de 14 à 19h; le dimanche de 12 à 17h.

#### SAINT-GILLES

>2/4

Galerie La Papeterie (rue A. Cluysenaar 2) : «*Bart Decq. Sculptures (1992-1994)*». Ouvert du mercredi au dimanche de 15h à 18h30.

>30/4

Espace Photographique Contretype (av. de la Jonction, 1) : «*Photogramme : une pratique contemporaine*». Ouvert du mardi au dimanche, de 13 à 18h.

4/5-12/6

Espace Photographique Contretype (av. de la Jonction, 1) : «*Jean-Louis Vanesch*». Ouvert du mardi au dimanche, de 13 à 18h.

#### LASNE

>1/5

Galerie d'Art Naïf (rue de Lasne) : *Salon d'Ensemble*. Ouvert du mercredi au vendredi de 14 à 19h; le week-end de 10 à 12h et de 14 à 19h.

#### LOUVAIN-LA-NEUVE

30/3-24/4

Musée (pl. B. Pascal) : «*Jacques Charlier accroche son butin au musée !*». Ouvert tous les jours, sauf le samedi, de 14 à 18h.

22/4-24/4

Musée (pl. B. Pascal) : «*Sculptures, peintures et fleurs : tout un art*». Ouvert tous les jours, sauf le samedi, de 14 à 18h.

22/4-5/6

Musée (pl. B. Pascal) : «*Emilie*

#### VILLERS-LA-VILLE

mi-mars - mi-avril

Espace accueil de l'abbaye : Exposition d'affiches sur les abbayes cisterciennes en Europe.

#### WATERMAEL-BOITSFORT

>27/3

Ecuries (pl. Gilson) : «*Une académie-un atelier : une pédagogie*». L'atelier de dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Ouvert du mardi au samedi de 15 à 18h, dimanche de 11 à 17h.

9/4-1/5

Eglise Saint-Clément et Salle paroissiale (rue du Loutrier 57) : «*Saint-Clément de Watermael, 1000 ans d'histoire*». Ouvert tous les jours de 14 à 17h30; le vendredi de 14 à 21h. Dans l'église, l'accent sera mis sur la vie religieuse de la paroisse et le patrimoine de l'église. Dans la salle paroissiale, l'exposition sera centrée sur le culte de Saint-Clément, sur l'histoire ancienne de Watermael et sur l'architecture de l'église. Entrée gratuite.

#### BRAINE-L'ALLEUD

29/4

Foyer socio-culturel (rue J. Hans, 4) à 20h30 : «*L'Evasion*» par Abel et Gordon. Tél. : 02/384.59.62.

#### BRUXELLES

>27/3

Théâtre National (place Rogier) à 20h30 : «*Muzik*» de F. Wedekind. Le mercredi à 19h30. Tél. : 02/217.03.03.

>27/3

Atelier Sainte-Anne (rue des Tanneurs 75) à 20h30 : «*Cuarteto*» de José Besprosvany. Tél. : 02/513.40.50.

>31/3

Théâtre National (place Rogier) à 20h15 : «*La Conquête du Pôle Sud*» de M. Karge. Le mercredi à 19h30. Tél. : 02/217.03.03.

>2/4

Nouveau Théâtre de Belgique (rue du Viaduc 122) à 20h30 : «*Mont-Oril*» d'après Guy de Maupassant. Tél. : 02/640.84.37.

>2/4

Théâtre du Parc (rue de la Loi) à 20h15 : «*L'Antichambre*» de Jean-Claude Brisville. Tél. : 02/512.23.39.

23/3-24/4

Théâtre royal des Galeries (Galerie du Roi, 32) à 20h15 : «*Chat en poche*» de G. Feydeau. Tél. : 02/512.04.07.

25/3-2/4

Théâtre de Toone (petite rue des Bouchers) à 20h30 : «*La Passion*» de Michel de Ghelderode. Tél. : 02/511.71.37 à partir de 12h.

#### Spectacles - Théâtres

#### AUDERGHEM

16/4

Centre Culturel (bd du Souverain, 183) à 20h30 : «*L'ex-femme de ma vie*» de J. Balasko. Le dimanche à 15h30. Tél. : 02/660.03.03 de 13 à 19h.

31/3-24/4

Théâtre Molière (Galerie de la Porte de Namur) à 20h15 : «*Briques à braques*» de Bob Larbey. Tél. : 02/513.58.00.

8/4-4/5

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts) à 20h15 : «*Passions secrètes, Crimes d'Avril*» de J.P. Amette. Le dimanche à 15h. Tél. : 02/507.82.00.

13/4-24/4

Atelier Sainte-Anne (rue des Tanneurs 75) à 20h30 : «*Such a Bad Experience Never Again (S.A.B.E.N.A.)*» de J.-Chr. Lauwers. Tél. : 02/513.40.50.

18/4-1/5

Le Botanique (rue Royale, 236) : «*Le Botanique fait le printemps : théâtre !*». Tél. : 02/218.37.32.

20/4-7/5

Théâtre National (place Rogier) à 20h30 : «*Atget et Berenice*» de M. Fabien. Le mercredi à 19h30. Tél. : 02/217.03.03.

21/4-21/5

Théâtre du Parc (rue de la Loi) à 20h15 : «*Voltaire-Rousseau*» de J. Fr. Prevant. Tél. : 02/512.23.39.

28/4-22/5

Théâtre Molière (Galerie de la Porte de Namur) à 20h15 : «*Enfin seuls!*» de L. Roman. Tél. : 02/513.58.00.

4/5-29/5

Théâtre royal des Galeries (Galerie du Roi, 32) à 20h15 : «*Drôle de couple*» de N. Simon. Tél. : 02/512.04.07.

6/5-2/6

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts) à 20h15 : «*Voyages avec ma tante*» de G. Greene. Le dimanche à 15 h. Tél. : 02/507.82.00.

17/5-3/6

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts) à 12h30 : «*Le Déménagement*» de Ch. Akerman. Tél. : 02/507.82.00.

#### ETTERBEEK

>3/6

Espace Senghor (ch. de Wavre, 366) à 20h : «*Moi, Toute petite mourir un jour*» de N. Monfils, par le Théâtre du Sygne. Tél. : 02/230.31.40.

23/3-2/4

Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30 : «*Pièces en un acte*» avec Pinter, Giambaro ... Le mercredi à 19h30. Tél. : 02/640.82.58.

15/4-8/5

Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30 : «*Mademoiselle Julie*» de Strindberg. Le mercredi à 19h30. Tél. : 02/640.82.58.

#### ITTRE

7/4-15/5

Théâtre de la Valette (pl. Saint-Rémy, 11) à 20h30 : «*Le Bon Dernier*» de P. Guyaut-Genon. Du jeudi au samedi à 20h30 et le dimanche à 18h. Tél. : 067/ 64.81.11.

#### LOUVAIN-LA-NEUVE

22/3-2/4

Théâtre Jean Vilar - (Centre Urbain - park. Grand-Rue) à 20h15 : «*Moulin à paroles ou Bla bla bla*» d'A. Bennett. Tél. : 010/45.04.00.

18/4-30/4

Théâtre Jean Vilar - (Centre Urbain - park. Grand-Rue) à 20h15 : «*La Mort de Danton*» de G. Buchner. Tél. : 010/45.04.00.

3/5-15/5

Théâtre Jean Vilar - (Centre Urbain - park. Grand-Rue) à 20h15 : «*Sud*» de J. Green. Tél. : 010/45.04.00.

#### NIVELLES

23/4

Waux-Hall à 15h et 20h : «*Ecarter la nuit*» de Ch. Juliet par la Compagnie Pradel. Tél. : 067/88.22.76.

#### OTTIGNIES

13/5

Centre Culturel (av. des Combattants) à 20h15 : «*Un Mari*» d'Italo Svevo. Tél. : 010/41.44.35.

#### SAINT-GILLES

24/3

Théâtre-Poème (rue d'Ecosse, 30) à 20h30 : «*Les Illuminations*» de Rimbaud.

Tél. : 02/538.63.58.

25/3

Théâtre-Poème (rue d'Ecosse, 30) à 20h30 : «*Une saison en enfer*» de Rimbaud. Tél. : 02/538.63.58.

26/3

Théâtre-Poème (rue d'Ecosse, 30) à 20h : «*Les illuminations*» et «*Une Saison en enfer*». Tél. : 02/538.63.58.

20/4-30/4

Théâtre-Poème (rue d'Ecosse, 30) à 20h30 : «*Sophocle, la nuit*». Tél. : 02/538.63.58.

#### UCCLE

11/4

Centre Culturel (rue Rouge, 47) à 20h15 : «*Chat en Poche*» de G. Feydeau. Tél. : 02/374.64.84.

9/5

Centre Culturel (rue Rouge, 47) à 20h15 : «*Voltaire-Rousseau*» de J.F. Prevand. Tél. : 02/374.64.84.

#### WATERMAEL-BOITSFORT

>27/3

Ecuries (pl. Gilson) à 20h30 : «*Les moustaches de la reine*» de Achille Diop, par la Compagnie Total Théâtre. Tél. : 02/660.49.60.

>27/3

La Vénérie (Espace Delvaux, pl. Keym) à 20h30 : «*Bethsabée*» de Guy Denis. Le dimanche à 15h. Tél. : 02/672.14.39.

#### Concerts - Ballets - Jazz

#### AUDERGHEM

16/4

Centre Culturel (bd du Souverain, 183) à 15h : «*Matinée de ballet*» par le Carolo King Ballet». Tél. : 02/660.03.03 de 13 à 19h.

7/5

Centre Culturel (bd du Souverain, 183) à 20h30 : Grand Ballet «*Shalom Israël*». Tél. : 02/660.03.03 de 13 à 19h.

#### BAULERS

28/5

Eglise paroissiale à 20h : *Ensemble «Camerata Forestiensis* dans des oeuvres de Ravel, Debussy, Rachmaninov, Martinu ... (Nivelles aux Champs).

#### BRUXELLES

27/3

Botanique (rue Royale, 236) à 12h : *Ning Shi* (alto) *Pascale Pirmez* (piano) dans des oeuvres de Glinka, Absil et Brahms. Tél. 02/219.66.60.

27/3

Cathédrale Saint-Michel à 12h30 : *Quintette à vent Arpeggino* et *J. Sluys* (orgue) dans des oeuvres de Bach et Mozart. Récitant : *G. Vivane* (Messes festives).

30/3

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 20h : *Orchestre Symphonique de la Monnaie* sous la dir. de *Peter Eötvös* et *Phillis Bryn-Julson* (sop.) dans "Pli selon Pli" de Pierre Boulez. Tél. : 02/646.80.80 (Ars Musica).

3/4

Eglise des Minimes de 11h à 11h30 : «*Ad Mensam coelitus paratam*» de J. B. Morin par *E. Nyakas* (soprano) et *S. Schoonbroodt* (orgue).

3/4

Cathédrale Saint-Michel à 12h30 : *Quintette de cuivres Brass et Constructions Lodomez* sous la dir. de *A. Gietet X. Deprez* (orgue) dans des oeuvres de A. Bruckner, V. Ewald et E. Grieg. Récitant : *F. Blistin* (Messes festives).

10/4

Cathédrale Saint-Michel à 12h30 : *E. Capilla* (violon) et *X. Deprez* (orgue) dans des oeuvres de Bach, Gibbs et Vivaldi. Récitant : *L. Zabinski* et *A. Gilles* (Messes festives).

14/4

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 20h : *L'Orchestre Symphonique de Montréal* dans des oeuvres de Roussel, Bizet et Ravel. Tél. : 02/507.82.00.

16/4

Conservatoire royal (rue de la Régence, 30) à 20h : *Frank Braley* au piano dans des

oeuvres de Beethoven, Ravel, de Falla, et Schubert. Tél. : 02/507.82.00.

17/4

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *M. Moiril* (flûte) et *X. Deprez* (orgue) dans des oeuvres de Bach et Mozart. Récitant : *M. Cl. Bolly* (Messes festives).

21/4

Conservatoire royal (rue de la Régence, 30) à 20h : *Orchestre de Chambre de Wallonie et de la Communauté Française de Belgique* sous la direction de *Georges Octors* dans des oeuvres de Quinet, Britten, Chostakovitch et Stravinsky. Tél. : 02/219.23.80.

22/4

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 20h : *Richard Salter* (baryton) et le *Koninklijk Filharmonisch Orkest van Vlaanderen* dans des oeuvres de Dvorak. Tél. : 02/507.82.00.

24/4

Eglise des Minimes (rue des Minimes, 62) à 10h45 : *La Chapelle des Minimes* dans des cantates de Bach : BWV 119 «Preise, Jerusalem, den Herrn».

24/4

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *Choeurs de l'I.M.E.P.* sous la dir. de *Ph. Verly* et *X. Deprez* (orgue) dans des oeuvres de P. A. Böely, Brahms et V. Nees. Récitant : *Y. Degen* (Messes festives).

28/4

Conservatoire royal (rue de la Régence, 30) à 20h30 : *Philippe Descamps* (violon) et *Michel Scohy* (piano) dans des oeuvres de Beethoven, Strauss et Schumann. Tél. : 02/763.07.28.

28/4

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 20h : Le pianiste *Deszö Ranki* et l'*Orchestre National de Belgique* dans des oeuvres de Haydn, Bartok et Brahms. Tél. : 02/507.82.00.

29/4

Conservatoire royal (rue de la Régence, 30) à 20h : *Air Force Symphonic Band Foundation*. Tél. : 02/511.04.27 (matin) ou 02/243.61.98.

1/5

Cathédrale Saint-Michel à

12h30: *L. Capouillez* (trompette) et *J. Sluys* (orgue) dans des oeuvres de Loeillet, Martini et Purcell. Récitant : *H. Theunissen* (Messes festives).

6/5

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 20h : *Walter Boeykens* (clarinette) et le *Koninklijk Filharmonisch Orkest van Vlaanderen* dans des oeuvres de Grieg, Nielsen et Sibelius. Tél. : 02/507.82.00.

8/5

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *J. Dupriez* (violon alto) et *X. Deprez* (orgue) dans des oeuvres de Bach, Brahms et Vivaldi. Récitant : *M. Israël* (Messes festives).

8/5

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 15h : *Walter Boeykens* (clarinette) et le *Koninklijk Filharmonisch Orkest van Vlaanderen* dans des oeuvres de J. Fontyn, von Weber et Beethoven. Tél. : 02/507.82.00.

12/5

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *Cl. Adrario* (soprano), *M. Mellaerts* (trompette) et *J. Sluys* (orgue) dans des oeuvres de Haendel, Purcell et Scarlatti. Récitant : *C. Seront* (Messes festives).

15/5

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *J. Sluys* (orgue) dans des oeuvres de Bach. Récitant : *J. M. Vovk* (Messes festives).

19/5

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 20h : *H. Holliger* (hautbois) et l'*Orchestre National de Belgique* dans des oeuvres de Haydn, Mozart, Denisov et Ravel. Tél. : 02/507.82.00.

22/5

Eglise des Minimes de 11h à 11h30 : Palestrina par la *Schola Academica Leodiensis* sous la direction de *M. Niessen*.

22/5

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *Choeurs Zara* (auroure) sous la dir. d'*A. Račivojčević*, *L. Topolšek* et *X. Deprez* (orgue) dans une messe croate en ré de *A. Markovic*. Récitant : *F. Villiers* (Messes festives).

27/5

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 20h : *Fr.-R. Duchable* (piano) et l'*Orchestre National de Belgique* dans des oeuvres de Berlioz, Schumann et Mendelssohn-Bartholdy. Tél. : 02/507.82.00.

29/5

Eglise des Minimes (rue des Minimes 62) à 10h45 : *La Chapelle des Minimes* dans des cantates de Bach : BWV 20 «O Ewigkeit, du Donnerwort I».

12/6

Eglise des Minimes de 11h à 11h30 : «O Dulcis Amor» de *A. Campra* et «Sanctum, et terrible nomen ejus» de *T. Milans*, par *S. Junker* (ténor), *J. L. Wipperfurt* (clarinette) et *P. Wilwerth* (orgue).

19/6

Eglise des Minimes (rue des Minimes 62) à 10h45 : *La Chapelle des Minimes* dans des cantates de Bach : BWV 30 «Freue dich, erlöste Schar».

## ETTERBEEK

12/5

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *Cl. Adrario* (soprano), *M. Mellaerts* (trompette) et *J. Sluys* (orgue) dans des oeuvres de Haendel, Purcell et Scarlatti. Récitant : *C. Seront* (Messes festives).

15/5

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *J. Sluys* (orgue) dans des oeuvres de Bach. Récitant : *J. M. Vovk* (Messes festives).

## IXELLES

19/5

Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein) à 20h : *H. Holliger* (hautbois) et l'*Orchestre National de Belgique* dans des oeuvres de Haydn, Mozart, Denisov et Ravel. Tél. : 02/507.82.00.

22/5

Eglise des Minimes de 11h à 11h30 : Palestrina par la *Schola Academica Leodiensis* sous la direction de *M. Niessen*.

22/5

Cathédrale Saint-Michel à 12h30: *Choeurs Zara* (auroure) sous la dir. d'*A. Račivojčević*, *L. Topolšek* et *X. Deprez* (orgue) dans une messe croate en ré de *A. Markovic*. Récitant : *F. Villiers* (Messes festives).

16/4

Théâtre de la Balsamine (av. Félix Maréchal) à 18h : *Le Bureau des Pianistes* dans "Bridge" de *James Tenney*. Tél. : 02/646.80.80 (Ars Musica).

30/4

Salle des Rendanges à 20h : *Alex Scorier Trio* et *sés Sax Omania*. Hommage à *Adolphe Sax*. Tél. : 010/81.35.01.

4/5

Maison de la Radio (Studio 4, pl. Flagey 18) à 20h30 : *Docklands Sinfonietta*, *Martin Brabbins* (dir.) et *Susan Bickley* (sop.) dans des oeuvres de Thomas Adès, Luigi Nono, G. Kurtag, George Benjamin et Johannes Harvey. Tél. : 02/646.80.80 (Ars Musica).

19/4

Maison de la Radio (Studio 4, pl. Flagey 18) à 20h30 : *Asko Ensemble* sous la dir. de *Reinbert de Leeuw*, *Susan Narucki* (sop.) et *Saschko Gawriloff* (vl) dans des oeuvres de Ligeti, Vivier et Fomina. Tél. : 02/507.82.00 (Ars Musica).

9/5

Maison de la Radio (Studio 4, pl. Flagey 18) à 20h30 : *Schoenberg Ensemble* et *Nederlands Kamerkoor* sous la direction de *Reinbert de Leeuw* dans des oeuvres de Schönberg et Kagel.

Tél. : 02/507.82.00 (Ars Musica).

8/6

Maison de la Radio (Studio 4, pl. Flagey 18) à 20h30 : *Champ d'Action* sous la direction d'*Alain Franco*, *Mireille Capelle* (sop.) et *Kristina Van Damme* (pn) dans des oeuvres de Boulez, Tenney, Cage et Finnissey. Tél. : 02/507.82.00 (Ars Musica).

24/6

Maison de la Radio (Studio 4, pl. Flagey 18) à 20h30 : *Residentie-Orkest* sous la direction de *Gunther Herbig*, *Catherine Robbin* (mezzo-sop) et *Stephen O'Mara* (ténor) dans des oeuvres de Webern, Schönberg et Mahler. Tél. : 02/507.82.00 (Ars Musica).

## JODOIGNE

26/3

Salle des Rendanges à 20h : *Duo Reine Elisabeth* (piano) dans des oeuvres de Mozart, van Rossum, Brahms et Rachmaninov. Tél. : 010/81.35.01.

16/4

Salle des Rendanges à 20h : *Chie Abiko* (violon) et l'*Orchestre de Chambre de Wallonie* dans un concerto et pages symphoniques «Autour de Mozart». Tél. : 010/81.35.01.

30/4

Salle des Rendanges à 20h : *Alex Scorier Trio* et *sés Sax Omania*. Hommage à *Adolphe Sax*. Tél. : 010/81.35.01.

## LOUVAIN-LA-NEUVE

28/3

Hall Sainte-Barbe à 20h30 : *Ensemble Musique Nouvelle* dans des oeuvres de Karlheinz Stockhausen (concert commenté). Tél. : 02/646.80.80 (Ars Musica).

## MONSTREUX

23/4

Eglise paroissiale à 18h : «*La Chanterelle*» chorale ACJ et «*Rhythmic Brass Academy*». Ensemble de cuivres et percussions dans des tangos, valse musettes ... (Nivelles aux Champs).

## NIVELLES

3/4

Collégiale Sainte-Gertrude à 11h : l'*Ensemble vocal Chantecité* dans des oeuvres de Campra, Vottoria et Bach, à l'occasion de la fête de Pâques (Art et Liturgie).

23/4

Waux-Hall à 16h : «*Corps Musical Nivellois*». Royale Harmonie Communale, à l'occasion de son 50e anniversaire. Tél. : 067/88.22.80.

29/4

Waux-Hall à 20h : *La Compagnie Charleroi Danse* dans le cadre de la Biennale internationale de la Danse. Tél. : 067/88.22.80.

17/6

Waux-Hall à 20h : «*La France des Années folles*» avec *Joseph Baert* et *Roumiana Stantcheva* dans des oeuvres de Ravel, Poulenc, Fauré, Wiener, ... Tél. : 067/88.22.80.

19/6

Musée communal (rue de Bruxelles, 27) à 11h : *Fête de la Musique*. Concert apéritif, par l'*Ensemble de la Maillebotte*, dans des oeuvres de Bartok, Kodaly, ... Entrée gratuite. A 15h, sur la Grand-Place : *La Chanterelle, chorale ACJ, l'Orchestre de jazz de Jack Gondry et le Corps Musical Nivellois*.

3/4

Royale belge (bd du Souverain 25) à 11h30 : *Bernard Kraysen*, baryton et *Gérard van Blerk*, piano. Récital de chansons de Ravel et Poulenc. Tél. : 070/233.233.

## Conférences

## BRUXELLES

26/3

Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 14h30 : «*Grèce*» par *I. Therasse*. (Invitation au voyage).

26/3-27/3

Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 15h30 : «*Gilgamesh*» raconté par *F. Simon*. Cette épopée mésopotamienne se déroule aux portes d'une des plus vieilles cités du monde, Ur (Les Histoires de l'Histoire).

8/5

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Architecture de spectacle à Bruxelles. Lever de rideau*». Tél. : 02/534.38.19 (Arcadia).

15/5

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Art Nouveau et Art Déco. De la courbe à l'angle*». Tél. : 02/534.38.19 (Arcadia).

30/3

Maison de la Francité (rue Joseph II 18) à 12h30 : «*Flâneries parmi les places et les églises de Bruxelles : Le parvis et l'église Saint-Henri et la place Saint-Lambert à Woluwe-Saint-Lambert*» par *C. Temmerman* (conférence-dias). Tél. : 02/219.49.33.

10/4

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Sculpture au XIXe siècle. Académisme et passions humaines*». Réserv. : 02/534.38.19 (Arcadia).

23/4

Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 14h30 : «*Maroc*» par *D. Haumont* (Invitation au voyage).

24/4

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Les modèles de l'architecture scolaire. Côté cour, côté préau*». Réserv. : 02/534.38.19 (Arcadia).

27/4

Centre Culturel «Les Riches-Claïres» (rue des Riches-Claïres 24) à 20h : «*Jonas ou les mots dans le ventre de la Baleine : un écrivain mis à la scène*» par *Pierre Mertens*.

28/4

Théâtre National (Centre Rogier) à 18h : «*Atget et Berenice*» avec *Michèle Fabien*, auteur et *Marc Liebens*, metteur en scène et scénographe (Rencontres en marche(s)). Tél. : 02/217.81.55 ext. 267.

8/5

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Architecture et Religion. Parcours et symboles*». Tél. : 02/534.38.19 (Arcadia).

15/5

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Bruxelles en chantier. L'architecture d'aujourd'hui en question*». Tél. : 02/534.38.19 (Arcadia).

29/5

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Art Nouveau et Art Déco. De la courbe à l'angle*». Tél. : 02/534.38.19 (Arcadia).

5/6

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Architecture de spectacle à Bruxelles. Lever de rideau*». Tél. : 02/534.38.19 (Arcadia).

12/6

Esplanade du Cinquantenaire (Autoworld) à 9h45 : Circuit en car : «*Sculpture au XIXe siècle. Académisme et passions humaines*». Réserv. : 02/534.38.19 (Arcadia).

## FOREST

26/3

Espace 303 (maison Art Nouveau de Paul Hamesse - av. Van Volxem 303) à 11h : Conférence-apéro. Arrêt sur siècle : «*Urbanisme sauvage ou ville musée*». Réserv. : 02/534.38.19 (Asbl

Arcadia).

9/4

Espace 303 (av. Van Volxem 303) à 11h : Conférence-apéro. Arrêt sur siècle : «*Références, citations, copies*». L'usage du passé comme facteur dynamique dans l'art et l'enseignement depuis la Renaissance. Réserv. : 02/534.38.19 (Asbl Arcadia).

23/4

Espace 303 (av. Van Volxem 303) à 11h : Conférence-apéro. Arrêt sur siècle : «*Orient/Occident : une lecture comparée*». Réserv. : 02/534.38.19 (Asbl Arcadia).

## IXELLES

14/4

Centre Culturel G. Mundeleer (rue Mercelis 13) à 18h30 : «*La dynastie des Empain - Techniques et procédures pour reconstruire l'histoire d'une famille sur plus d'un siècle*» par *Yvon Toussaint* (les Jeudis de la Bibliothèque). Tél. : 02/511.90.84. - ext. 1217 ou 1870.

19/5

Centre Culturel G. Mundeleer (rue Mercelis 13) à 18h30 : «*Cinéma, lecture et bande dessinée ...*» par *Francis Matthys* (les Jeudis de la Bibliothèque). Tél. : 02/511.90.84. - ext. 1217 ou 1870.

2/6

Centre Culturel G. Mundeleer (rue Mercelis 13) à 18h30 : «*Cracovie... en Pologne*» par *Eric Machtelinckx* (les Jeudis de la Bibliothèque). Tél. : 02/511.90.84. - ext. 1217 ou 1870.

## LOUVAIN-LA-NEUVE

28/3

Auditoires Montesquieu à 20h : «*La porte de Hal à Bruxelles. Etude architecturale*» par *A. De Poorter*. Rens. : 010/47.48.82.

29/3

Cafétéria de la Faculté de Philosophie et Lettres (Midis d'Alain) à 11h30 : «*Les tentations de Saint-Antoine dans l'art et l'ergotisme ou le mal des ardeurs*» par le *Dr Florimond Lamy*. Tél. : 010/47.48.41.

29/3

Musée (pl. BL. Pascal) à 19h :

«L'art et son enjeu» par Jacques Charlier.

29/3

Auditoires Montesquieu (pl. Montesquieu) à 20h : «Jacques Charlier s'explique» par J. Charlier (Grandes Rencontres). Tél. : 010/47.48.41.

### NIVELLES

25/4

Dans la salle des mariages de l'Hôtel de Ville à 14h30 : «Autour de Marie-Antoinette, musicienne» par Y. Uyttenhove (Université des Aînés).

### UCCLE

22/4

Centre culturel (rue Rouge, 47) à 14h30 : «Les plantes toxiques de tous les jours» par J. P. Auquièrre (Université des Aînés).

6/5

Centre culturel (rue Rouge, 47) à 14h30 : «Le vrai visage de la Renaissance» par J. P. Vanden Branden (Université des Aînés).

### WOLUWE-SAINT-LAMBERT

27/3

Musée communal (rue de la Charette 40) à 15h : «Coutumes et traditions de Pâques en Wallonie» par F. Lempereur. Tél. : 02/761.27.57.

30/3

Château Malou (ch. de Stockel 45) à 20h : «Les jardins - Espaces de rêve» et «Les jardins de Perse et la miniature persane et moghole».

9/4

Musée communal (rue de la Charette 40) à 15h : «L'Arizona et les opportunités manquées de la Confédération à l'Ouest» par Serge Noirsain. Tél. : 02/761.27.57.

### Événements

#### BRAINE-LE-CHATEAU

4/4

Chasse aux oeufs dans le bois des Pochets.

8/5  
Procession à la Chapelle de Sainte-Croix.

18/6  
Fête de la Musique.

### BRUXELLES

23/4

Fête à la place du Béguinage. Petit déjeuner offert par Minute Maid. Mimes, différentes animations tout au long de la journée. Thème : l'Italie. Rens. : 02/219.55.76.

22/4-8/5

Serres Royales de Laeken. Ouvert tous les jours, sauf le lundis et vendredis, de 9h30 à 16h.

Ouvert le soir, du vendredi au dimanche, de 21 à 23h.

28-29/5

Fêtes du Vieux Marché.

29/5

20 km de Bruxelles organisé par Bruxelles Promotion. Départ à 15h de l'Esplanade du Cinquantenaire. Inscription : rue de la Chapelle 17 à 1000 Bruxelles - tél. : 02/511.90.00.

1/6

Fête de Saint-Arnauld.

17/6-19/6

Fête des Francs Bourgeois dans le quartier de la Grand-Place. Le 17/6 : Chapitre des Neuf Nations.

5/6

Journée «Capital(e) Nature» : Les espaces verts en fête de 9 à 19h au Parc d'Osseghem (au pied de l'Atomium). Découverte de la nature bruxelloise sous toutes ses formes par l'intermédiaire d'une trentaine de circuits qui présentent environ 80 sites. Ces circuits se feront en car mais aussi en métro et à pied. Départ des circuits entre 9h30 et 10h et vers 15h. Animations et informations au Parc d'Osseghem. Prix : 50 F (+ de 12 ans). Rens. complémentaires à partir de mai à la F.T.B. (02/504.04.10) ou à Inter-Environnement.

### CEROUX-MOUSTY

12/5

Meeting international de Montgolfières à partir de 15h. Vols «baptêmes» en hélicoptère,

atterrissage de précision de parachutistes, artisans, attractions diverses.

21/5-23/5

Kermesse. Loges foraines, animations diverses. Le dimanche : rassemblement de géants; le lundi, brocante.

4/6-5/6

Fêtes de Mousty. Diverses activités : bourse d'échanges, brocante et artisanat, barbecue, loges foraines, animations enfantines, musicales et sportives (sous réserve).

### ETTERBEEK

28-29/6

Marché médiéval dans le Parc des Jardins de Fontenay et rue des Champs. Il s'agit d'un grand rassemblement de confréries gastronomiques et d'artisans (belges et étrangers) accompagné d'animations typiques d'époque : combats en armures, danses anciennes, jongleurs, troubadours...

### GENAPPE

26/3

Cortège des Enfants.

27/3

Carnaval.

### GREZ-DOICEAU

24/4

Fête de la Saint-Georges. Le cortège religieux, comprenant le saint sacrement et le char de la Sainte Vierge est complété par une fanfare et des groupes historiques et folkloriques. Complémentaire à cette procession, la Société du Grand Serment Royal de Saint-Georges organise une chevauchée à laquelle sont conviées les sociétés équestres de la région.

### HAMME-MILLE

1/5

Procession Saint-Corneille. Elle commence après la grand-messe de 10h. De nombreux cavaliers y participent.

### Meeting international de Montgolfières à partir de 15h.

Vols «baptêmes» en hélicoptère,

### INCOURT

22/5

Procession Sainte-Ragenuffe. Elle débute à 14h30 de l'église Saint-Pierre.

### JODOIGNE

2/4

«L'ombre de la Gadale». Spectacle pyro-technique pendant lequel la Gadale est brûlée (sous réserve).

12/5

Marché annuel. Concours nationaux d'animaux et présentation de chevaux demi-sang. Grand marché commercial.

### LILLOIS

19/6

Fête et procession de la Saint-Jean. Grand-messe à 10h. Tour de la Saint-Jean à 14 h. Il se termine vers 16h par un goûter champêtre.

20/6

A 19h, envol d'une montgolfière et, à 20h, grand feu de la Saint-Jean avec la sorcière au bûcher.

### LINKEBEEK

18/6

Feu de la Saint-Jean, à partir de 15h.

### MARBAIS

1/5

Procession Sainte-Croix. Messe à 4h du matin. Départ de la procession du Tour Sainte-Croix au cours de laquelle les archers forment la garde de la relique de la Sainte-Croix. Retour vers 12h.

### NIVELLES

19/6

Sur la Grand-Place à 15h30 : Défilé de voitures 1900 avec les conducteurs en costumes d'époque (De la Belle époque aux Années folles).

### OPHAIN

23/5

A la chapelle du prieuré, pèlerinage du Saint-Sang. Grand-messe à 10h, Salut à 15h.

29/5

Pèlerinage Notre-Dame des Belles Pierres.

### OPHEYLISEM

23/4-24/4

Domaine provincial (rue A. Dewolf 2) : 7e Jumping de l'Abbaye. Concours national de sauts pour chevaux et exposition de peintres d'Hélécine.

1/5

Domaine provincial (rue A. Dewolf 2) : 7e Jumping de l'Abbaye. Concours national de sauts pour poneys et exposition de peintres d'Hélécine.

### ORP-LE-GRAND

22/5

Fête du Quartier de Maret.

23/5

Fête du Pêcheur Géthois.

### REBECQ

25/6-26/6

Fête annuelle (surtout le dimanche) : brocante libre dans le centre du village. Fête de la rue avec nombreuses animations. Exposition au Musée d'Arenberg.

### RIXENSART

21/5-22/5

Fête du XVIIe siècle au château de Rixensart. Les Mousquetaires seront toujours présents mais les Corsaires du Roy nous entraînent dans quelques aventures mémorables. Artistes, artisans, animations diverses.

25/6-26/6

Randonnée d'artistes à partir de 10h. Le samedi de 10 à 19h; le dimanche de 10 à 18h.

26/6

«Carrefour du Livre» sur le piétonnier du lac, de 10 à 18h.

### SAINTES

29/6

Procession de Sainte-Renelde. Départ à 7h du cortège pour un pèrle de 30 km. Retour vers 17h.

### TUBIZE

15/5

Marché fleuri annuel de 9 à 13h.

### VILLERS-LA-VILLE

4/4

Grande Fête pascale à l'abbaye sur le thème de l'oeuf. Animations, concert, visite ludique de l'abbaye.

8/5

Procession de Notre-Dame des Affligés à 9h. Arrivée à l'abbaye vers 10h30.

5/6

Fête du pain. Animations pour les enfants qui ont fait leur première communion. Messe à l'abbaye à 16 h.

### WALHAIN

>27/3

Kermesse de la Pentecôte. Brocante, marché matinal, jeux pour enfants, animations diverses, sortie de deux géants.

### WATERLOO

23/4-24/4

Manifestation dans le cadre des 20 ans de la Musique de la Garde.

8/5

«6e Foire aux Artisans de Waterloo» organisée dans le Domaine provincial de l'Institut médico-pédagogique et l'Ecole provinciale des Métiers. Accueil de +/- 80 artisans de grande qualité, avec travail de ceinture pendant la foire. Animations diverses. La foire accueille l'arrivée des 13.000 Yards de Waterloo, épreuve de jogging regroupant 300 participants.

### WAVRE

28/5-29/5

Dans le cadre du Grand Tour : accueil des pèlerins de Noville-sur-Mehaigne. Cavalcade aux flambeaux vers 22 h 30.

26/6

Procession du Grand Tour de Notre-Dame de Basse-Wavre vers 9h. Retour vers 12h à l'église de Basse-Wavre.

### WOLUWE-SAINT-LAMBERT

24/4

Cortège du Chien noir. Cortège carnavalesque avec la participation de géants, des habitants, de groupes folkloriques, fanfares et gilles.

4/6

Fête du Quartier Dries. Grande brocante dans les rues Dries, Carrefour, Roche-Fatale, Crocq, Activité, Cayershuis et Moonens de 8 à 20h. Thème : Le Folklore bruxellois. Diverses expositions, présence des Géants, nombreuses animations.

### Salons - Foires - Marchés

#### BRUXELLES

>27/3

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Eurantica - Brussels Antiques Faire». Salon international des antiquités (hall 1).

>27/3

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Salon des Vacances» (halls 3 à 5 et 8), «Salon du Jardin et de la Piscine» (hall 9) et «Expo-Printemps» (hall 6).

23/3-26/3

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Salon européen de l'Étudiant» (halls 11 et 12).

18/4-24/4

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Foire internationale du Livre» (halls 1 et 3)

5/5-7/5

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Salon Info-professions» (hall 10). Forum d'information pour les jeunes entre 11 et 14 ans sur l'enseignement technique.

28/5-29/5

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Brussels Dog Show» (hall 5). Exposition et concours de chiens de toutes races.

16/6-19/6

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «500 antiquaires vident leurs dépôts» (hall 5, patio 9). 7e grand déballage international d'antiquités, brocante et

objets de collection.

### NIVELLES

7/5-16/5

Foire du Printemps sur la Grand-Place.

12/5-14/5

Grande Braderie de l'Ascension.

13/5-14/5

Au Shopping Center : Grande Braderie de Printemps.

### TUBIZE

15/5

Marché fleuri annuel.

### VILLERS-LA-VILLE

8/5

Brocante du printemps.

### WATERLOO

Brocante tous les dimanches et certains jours fériés sur le parking Sarma Star Waterloo. Pas de nourriture, ni d'articles neufs. Rens. : 02/387.01.22.

### Rallyes - Promenades

#### OTTIGNIES

27/3

Départ à 8 h 45 du parking du Domaine provincial du «Bois des Rêves». Retour vers 12 - 13 h. Prix : 100 F pour les adultes, 60F pour les enfants. Réservation indispensable, 10 jours avant au 010/41.60.72.

9/4

Départ à 8 h 45 du parking du Domaine provincial du «Bois des Rêves». Retour vers 12 - 13 h. Réserv. : 010/41.60.72.

24/4

Départ à 8 h 45 du parking du Domaine provincial du «Bois des Rêves». Retour vers 12 - 13 h. Réserv. : 010/41.60.72.

14/5

Départ à 8 h 45 du parking du Domaine provincial du «Bois des Rêves». Retour vers 12 - 13 h. Réserv. : 010/41.60.72.

22/5  
Départ à 8 h 45 du parking du  
Domaine provincial du «Bois des  
Rêves». Retour vers 12 - 13 h.  
Réserv. : 010/41.60.72.

11/6  
Départ à 8 h 45 du parking du  
Domaine provincial du «Bois des  
Rêves». Retour vers 12 - 13 h.  
Réserv. : 010/41.60.72.

26/6  
Départ à 8 h 45 du parking du  
Domaine provincial du «Bois des  
Rêves». Retour vers 12 - 13 h.  
Réserv. : 010/41.60.72.

Les renseignements étant par-  
fois collectés plusieurs mois à  
l'avance, nous ne pouvons être  
tenus responsables des chan-  
gements intervenus entre-temps.

Composition et mise en page :  
Catherine Ansjau.  
Conception graphique :  
Marc Schouppe.

## Chez nos amis du Luxembourg belge

### ARLON

long cortège aux flambeaux -  
nombreux stands de jeux, d'arti-  
sans, de marchands.

28/5-29/5

Fêtes du Maitrank.

Le samedi à 17h : inauguration  
de la fontaine; le dimanche à  
15h : show international place  
Léopold et animation dans les  
rues.

### REDU

2/4 - 4/4

Fête du Livre : des centaines de  
milliers de livres, des animations  
musicales, des expositions, de  
l'artisanat.

### BARVAUX S O

1/4-4/4

6e grande foire de Pâques dans  
un immense pavillon situé dans  
le domaine du Syndicat d'Initia-  
tive. Tous les genres de com-  
merces seront représentés pour  
faire connaître les nouveautés.  
Nombreuses attractions.

### VIRTON

2/4 - 4/4

Vallée de Rabais (à partir de  
14h) : foire de Pâques.

### FAUVILLERS

23/5

Dès 8h, au Pachis : marché aux  
plantes et divers.

### LIBRAMONT

20/3

Carnaval. A partir de 14 h : cor-  
tège dans les rues aboutissant  
à la Halle aux foires. Grand cor-  
tège de chars décorés, de fan-  
fares, groupes folkloriques,  
géants...

### MARCHE-EN-FAMENNE

23/5

Foire des horticulteurs et mar-  
ché aux fleurs sur le piétonnier  
de 8 à 19h. Plus de 1000 m<sup>2</sup> de  
fleurs et de plantes et concert  
apéritif.

### NEUFCHÂTEAU

9/4 - 10/4

Grande fête moyenâgeuse à  
l'occasion des 75 ans d'exis-  
tence de l'Unité scout. 150 fi-  
gurants en costume d'époque -

**1944-1994**  
«Remember 44»  
Manifestations connues à la date  
du 7 février 1994 sous réserve  
de toutes modifications - Sour-  
ces : administrations - Sour-  
ces : administrations communa-  
les, associations patriotiques,  
Office Promotion Tourisme  
(OPT), quotidiens, toutes boîtes.

### ARLON

Victory Memorial Museum, le  
long de l'autoroute E25/E411 sur  
l'aire autoroutière Victory. Le plus  
grand musée du monde sur la  
2e Guerre Mondiale commé-  
more les combats pour la libé-  
ration de l'Europe de l'Ouest,  
«d'Afrique à Berlin».

### BARAQUE DE FRAITURE

7/5  
Inauguration à 11h30 d'un mo-

nument avec installation d'un  
obusier de 105 mm «Howitzer»  
du même type que ceux utili-  
sées par les troupes US du Ma-  
jor Parker en décembre 1944  
(589th Bn US Fied Artillery).

### BASTOGNE

12/5 - 13/5

Luxair-trophy : le nageur russe,  
Alexandre Popov, tentera de  
battre le record du monde du  
100 m. nage libre, détenu par  
Matt Biondi (USA). Compétitions  
entre nageurs américains, alle-  
mands et russes.

3/6  
Conférence de René Maniet,  
volontaire de guerre et membre  
du Royal Touring Club de Belgi-  
que : «Normandie, seuil de no-  
tre liberté. Opération «Overlord».  
Débarquement en Normandie».  
Rens. : 061/21.37.15.

10/6 - 12/6  
Premier retour massif de vété-  
rans américains de la 101st et  
de la 82nd Airborne Div. et de la  
505th, 507th et 508th Parachute  
Inf. Rgt. Vendredi 10 juin : ré-  
ception d'accueil; samedi 11 juin:  
retour sur le champ de bataille;  
dimanche 12 juin : Memorial Day  
- 10h : office religieux - Après-  
midi : défilé - tattoo - show musi-  
cal - cortège. Rens. : 061/  
21.37.15.

18/6  
Arrivé de la randonnée de la  
Voie de la Liberté reliant  
Cherbourg (8 juin) à Bastogne.  
Rens. : 061/21.37.15.

22/6 - 25/6  
Marche Européenne du Souve-  
nir et de l'Amitié.  
Des hommages seront rendus  
aux anciens Chasseurs  
Ardennais de 1940, aux Améri-

cains, aux Français, aux Britan-  
niques, aux Allemands et aux  
maquisards.  
Tél. : 084/31.30.68 ext. 2005.

23/6  
Arrivée de la marche Euro-  
péenne du Souvenir et de l'Ami-  
tié.

### MANHAY

11/6

Lycée de Manhay : exposition  
de photos et matériel militaire.  
Grandmenil : inauguration d'un  
monument à la 3 Rd Armored  
Division et à la 75th Infantry Di-  
vision.

### HOTTON

1/5

Messe solennelle en présence  
des autorités civiles et militaires  
et cérémonie commémorative au  
cimetière militaire britannique  
avec la participation des vété-  
rans de la 6th British Airborne  
Division.

### LA ROCHE

Musée de la Bataille des  
Ardennes, rue Chamont, 6.  
80 mannequins en uniforme  
avec armes et équipements, 30  
véhicules militaires, plus de 1000  
objets personnels insolites, pré-  
sentés en diorama (1000 m<sup>2</sup>).  
Ouvert toute l'année de 10h à  
19h. Rens. : 084/41.17.25.

### MICHAMPS (Bastogne)

A partir de mars - avril  
A partir de l'ULModrome, deux  
circuits spéciaux en ULM au-  
dessus du champ de bataille +  
possibilité d'autres circuits sur  
demande. Rens. : 080/21.61.12.

## Prestigieuses demeures du Brabant (11)

# Les Ecuries Royales de Bruxelles

par Josée GEORIS

Notre série d'évocations des  
prestigieuses demeures du  
Brabant se poursuit par la  
présentation d'une grande  
bâtisse - témoin d'une belle page de  
notre Histoire - les Ecuries Royales de  
Bruxelles. Une évocation nostalgique  
de souvenirs romantiques comme l'on  
aime actuellement de se remémorer.  
Elle va nous reporter au temps des  
splendides équipages où tout, jusqu'aux  
moindres détails était raffinement, bon  
goût, de grande classe. La Cour de  
Belgique avait des équipages d'une  
élégance sobre et discrète tout impré-  
gnée de cette mode anglaise qui mar-  
que de son influence tout le service des  
attelages durant le XIXe siècle.

### Guillaume d'Orange aimait le beau

Année 1823. Guillaume Ier, roi des  
Pays-Bas, décide la construction du  
superbe palais (devenu Palais des  
Académies) de la rue Ducale. Celui-ci  
sera le sujet de notre article 12. Trois  
années ont été nécessaires pour réa-

*Ce petit angelot mesurait-il, à l'aide de son  
compas et de sa mappemonde, les distances  
parcourues par les superbes voitures attelées  
de la Cour royale de Belgique ?  
(Photo : J. Georis).*

liser la construction de cette superbe  
demeure. Les Ecuries Royales cons-  
truites également à la demande de  
Guillaume d'Orange virent leurs travaux  
débuter en 1825 et se poursuivirent  
jusqu'en 1828. De style néo-classique,  
elles ont été dessinées par des archi-  
tectes aussi célèbres que Charles  
Vander Straeten (l'architecte du Lion de  
Waterloo) et Tilman-François Suys.  
Architecte de la Cour, Charles Vander  
Straeten naquit à Bruxelles en 1771 : il  
décéda en 1834. Malheureusement à  
ce jour, aucun historien de l'architecture  
n'a pu préciser d'où lui vint sa formation,  
ni de quel maître il a pu profiter de  
l'expérience. C'est le professeur Simon  
Brigode qui nous a révélé, pour la pre-  
mière fois, le talent admirable de cet  
architecte. La Bibliothèque Royale de  
Bruxelles possède un recueil de ses  
plans et dessins. C'est en 1820 qu'il prit



le titre d'Architecte de la Cour.  
Lorsque vous passerez près du Lion de  
Waterloo, vous aurez une pensée pour  
Vander Straeten. L'impressionnante  
butte et le piédestal de son lion, at-  
testent d'un sens profond de la  
monumentalité, de la beauté. Attestent  
aussi de la certitude, de la conviction de  
la pérennité. Cela dans la plus austère  
simplicité des moyens mis à sa dispo-  
sition.

### Gratitude à la Régie des Bâtiments

La Régie des Bâtiments vient d'effec-  
tuer aux Ecuries Royales une rénova-  
tion remarquable. Celle-ci s'inscrit dans  
la lignée d'autres réalisations. A savoir:  
les Serres Royales de Laeken, la Tour  
japonaise à Laeken également, le  
Théâtre royal de la Monnaie, le Musée

*Vue générale des Ecuries Royales de  
Bruxelles. Photo prise du bâtiment de la  
Banque Bruxelles-Lambert, place du Trône.  
Comme on peut le voir, les Ecuries couvraient  
une grande surface (Photo : J. Georis).*



d'Art Moderne de Bruxelles, la Chapelle royale Protestante dans l'ancien Palais de Charles de Lorraine, les magasins Waucquez de Victor Horta (devenus le Centre Belge de la B.D.), place Royale, le Palais du Comte de Flandre (devenu la Cour des Comptes), le Musée Instrumental (anciens magasins Old England), Place Royale toujours, rénovation aussi de l'ancien bâtiment qui abrita longtemps le ministère des Colonies puis la bibliothèque des Affaires Étrangères. Ce superbe bâtiment, situé à gauche de l'église Saint-Jacques sur Coudenberg lorsqu'on lui fait face, est occupé désormais par la Cour d'Arbitrage. Signalons que ce bâtiment qui date de l'Époque autrichienne, comme le reste de la place Royale, possède des caves dignes du reste de la construction. Elles font partie de l'ancien Palais du Duc de Brabant, ravagé par un incendie en 1731. Ces caves pourront bientôt être visitées.

La place Royale, oeuvre de l'architecte français Barnabé Guimard - vers 1778 - sur base d'un projet du célèbre architecte Barré, français également, est un modèle de réussite. Les huit édifices, très sobres, de conception très classique, c'est-à-dire sans saillies, ni frontons, ni balcons, sont en parfaite harmonie avec leur couronne horizontale de balustrades. Plus tard, très souvent ces édifices seront imités.



La grande verrière, au centre de la cour, apporte la lumière nécessaire en ce lieu où se déroule une intense activité. Hommes et chevaux y gagnent en confort et en épanouissement. Le travail y est d'autant plus agréable ! (Photo : J. Georis).

Portrait de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, daté de 1829. C'est pour son fils, le prince héritier Guillaume-Frédéric qu'il fit construire le superbe Palais ainsi que les Écuries royales (Photo : Collections Musée royal de l'Armée, Bruxelles).

Non contente de créer des locaux pour la recherche scientifique, la Régie des Bâtiments apporte également une contribution à la rénovation du patrimoine architectural représentatif de notre culture et de notre civilisation. Le savoir-faire de la Régie des Bâtiments en matière de conservation des monuments a atteint un niveau très élevé. Souhaitons que la Régie, plus encore que par le passé, s'attache à la revalorisation de nos précieux édifices historiques. Témoins de notre richesse culturelle, de notre esprit d'entreprise et de l'amour du beau. Bien sûr, il faut que la Régie ait les moyens financiers pour continuer ce programme !

#### La Belgique et le Royaume des Pays-Bas

Après l'Occupation espagnole, autrichienne, française, notre pays a été placé, de 1815 à 1830 sous l'autorité du Royaume des Pays-Bas. Dès le début de cette époque, le nouveau régime en place, réalise la construction de nombreux bâtiments officiels, très sobres, de style néo-classique. Un changement total et radical dans la conception des demeures apparaît en Europe dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, au cours de ce siècle, l'art rococo disparaît. Cet art est l'expression d'un état d'esprit moins ordonné, moins rigide, donc plus fantaisiste, plus frivole. Peu à peu, les Cours importantes d'Europe veulent des palais plus classiques, aux lignes plus sobres inspirées par le bel académisme français. Des hommes tels que Diderot ont influencé par leur intellectualisme et leur philosophie



l'art de construire. Il faut voir également l'influence non négligeable, issue de la redécouverte des vestiges de l'Art Antique.

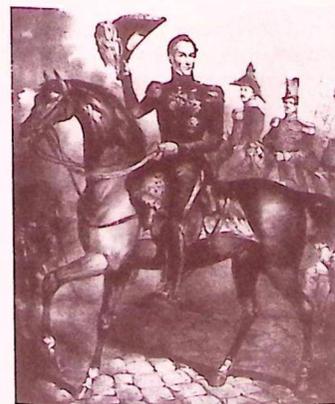
#### Le style néo-classique

Le nom «néo-classique» fut donné à ce style du renouveau, afin de le distinguer du classicisme français qui avait prévalu au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Les styles Louis XIV, Louis XV ont inspiré nos architectes de l'époque et ont donné de superbes demeures. Quant au style Louis XVI, il fut particulièrement apprécié à Bruxelles : le nouveau Palais de Charles de Lorraine est un exemple du passage en douceur à ce style. C'est en 1775 que notre pays a vu le classicisme prendre réellement son envol avec la place Saint-Michel, aujourd'hui place des Martyrs, aménagée par l'architecte Fisco. Largement diffusé dans plusieurs pays, le néo-classicisme dit «romantique» est florissant en Belgique jusqu'en 1830 environ.

Coupé de S.M. le roi Léopold Ier, carrossé par D'Ieteren Frères. Cette voiture est en tous points semblable à la berline, mais elle ne possède que deux places intérieures au lieu de quatre (Document aimablement prêté par Monsieur Roland D'Ieteren).

#### Construction des Écuries Royales

C'est le 14 janvier 1822, que le roi Guillaume Ier achète une parcelle de terrain en vue d'y construire des écuries. Ce terrain est, délimité de nos jours, par le boulevard du Régent, la place du Trône et la rue Ducale. Sur cette parcelle se trouvaient déjà des écuries dont les propriétaires sont les deux soeurs Van den Borcht, épouses respectives de nobles bruxellois : 't Kindt et de Meeûs. Ces écuries s'avéraient nécessaires pour la Cour de Guillaume : les voitures attelées étant les seuls moyens de déplacement de l'époque. Leur emplacement ainsi que les remises pour ces voitures, juste à côté du palais, étaient l'endroit rêvé ! Un crédit de 135.000 florins fut accordé pour leur construction, par arrêté royal du 31 juillet 1825. De conception fort simple, de style néo-classique, le bâtiment est réalisé selon un plan rectangulaire, avec cour intérieure. Une grande verrière au centre de cette cour, apporte la lumière nécessaire en ce lieu où se déroule une grande activité. Hommes et chevaux y gagnent en confort et épanouissement ! Les travaux de construction entamés tout au début de 1825, sous la



direction de Charles Vander Straeten, seront poursuivis et achevés par Tilman-François Suys en 1828. C'est en effet le 11 mars 1825, que le premier cité, tombe en disgrâce aux yeux de la Cour et celle-ci confie les travaux à Suys qui devient l'architecte de la Cour. Malheureusement, celui-ci ne possède pas aussi bien que son prédécesseur, la maîtrise de l'architecture. Deux dépendances se dressaient dans la rue Ducale : la première servait à laver les animaux, l'autre était un arsenal pour rangement des voitures. Au rez-de-chaussée, la façade est garnie de sept arcades en crépi rustique, identique à celle du palais contigu. Le premier étage lui, possède un crépi lisse qui contraste très fort avec le bas. De 1828 jusqu'à l'Indépendance belge en 1830, le prince héritier Guillaume-Frédéric et son épouse Anna Pavlovna, soeur des tsars Nicolas Ier et Alexandre Ier de Russie, résidèrent au Palais de Nassau (actuel Palais des Académies). Leur chevaux furent hébergés dans les «Écuries Ducales» de la place du Trône, jouxtant le palais.

Sa Majesté le roi Léopold Ier était très bon cavalier, comme tous nos rois. Il fit venir d'Angleterre deux voitures d'attelage lui appartenant, lorsqu'il monta sur le trône (Photo : Collections Musée royal de l'Armée, Bruxelles).

#### 1830. Indépendance belge

À la création de la Belgique nouvelle, indépendante, le palais fut saisi de même que le superbe mobilier fut mis sous séquestre. Les Écuries elles, furent occupées par un bataillon de grenadiers. Sous le règne de Léopold Ier, en 1842, le gouvernement rachète le palais et les écuries attenantes. En 1853, ce magnifique patrimoine est mis à la disposition du fils aîné de ce souverain, le Prince héritier duc de Brabant, futur Léopold II, notre «grand roi bâtisseur». Les Écuries Royales furent agrandies de 1856 à 1859 par une extension semi-circulaire : la rotonde. Des recherches effectuées en se basant sur le plan de la Ville de Bruxelles, réalisé par F. Dubois en 1854 d'une part, sur le plan géographique de 1861-62 et sur le plan cadastral de Popp réalisé en 1866 d'autre part, font penser que cette rotonde a bien été construite à cette époque. C'était le souhait du duc de Brabant. Une correspondance datée de 1854 entre ses services, l'administration provinciale et la Ville de Bruxelles parle de l'extension des écuries du Palais vers la Place du Trône.

#### Les Écuries royales sous le règne de Léopold II

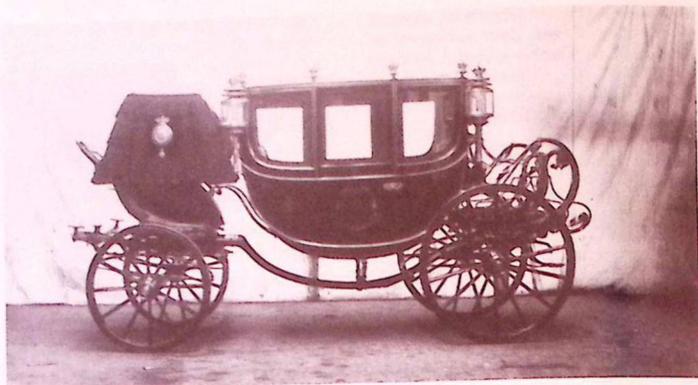
1865. Année de la mort de notre roi

Superbe berline royale de gala. Le siège du cocher est recouvert d'une housse : une plate-forme est prévue à l'arrière pour les valets-de-pieds qui se tiennent debout derrière l'habitacle. Sur la portière, le Grand Sceau de l'Etat est apposé (Document aimablement prêté par Monsieur Roland D'Ieteren).

Léopold Ier et de l'avènement de Léopold II. Des travaux eurent à nouveau lieu : le manège «Reine Marie-Henriette» fut construit dans la cour intérieure par l'architecte Gustave De Man. C'est en 1865 toujours, que les Ecuries de Bruxelles reçoivent leur dénomination officielle d'«Ecuries Royales». De la construction métallique du manège «Reine Marie-Henriette», il ne subsiste plus rien. Le Palais Royal possède nombres d'archives et de documents intéressants. Parmi ceux-ci, des documents du Fonds Balat-Fologne, attestent que les Ecuries Royales furent l'objet d'importants travaux de peinture en 1870-71. La tradition orale prétend que c'est depuis l'étage supérieur des Ecuries Royales que Léopold II aurait administré l'Etat du Congo, ceci afin d'échapper au contrôle du gouvernement belge.

#### Changement d'affectation des Ecuries Royales

Léopold II, mort en 1909, a connu les débuts de la voiture automobile. C'est à partir de 1911 que les Ecuries



Royales firent également fonction de garage pour le parc automobile de la famille royale. Qu'ont dû penser les paisibles chevaux de la Cour, de cette invasion soudaine, bruyante qui prenait possession de «leur» home ! L'agrandissement des bâtiments s'imposa alors. C'est en 1924 que le garage couvert de la rue Ducale et le manège du côté nord furent construits : ils perturbèrent sérieusement l'aspect esthétique du bâtiment. Le manège a fait office de bibliothèque pour les deux Académies Royales Belges des Sciences, francophone et néerlandophone. A présent, elles occupent avec bonheur les bâtiments rénovés.

A Bruxelles, les Ecuries Royales étaient situées en trois endroits différents : au Palais de Laeken, à la place du Trône et à la rue de Namur.

Après l'incendie, en 1927, de ces dernières - écuries de course royale - ce qui put être sauvé fut intégralement transféré dans les Ecuries Royales à la Place du Trône. Le dernier animal hébergé dans ce bâtiment fut un pur-sang français Klimsteel, monté par le roi Léopold III. En 1952, une dernière cérémonie officielle y fut tenue à l'occasion de la remise des lettres de créance par l'ambassadeur néerlandais à Sa Majesté le roi Baudouin. En 1955, le gouvernement exprima son intention de construire un nouveau complexe dans les écuries abandonnées, à l'intention des Académies. Peu de temps après, le matériel roulant fut transféré aux Musées royaux d'Art et d'Histoire ainsi qu'au Palais royal de Laeken. Ce dernier détient également la sellerie et une partie des harnais. Le reste des harnais a été confié au musée Bellevue et les porte-selle au musée du Cheval à Spa. En 1962, le roi Baudouin cède le manège aux Académies Royales, afin qu'elles puissent y installer leurs bibliothèques.

Tout doucement, une belle époque se termine à la Cour royale de Belgique, celle de la voiture attelée et de la possession d'un cheval personnel par nos souverains.

#### Les carrosses de

S.M. le roi Léopold II, S.A. le Prince Charles et S.M. la princesse Joséphine Charlotte dans une superbe berline. (Photo prêté aimablement par Monsieur Roland D'Ieteren).

Sociable. Carrossiers : V. et J. Snutsel et fils. Bruxelles 1880. Généralement tirée par deux chevaux, comportant quatre places vis-à-vis, elle était menée par un cocher et munie d'un siège à l'arrière pour le groom. Durant la belle saison, elle était fort prisée par les dames qui s'en servaient comme voiture d'agrément pour les promenades dans les parcs (Photo : J. Georis).

#### la Cour royale de Belgique

21 juillet 1831. Prestation de serment de S.M. le roi Léopold Ier. Très vite, la Cour s'organise et crée un «Département du Grand Ecuyer». La surveillance des Ecuries du Roi, celle du garage des voitures attelées et la gestion du personnel attaché au service des équipages dépendaient de ce département. Tous les déplacements de la Cour s'effectuaient dans des voitures attelées et ce, aussi bien pour les courses en ville, pour aller chercher le personnel que pour les cérémonies de gala ou pour les voyages en province ou à l'étranger. Les Ecuries du Roi étaient placées sous les ordres et la responsabilité du Grand Ecuyer. Divisées en deux parties distinctes, l'une était dirigée par le Premier Ecuyer qui avait dans ses compétences le personnel ainsi que tout ce qui était en rapport avec le service journalier. L'autre partie, dirigée par un Chef de Division, était chargée de l'administration. Des registres tenus par ce dernier, contenaient les noms des voitures, des che-



vaux, du personnel, la liste des objets de sellerie, des renseignements au sujet de l'habillement ainsi que des mentions relatives aux fourrages. Le Chef de Division conservait soigneusement en magasin des habits de grande livrée. Il veillait aussi à l'entretien des bâtiments et suivait de très près les réparations faites aux Ecuries Royales et à leurs dépendances.

#### Vie active dans les Ecuries Royales

Quatre-vingt chevaux d'attelage et de selle occupaient les écuries : pour le roi, sa famille et le personnel. Cinquante-cinq personnes étaient atta-

chées au service du Grand Ecuyer : écuyers, postillons, cochers, garçons d'attelage, palefreniers, sellier, élèves, magasinier, vétérinaire bien sûr, et concierge. Chacun avait sa tâche bien déterminée, bien réglée par de strictes et nombreuses ordonnances. Il s'agissait de veiller à la propreté et à la bonne tenue des voitures, du harnachement, des remises, des écuries et de la sellerie. Il s'agissait aussi de dresser et de monter les chevaux de selle et de promener et de dresser les chevaux d'attelage, de les panser et d'en prendre grand soin. Quant aux écuyers, ils se chargeaient de l'instruction équestre des postillons, cochers, palefreniers et élèves. Chacun mettait son point d'honneur à faire de son mieux de sorte que les attelages de la Cour de Belgique rivalisaient en beauté et en élégance avec les voitures prestigieuses des autres Cours d'Europe, telles celles de Paris ou de Vienne. Pendant près d'un siècle, le Département du Grand Ecuyer veilla sur ces somptueux attelages qui furent utilisés pour tous les déplacements de la famille royale belge. La venue de l'automobile changea tout douce-



Très belle voiture Clarence carrossée par D'Ieteren ? Une impression de solidité, de robustesse se dégage en examinant ce document. Au mur, un ancêtre D'Ieteren semble être fier de sa création. (Photo : J. Georis).

Voiture d'apparat, menée à six chevaux. Le cocher porte tricorne sur perruque, habit rouge galonné d'or, culotte de panne blanche à jarretière d'or. Les valets de pieds portent bicorne. Les palefreniers à pied, portent le chapeau haut de forme noir, les bottes à revers, une canne à bout retourné (Photo : Collections Musée royal de l'Armée, Bruxelles).



Ecuyer avait pratiquement terminé ses activités. Il fut supprimé en 1951 et les garages d'automobiles de Laeken, Bruxelles, Ciergnon et Ostende furent placés sous la direction du Commandant des Palais Royaux. Heureusement, la Cour de Belgique a eu soin de conserver les plus intéressantes et les plus belles voitures de cérémonie. Parmi celles-ci, deux landaus et six berlins remisés d'abord dans les écuries de la place du Trône, ensuite au Palais de Laeken. Une voiture de voyage et trois coupés avaient déjà été cédés précédemment aux Musées royaux d'Art et d'Histoire. Un landau superbe, est exposé au très intéressant Musée de la Gendarmerie de Bruxelles. Il s'agit de la voiture



«Diamant», voiture à la d'Aumont.

#### Nostalgie de certains mots

Amis lecteurs, à vos dictionnaires ! Vous allez, à l'énoncé de noms agréables à entendre et romantiques à souhait, apprendre tout ce que vous devez savoir sur l'attelage. Les voitures de la Cour royale de Belgique comprenaient des berlins «royales» et «de suite», des landaus menés en guides ou à la d'Aumont. La voiture sans doute la plus utilisée à la Cour fut le landau attelé à la d'Aumont. Il s'agit d'une voiture découverte, bien suspendue, à quatre roues et à quatre places intérieures, possédant une caisse de berline dont la partie supérieure a été remplacée par une double capote dont les deux parties peuvent se lever et s'abaisser à volonté. En Belgique, c'est préférable ! Il y a deux portes latérales munies de glaces descendantes. On trouve des landaus de forme ronde ou carrée. Cette voiture est généralement attelée à deux ou quatre chevaux, en guides, avec cocher, mais également à la d'Aumont, avec quatre chevaux et un postillon sur chaque cheval de gauche. Elle fut à la mode en France vers 1810-1815 et resta une voiture

Voiture très prestigieuse commandée par Napoléon III à l'occasion de son mariage avec Eugénie de Montijo. L'intérieur, très luxueux, est entièrement capitonné de satin. Cette berline de gala est visible au Musée D'Ieteren des Voitures Hippomobiles, à l'Autoword à Bruxelles (Photo : J. Georis).

Les Ecuries royales de Bruxelles logeaient les chevaux d'attelage de la Cour royale de Belgique mais également les chevaux personnels de nos souverains et princes. Tels ceux du roi Albert Ier, de la reine Elisabeth et du prince Léopold, futur roi Léopold III. (Photo : Collections Musée royal de l'Armée, Bruxelles).



de prestige jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. Le second landau à la d'Aumont est remisé dans les écuries du Palais de Laeken. Il y avait également des calèches à huit ressorts (quatre ressorts elliptiques ou à pincettes, complétés par quatre ressorts en «C» auxquels la voiture est suspendue par l'intermédiaire de courroies de cuir. Les ancêtres des amortisseurs des voitures automobiles !

Les coupés de gala servaient lors de grandes cérémonies, pour la visite de monarques ou chefs d'Etats étrangers ou pour l'ouverture des Chambres.

Peintes en noir, à rechampis rouges et filets d'or (nos couleurs nationales), ces voitures portaient les armoiries de Belgique. Des lanternes et couronnes finement ciselées, des poignées de portières luxueusement ouvragées, des housses galonnées et frangées, des cordons torsadés, ornés de glands, rehaussaient superbement de leurs ors délicats, l'élégante sobriété de l'ensemble. Quant aux autres voitures de la Cour,

elles s'appelaient : breaks de promenade, clarances à quatre places, petites berlins, mylords, chars-à-bancs, coupés de ville, victorias, tilburys, vis-à-vis à deux chevaux et poney-chaise. Elles étaient utilisées pour le service quotidien : faire les courses, transporter le personnel du Palais, musiciens de la Cour et femmes de chambres. Plus d'une centaine de véhicules furent ainsi acquis principalement sous les règnes de Léopold Ier et de Léopold II chez les carrossiers belges les plus réputés tels : D'Ieteren, Snutsel, Claeys, Quesnel, Jones, Demessine, De Ruytter et Schuurmann. Trois voitures vinrent

d'Angleterre, dont deux avec Léopold Ier en 1831. Une autre fut commandée chez le carrossier Muhlbacher à Paris.

#### Noms attribués aux voitures

Nous avons parlé du Département du Grand Ecuyer. Parmi ses nombreuses attributions, il se devait de tenir un registre où était noté les noms et numéros matricules des voitures. Les autres Cours européennes donnaient également un nom aux voitures d'attelages. Nos deux premières reines donnèrent leur nom à deux berlins royales : Louise-Marie et Marie-Henriette. D'autres voitures reçurent les noms de personnages ou de divinités de l'Antiquité romaine ou grecque : Diane, Minerve, Junon, Vénus, Cybèle. Des noms de pierres précieuses furent attribués à certains landaus : Onyx, Émeraude, Opale ou Rubis. Rappelons que la Cour de Belgique n'a gardé de la centaine de voitures qu'elle a utilisées, que celles qui servirent aux cérémonies. Ces berlins de gala étaient des voitures

Duc. Carrossée par D'Ieteren, Bruxelles (1894). Voiture de sport, à deux places, attelée à deux chevaux. La princesse Clémentine (1872-1955) la menait elle-même lorsqu'elle rendait visite à sa mère, la reine Marie-Henriette qui séjournait à Spa. Une grande capote en cuir protégeait très bien ses occupants des intempéries (Photo : J. Georis).



fermées, à quatre roues, à quatre places intérieures face à face, deux portières vitrées et une vitre à l'avant. Le cocher, à l'avant, est sur un siège surélevé tandis que les valets de pied se tiennent debout à l'arrière, sur une plate-forme. La berline s'attelle de préférence à deux ou à quatre chevaux mais dans certaines cérémonies prestigieuses, elle peut s'atteler à six ou huit chevaux. Comme l'on comprend que, de tout temps, les badauds se soient arrêtés admiratifs, au passage de tels équipages ! Le nom de berline dériverait du nom de Berlin, où elle aurait été conçue dès 1600. Selon d'autres sources, sa conception daterait de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (1660) et serait due à un certain Philippe de Chièse, d'origine piémontaise et carrossier de Frédéric-Guillaume, Electeur de Brandebourg.

Dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, la berline devint la voiture de Cour et de cérémonie par excellence, place qui avait jusque-là été occupée par les carrosses.

C'était essentiellement la décoration extérieure qui permettait de différencier les «berlines royales» des «berlines de suite». Chacune de ces voitures est équipée de freins à tambour reliés, par un câble passant sous la flèche, à un levier placé au sommet du siège du cocher. Ce système assez moderne a sans doute dû être mis en place sur toutes les berlines, peut-être lors des importantes restaurations effectuées sur la plupart de ces voitures par la carrosserie D'Ieteren Frères, vers les années 1910-1913. Outre les berlines, la Cour de Belgique possédait aussi trois coupés de gala, qui sont des voitures fermées à quatre roues et à deux places intérieures. Deux coupés, Orphée et Windsor ne possédaient pas de siège de cocher. Ils sont conçus pour être attelés à la d'Aumont. Ce type d'attelage, d'origine anglaise, avait été mis à la mode sur le continent par le duc d'Aumont durant la Restauration. Les quatre chevaux qui composent ce genre d'attelage ne sont pas menés en guides par un cocher mais par des postillons qui montent les deux chevaux de gauche, appelés porteurs

et mènent individuellement leur cheval ainsi que celui situé à leur droite, que l'on appelle sous-main. Très luxueux et très impressionnant d'élégance, cet attelage pouvait être utilisé avec des coupés, des calèches ou des landaus, tous à huit ressorts. Ces voitures possédaient un coffre à outils sur le train avant, à la place du siège du cocher et, sur le train arrière, une banquette où les valets de pied pouvaient s'asseoir. Quelle classe !

#### Confection des équipages

La confection des équipages, c'est-à-dire la façon dont il fallait assembler voitures, hommes et chevaux, en fonction des circonstances et des cérémonies, se faisait sous la direction exclusive du Grand Ecuyer. Il recevait lui-même ses ordres du Grand Maréchal. Les règles variaient en fonction du type de cérémonies, du genre de voitures utilisées et de la qualité de leurs occupants. Ainsi, le nombre de chevaux, la manière de les atteler, la tenue ainsi que la composition du personnel différaient selon qu'il s'agissait de voitures utilisées pour un usage quotidien, de voitures attelées à deux chevaux et en guides, de voitures attelées à la d'Aumont ou encore de voitures de gala.

Quant à la protection des souverains et de leurs hôtes, il fallut de tous temps y penser. Sous l'Ancien Régime, les superbes livrées des domestiques côtoyaient les belles tenues chamarrées des gardes nobles de haute lignée, l'élite des cavaliers, personnellement attachés à leur roi. Les chasseurs à cheval furent certainement parmi les plus célèbres cavaliers du Premier Empire. Leur souvenir est resté très vivace et c'est ainsi que la Belgique indépendante adopta leur superbe uniforme pour les fameux escadrons des Guides.

#### Célèbres carrosseries brabançonnaises

Des noms de carrossiers de chez nous furent réputés à une certaine époque. D'Ieteren originaire des Pays-Bas, Roberts-Jones d'Angle-

terre, Snutsel et Symons venant d'Autriche, Van Den Plas, Van Kalken et Tilmont eux étaient belges de souche.

D'Ieteren étant bien connu et bien implanté chez nous actuellement, nous allons brièvement évoquer son extraordinaire extension économique. C'est en 1805, que Joseph-Jean D'Ieteren vient s'établir définitivement en Belgique. Il y achète une maison dans le centre-ville sachant très bien que Bruxelles est, à cette époque, réputée dans toute l'Europe pour la qualité et l'imagination apportées par nos artisans dans la réalisation de superbes voitures attelées.

Alexandre et Adolphe prendront à la mort de leur père, en 1832, la succession de la firme, succession facile grâce à la conscience professionnelle de leur père ainsi qu'à son sens parfait de l'organisation.

Nous reparlons encore du très beau landau «Le Diamant» commandé à D'Ieteren par S.M. le roi Léopold I<sup>er</sup> et que l'on peut admirer au Musée de la Gendarmerie. Les fils surent tirer profit d'une demande croissante, s'implanter parmi les noms de carrossiers les plus prestigieux et appliquer les méthodes scientifiques suggérées par l'ère industrielle naissante.

Sous le règne de Léopold II, les frères D'Ieteren continuent leur progression intelligente, bien menée : ils modernisent leurs ateliers.

Alexandre poursuivra seul la gestion de la carrosserie, Adolphe s'étant retiré en 1857. Les deux fils d'Alexandre, Emile et Alfred seconderont leur père et achèteront des locaux plus grands près de la chaussée de Charleroi.

De succession en succession, la société est devenue les Ets D'Ieteren, bien connus dans le monde automobile. Modèle de ce que peut réaliser une famille où l'entente et l'harmonie règnent.

Signalons à nos lecteurs qu'ils peuvent voir de belles voitures hippomobiles à l'Autoworld, section des Musées royaux d'Art et d'Histoire au Cinquantenaire. Il s'agit de la salle Pierre D'Ieteren.

## Braine-le-Château : son château et ses familles aristocratiques

par Eric MEUWISSEN

Saviez-vous que Léopold I<sup>er</sup> avant de jeter son dévolu sur «Laeken» envisagea d'acquérir le château de Braine-le-Château ? Un château féodal qui trône aujourd'hui encore à un jet de pierre du pilori, du moulin banal et du lapidarium. Bref un château dans une cité médiévale qui possède encore et toujours son seigneur : le comte Arthur Cornet de Ways-Ruart.

Il s'agit d'un propriétaire pour le moins discret. Il faut dire qu'il ne réside plus au château. Et pour cause, il habite Ways, un village voisin aujourd'hui intégré dans l'entité de Genappe. Il y réside dans une gentilhommière, sise au milieu des bois (magnifiquement entretenus), et appelée Château de Ruart (en face du golf de l'Empe-

reur). Il faut savoir que les Cornet possédèrent pendant plusieurs siècles la seigneurie du lieu. C'est ce qui explique le superbe domaine boisé qu'ils y détiennent mais aussi le fait que le châtelain (mais néanmoins locataire) de Braine-le-Château n'est autre que le cousin du propriétaire, Robert de Villenfagne de Vogelsanck. Soit l'arrière-arrière-petit-fils du sénateur catholique Eugène-Gaspard de Robiano (1783-1837). Un sénateur qui acquit le château en 1835.

#### Une des plus riches maisons d'Europe

Mais le château n'attendit pas les Robiano pour avoir une histoire. Vieux de huit siècles, il faillit même

être racheté au lendemain de notre indépendance par la famille royale. Au cours de l'histoire, le château passa entre les mains de toute une série de grandes familles, dont celle bien connue des Hornes. Une famille dont un parent du châtelain de l'époque fut décapité sur la Grand-Place de Bruxelles sur l'ordre du duc d'Albe. Les Hornes allaient conserver le château pendant plus de 230 ans. C'est d'ailleurs à Maximilien de Hornes (1506-1543), chambellan de Charles Quint et chevalier de la Toison d'Or que l'on doit le pilori. Un monument unique en Europe. Dans l'église de Braine se trouve aussi un magnifique gisant en albâtre que l'historien de Braine-le-Château, Jean-Louis Van Belle identifie comme étant le mausolée de ce seigneur.

Finalement, ce n'est pas à la famille de ce grand seigneur qu'Eugène-Gaspard de Robiano racheta le domaine en 1835. Car au XVII<sup>e</sup> siècle, le château passa des mains de la famille de Hornes à celles de la famille des princes de la Tour et Taxis, maîtres des postes bien connus. Soit aujourd'hui encore, une des familles princières parmi les plus célèbres d'Europe. Mais aussi une des familles appartenant à une des plus riches maisons d'Europe. Son patri-



Le château de Braine-le-Château. Un merveilleux château médiéval, vieux de huit siècles. Il faillit devenir en 1835 la propriété du premier roi des Belges. Finalement, le roi Léopold I<sup>er</sup> lui préféra le château de Laeken. (photo : archives F.T.B.)

moine étant d'ailleurs évalué à plus de 40 milliards de francs.

Les Tour et Taxis résidèrent quelque temps à Braine-le-Château avant de quitter la région en 1754 pour s'installer au château familial de Ratisbonne en Bavière. Un château encore aujourd'hui occupé par la veuve (de 33 ans !) du prince Johannes von Thurn und Taxis décédé en décembre 1990.

Pour la petite histoire, c'est d'ailleurs là que vient de se dérouler la plus importante vente publique jamais réalisée en Allemagne depuis la Seconde Guerre mondiale. Une vente publique qui a rapporté à la «princesse punkette» 675 millions. Pas moins de 75.000 bouteilles de

vin furent ainsi adjugées. Un magnum de Mouton Rothschild 1949 est parti pour ... 250.000 F !

Mais revenons à Braine-le-Château. Le château était sans doute inoccupé quand éclata la Révolution française. En 1794, raconte Jean-Louis van Belle, les biens du prince de la Tour et Taxis à Braine furent frappés de séquestre et mis à la disposition de la nation. Son mobilier fut vendu au profit de la République.

Mais la famille princière ne possédait pas que des biens à Braine-le-Château. Ainsi à Wolvertem, elle détenait pas moins de 360 ha dont une centaine de bois. A Haut-Ittre, les Tour et Taxis possédaient 70 ha

de terres. Tous ces biens qui avaient été séquestrés pendant la Révolution française furent restitués par la suite au Prince Charles-Alexandre Tour et Taxis. Mais à la mort de ce dernier en 1827, son fils Maximilien-Charles aliéna successivement tout ce qu'il possédait en Belgique. Les terres d'Impde à Wolvertem furent morcelées tandis que la famille 't Serstevens acheta les biens d'Ittre et le comte de Robiano ceux de Braine-le-Château.

C'est donc un descendant du dernier seigneur de Braine, son Altesse Sérénissime Maximilien-Charles, prince de Tour et Taxis qui vendit le 28 mars 1835 le château et la seigneurie à Eugène Gaspard, comte de Robiano.

Quand le sénateur catholique entra en possession du château de la célèbre famille princière, le bâtiment était en piteux état. Toitures délabrées, douves à demi comblées, intérieur saccagé, parc embroussaillé...

Eugène de Robiano le paya néanmoins la somme de 730.000 F. Il faut dire que le domaine comprenait outre le château, onze maisons en y incluant le moulin banal et la brasserie, quatre fermes et 455 ha dont 256 de bois.

En 1835, le château passe donc dans la famille du sénateur Eugène-Gaspard de Robiano. L'année suivante, son fils Léon, également sénateur catholique de l'arrondissement de Nivelles, devint bourgmestre du village. Il allait le rester plus d'un demi-siècle (1836-1888). Son fils Stanislas (1853-1909) lui succéda.

#### Quand les enfants des châteaux s'épousent entre-eux

C'était l'époque où comtes et marquises du Brabant wallon se mariaient dans des châteaux, sous les

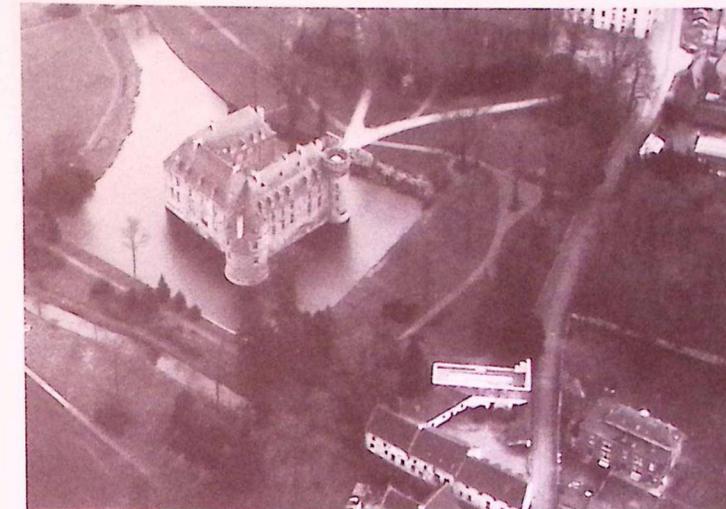
*Après avoir été notamment en possession des Hornes et des princes de Tour et Taxis, il aboutit en 1835 dans les mains de la célèbre famille catholique qui donna deux bourgmestres au village : les Robiano. (photo : archives F.T.B.)*



*Actuellement, c'est le cousin du propriétaire qui réside au château. Il s'agit de Robert de Villenfagne de Vogelsanck. Soit l'arrière-arrière petit-fils du sénateur Eugène-Gaspard de Robiano. (photo : Polyfoto, archives F.T.B.)*

stucs aux moulures rehaussées d'or, au milieu de la vaisselle dorée et des couverts en argent.

Ainsi entre les familles nobles de l'ouest et du centre du Roman País, on ne compte plus les unions matrimoniales. A tel point qu'entre le château de Clabecq (marquis de Sayve), de Braine-le-Château (comte de Robiano), du Bois de Samme (Charles Snoy et d'Oppuers), de Bois-Seigneur-Isaac (Idesbalde Snoy et d'Oppuers), de l'Hermitte (Alphonse Snoy et d'Oppuers) et d'Argenteuil (Ferdinand de Meeüs)... ce n'était au siècle dernier que pères, beaux-pères, frères, cousins et cousines. D'un château à l'autre, on se rendait ainsi visite, avec le Hain pour fil conducteur, entre membres aux liens familiaux particulièrement denses. On peut même dire que ces quelques familles aristocratiques détenaient pour la seule vallée de Hain plus du tiers de l'avoire foncier. Il faut savoir que le fils d'Eugène-Gaspard de Robiano, le bourgmestre Léon épousa Julienne (des marquis) de Sayve (1819-1897). Soit la fille du châtelain de Clabecq qui avait épousé en premières nocces le châtelain de l'Hermitte (Braine-



l'Alleud) Alphonse Snoy, décédé en 1844 à l'âge de 24 ans.

Les marquis de Sayve étaient quant à eux les châtelains de Clabecq. Leurs deux filles épousèrent ainsi les deuxième et troisième branches de la famille Snoy et d'Oppuers. La première branche résidait au château de Bois-Seigneur-Isaac (Idesbalde Guillaume, bourgmestre d'Ohain); la deuxième branche vivait au château de l'Hermitte (Alphonse et son fils Georges-Idesbalde) et la troisième au château du Bois de Samme (Charles). Mais revenons à Stanislas, le fils du comte Léon de Robiano et à son épouse la marquise

Julienne de Sayve. Ils possèdent en 1926 pas moins de 490 ha sur Braine-le-Château.

Ce dernier couple allait réussir à son tour pour leurs deux filles de très belles unions matrimoniales.

L'aînée, Marie de Robiano (1893-1980), épousa le Grand Maréchal de la Cour Louis Cornet de Ways-Ruart, tandis que la cadette convola en juste nocces avec l'héritier du domaine et du château d'Argenteuil, le comte Ludovic de Meeüs d'Argenteuil. Ce dernier fut président du conseil d'administration des papeteries Interfills à La Hulpe

#### Les seigneurs de Ways

Aujourd'hui le château de la «Cité du Pilon» est donc toujours aux mains des descendants de la famille. Mais la cinquième branche des Robiano étant éteinte dans les mâles, c'est donc l'arrière-arrière-petit-fils d'Eugène-Gaspard qui hérita du château. A savoir, le comte Arthur Cornet de Ways-Ruart (1933- ). Le comte Cornet appartient à une très

*La ferme Rose à Braine-le-Château. Une magnifique ferme en carré qui appartient longtemps à la famille des seigneurs de Braine-le-Château. (photo : W. Caussin)*

riche famille installée à Ways et dont les ancêtres détenaient le château de Vonèche (Beauraing).

Ainsi par exemple, le grand-père de l'actuel propriétaire du château de Braine-le-Château, le comte Arthur (1837-1890) était châtelain et bourgmestre de Vonèche. Il possédait d'importantes propriétés foncières tant à Vonèche qu'à Castillon (Walcourt) et Sohier (Wellin) sans oublier 227 ha à Ways. Un homme extrêmement riche si l'on considère l'importance des impôts fonciers qu'il payait. Mais le signe qui ne trompe pas, c'est le montant de sa « contribution personnelle » (C.P.). Soit un impôt sur certains signes extérieurs de richesse (domesticité, chevaux de luxe...). Le bourgmestre de Vonèche payait ainsi en 1885 une « C.P. » de 1457 F. Pour donner un point de comparaison, Ernest Solvay paie à la même époque 1320 F de « C.P. » C'est tout dire.

Mais revenons au petit-fils, et propriétaire du château de Braine, Arthur Cornet. Ce dernier est administrateur d'une foncière (Cogéfon) dont les sièges est à Bruxelles (boulevard Saint-Michel). Une foncière bien connue en Brabant wallon. Cogéfon est aujourd'hui intégré dans la SIPEF, le holding familial de la famille Bracht (du baron enlevé et assassiné en mars 1978). Soit une société anversoise qui s'occupe d'immobilier mais

Le Piloni. Il trône toujours en face du château. Un monument unique en Europe et que l'on doit au chambellan de Charles Quint, Maximilien de Hornes (1506-1543). (photo : Marc Schouppe)

qui est surtout connue pour son véritable empire agricole qu'elle dirige au Zaïre. Au Zaïre, mais aussi aux Iles Salomon, en Papouasie, au Brésil et en Indonésie. Au total, une société qui détient des participations dans des exploitations très diverses (café, thé, cacao, huile de palme) situées un peu partout sous les tropiques.

Le rapport entre le puissant holding de la famille Bracht et le comte Cornet est facile à établir. Il suffit d'analyser la généalogie de ce dernier pour se rendre compte qu'Arthur Cornet a épousé Denis de Pret Roose de Calesberg. A savoir, la fille de Betty Bracht. Quant à Cogéfon, dont le baron Charles Bracht était président, il s'agit d'une société à la réputation solide qui a réalisé de nombreux lotissements en Romain Païs. Qu'on pense au Parc de l'Etoile à Ottignies par exemple ou au lotissement de Sart-Messire-Guillaume (rue de la Chapelle et des Couteliers). Un lotissement qui suscita néanmoins en 1991, l'ire des riverains tant il était massivement concentré sur un quartier créé de toutes pièces au coeur d'un hameau.

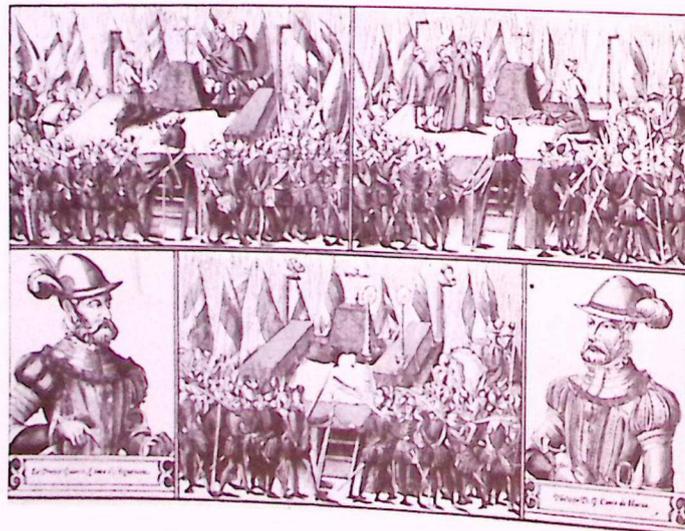


**Sa cousine épouse Haroun Tazieff**

Le comte Cornet est un grand connaisseur en matière dendrologique. Est-ce pour cela qu'il est président de la « Société royale forestière ». Il habite donc comme nous l'écrivions plus haut, au « château de Ruart ». Une demeure sise à l'endroit de l'ancien castel aujourd'hui démoli. Une gentilhommière avec jardin d'agrément, serres et orangerie entourée d'un magnifique domaine boisé de plus de 200 ha (Petit-Sart, Clair Bois, Tronquoy, Bois Annet). Le comte, grand spécialiste en matière de graines a d'ailleurs la réputation de planter un arbre dès qu'il dispose d'une mètre carré. On le laisserait faire qu'il reboiserait le Brabant wallon.

Jadis, sa famille détenait la seigneurie de Ways à l'exception de quelques parcelles relevant de l'abbatiale de Nivelles. En 1930, les Cornet de Ways-Ruart y possédaient 232 ha. En 1951, à la mort du comte Paul,

L'exécution du comte Hornes par le duc d'Albe sur la Grand-Place de Bruxelles. Ce comte était un parent du propriétaire de l'époque. (photo : archives F.T.B.)



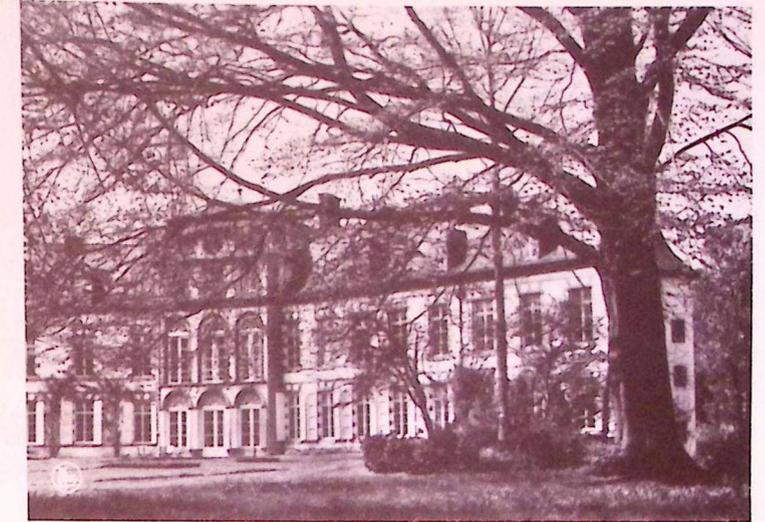
Le Château de Bois-Seigneur-Isaac. Il appartient toujours à la famille Snoy et d'Oppuers. Une famille apparentée à l'époque aux Robiano (Carte postale éditée par le S.R.H.F. - archives F.T.B.)

(l'oncle du comte Arthur), le domaine s'étendait sur une superficie de 246 ha rien que sur la commune de Ways. En 1968, le comte Arthur y était en possession de 214 ha.

Une magnifique propriété que le comte Arthur ne manque jamais d'arrondir quand l'occasion s'en présente. Il a en effet la réputation d'acheter tout ce qui est possible autour de son domaine. Le golf de l'Empereur, sis juste en face de sa propriété ne lui appartient néanmoins pas.

A Braine-le-Château, la famille Cornet possède également pas mal de foncier. Ainsi le père d'Arthur, le comte Louis y détenait en 1944 pas moins de 187 ha. Un patrimoine qui fut partagé entre ses différents enfants. Dernièrement, une des soeurs du comte Arthur a d'ailleurs revendu la célèbre « ferme Rose ».

Signalons pour l'anecdote que la cousine d'Arthur (Pauline, la fille du comte Paul) épousa en secondes noces le célèbre vulcanologue Haroun Tazieff. En premières noces, elle avait épousé le comte Michel de Selys Longchamps. C'est ce qui explique aujourd'hui, que le golf de l'Empereur est coincé entre les pro-



priété Cornet et de Selys. Ceci dit, la fille de Michel de Selys, Sybille réussit à son tour une belle union matrimoniale puisqu'elle convola en justes noces avec l'actuel administrateur délégué des Usines Gustave Boël : à savoir Jacques Boël.

**Il peut entrer à cheval dans les églises**

Louis Cornet de Ways-Ruart, le père du comte Arthur, était nous l'avons dit, Grand Maréchal de la Cour. Il allait épouser Marie de Robiano (1893-1980) dont la mère, Lucie de Robiano, née de Jonghe d'Ardoye

était grande maîtresse de la Maison de la reine Elisabeth, tandis que la soeur de Marie de Robiano était dame d'honneur de la princesse Joséphine Charlotte.

Marie de Robiano était l'arrière-petite-fille d'Eugène-Gaspard, la petite-fille de Léon (1808-1893) et une des trois filles de Stanislas de Robiano (1853-1909).

En 1919, au moment du mariage de la fille du bourgmestre Stanislas avec le Grand Maréchal de la Cour, Louis Cornet de Ways-Ruart, le domaine paternel de Braine-le-Château faisait 489 ha et celui du bourgmestre de Ways (Paul Cornet) 232 ha. En 1963, le domaine de la veuve du comte Louis Cornet (décédé en 1950) totalisait encore à Braine-le-Château pas moins de 206 ha. Tandis que celui de sa soeur, Antoinette (veuve Ludovic de Meeûs), s'étendait sur 189 ha.

De l'union de Marie de Robiano avec le Grand Maréchal de la Cour, Louis Cornet de Ways-Ruart, allaient naître quatre filles et un fils, Arthur : l'actuel propriétaire du château de Braine.

Signalons au passage qu'une des soeurs de notre Grand Maréchal de



De la N 25 en direction de Nivelles, on aperçoit sur la gauche à hauteur de Ways, cette ancienne chapelle. Elle marque l'entrée du domaine de Ways-Ruart. (photo : © Paul Joachim)

Plusieurs centaines de mètres à travers cette magnifique drève, vous amène à la gentilhommière du comte Arthur Cornet de Ways Ruart. Soit la résidence du propriétaire du château de Braine-le-Château. (photo : © Paul Joachim)

la Cour devait épouser en 1940, le fils du secrétaire de la reine Élisabeth, le baron Jean de Traux de Wardin. Soit le châtelain et bourgmestre de Jodoigne-Souveraine. Et plus précisément, le fils d'un très important propriétaire foncier (357 ha à Jodoigne et Lasne en 1927). Aujourd'hui son petit-fils Bernard, né en 1941, est l'actuel châtelain de Jodoigne-Souveraine. Ce dernier est donc le cousin d'Arthur Cornet, le châtelain de Braine-le-Château. Toujours la même politique matrimoniale qui nous mène bien entendu d'un château à l'autre. Enfin pour rester dans la famille, il faut encore savoir que le comte Arthur Cornet a pour beau-frère le vicomte Fernand de Jonghe d'Ardoye (né en 1911). Un homme qui a le privilège de pouvoir entrer dans les églises à cheval. Et pour cause, il fut président de l'Ordre de Malte en Belgique. Un ordre dont l'objet, rappelons-le, n'est rien moins que la « gloire de Dieu dans la pure tradition catholique et romaine par le service rendu à la foi et au Saint-Siège ». Pour en faire



Intérieur du château de Bois-Seigneur-Isaac. (Carte postale éditée par le Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant - Archives F.T.B.).



partie, il suffit de faire la preuve de quatre quartiers de noblesse et de 250 sans de noblesse pour le premier quartier.

#### Quand une Robiano épouse l'héritier du domaine d'Argenteuil

Jusqu'en juillet 1992, la petite-fille de celui qui acquit le château de Braine, Antoinette de Robiano (la fille du bourgmestre Stanislas donc) résidait toujours au castel familial. La comtesse Antoinette, qui fut notam-

ment dame d'honneur de la princesse Joséphine Charlotte, avait épousé Ludovic de Meeûs d'Argenteuil (1892-1961). Il était le fils de Louis de Meeûs (1857-1924), le dernier châtelain d'Argenteuil. Car dans les années 1920, les descendants de Louis de Meeûs, (dont Ludovic, le mari de la comtesse de Robiano), se débarrassèrent du magnifique domaine que le premier Gouverneur de la Société Générale était parvenu à constituer à Argenteuil. Un domaine qui fit jusqu'à 785 ha sur les communes de La Hulpe, Ohain et Waterloo (cf *Brabant Tourisme*, n°4, 1992). Signalons pour l'anecdote, que le comte Ferdinand de Meeûs, avant de jeter son dévolu sur Argenteuil, faillit racheter au prince de Tour et Taxis, le château de Braine-le-Château.

#### Le baron et le château du cousin

Venue au monde en juin 1897 au château familial, Antoinette de Meeûs, née de Robiano, y mourut en juillet 1992, presque un siècle plus tard. Elle occupait une aile du château. L'autre aile était louée à sa fille Nicole.

Cette dernière a épousé le baron Robert de Villenfagne de Vogelsanck. Administrateur de la citadelle de Dinant, il appartient à une célèbre famille catholique qui réside au château de Vogelsanck à Zolder. Deux soeurs de Robert sont des religieuses tandis qu'un frère est religieux cistercien. Notons encore que le père et le frère du châtelain locataire de Braine-le-Château étaient bourgmestres de Zolder. Et c'est par exemple, son frère Henri qui a créé le circuit de Zolder en 1960. Ce dernier a un fils particulièrement célèbre. Non seulement pour être le directeur général de la banque d'épargne anversoise An-Hyp (bénéficie 700 millions en 1991), mais aussi et surtout comme un des rares membres de l'Opus Dei à ne pas faire mystère de son appartenance à cet ordre aussi chrétien que conservateur. Ceci dit, le baron Robert de Villenfagne, s'il n'est que locataire du château, il n'en possède pas moins dans la région une série de propriétés. Qu'on pense par exemple au Bois d'Apechaux ou au bois du Chapitre. Soit environ 150 ha.

#### Quel avenir pour le château ?

Aujourd'hui, les intentions du propriétaire sont claires : maintenir le château dans le patrimoine familial. Pourtant à la fin des années 70, le

bruit courut qu'Arthur Cornet espérait le vendre (pour payer les droits de succession ?) et le transformer en centre de congrès et de séminaires... Il faut dire que la configuration du château et du parc s'y prêtait admirablement. Reste qu'en cas de vente, on se demande bien comment la colossale table de billard qui orne une des nombreuses pièces du château pourra en sortir. Une table tellement massive qu'elle avait dû à l'époque être montée sur place. On signalera également à l'intérieur du château les très belles cheminées féodales ainsi qu'une magnifique tapisserie. Tout le reste s'apparente plutôt à du néo-gothique du XIXe siècle.

Enfin, sachez encore que l'entretien d'un tel château coûte une fortune. Ainsi, il fallut déboursier pas moins de 9 millions il y a quelques années pour refaire la toiture. Neuf millions dont 5,4 millions furent à charge de l'Etat (60 %), 1,8 millions de la province, 900.000 F de la commune et ... 900.000 F seulement à charge du propriétaire.

En échange, les « contribuables » peuvent fouler une fois par an, lors des « Fêtes médiévales », le parc (désormais classé) du château. Quant au château, il n'est pas visitable. Un point de vue certes tout à fait défendable même si les amou-

reux du patrimoine le déplorent. Comme l'aurait certainement déploré feu le marquis d'Andigné (1900-1993) châtelain de Franc-Waret. Un chevalier de la Toison d'or qui nous laissa pour testament cette généreuse pensée : "N'y a-t-il pas quelque égoïsme à refuser l'entrée de sa propriété... Les propriétaires de châteaux... ne sont que des usufruitiers des biens reçus en héritage du passé. Ce serait donc le fait d'un bon sentiment que d'en faire profiter un public naturel amoureux et respectueux de beautés artistiques auxquelles il aspire sans pouvoir jamais les posséder. L'égoïsme de la possession, le tout et le chacun pour soi, c'est le sort mauvais du riche ou de l'amant dépité qui ne saisit jamais rien d'autre que ce qui glisse entre les doigts" (1).

. A méditer !

(1) In : « Maisons d'hier et d'aujourd'hui ». Septembre 1993. Itinéraire X ... « Château vaut le détour » La visite des châteaux. Marquis Amedée d'Andigné.



Le moulin banal de Braine-le-Château avant sa restauration. (Archives F.T.B.)

# Le "roman" vrai d'une restauration

par Jean-Marie ROMIEE

**O**n raconte qu'à titre expérimental, un instituteur des Marolles avait récemment posé à ses élèves une question à laquelle même les spécialistes ne pouvaient répondre : « Qui a construit l'église Notre-Dame

de la Chapelle ? »

A son grand étonnement, un jeune garçon leva le doigt avec insistance :

« M'sieur, m'sieur ! »

« Oui ? »

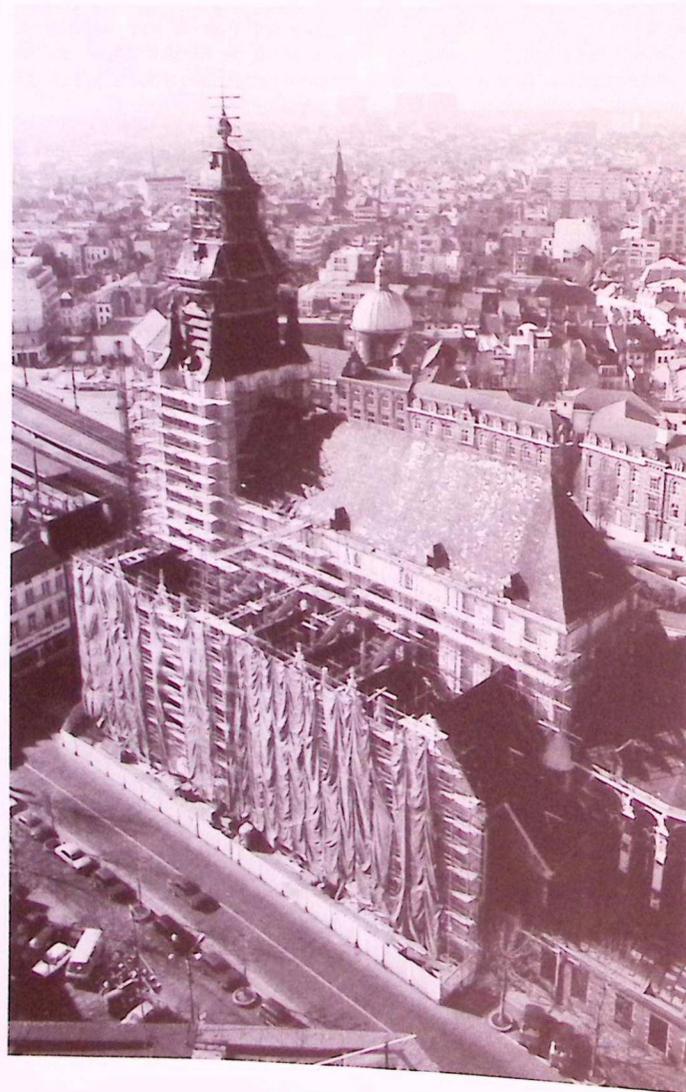
« Mignot, M'sieur. »

La réponse de cet écolier qui avait retenu le nom de l'architecte figurant sur le panneau d'information du chantier pendant la restauration du sanctuaire n'était pas fautive mais un peu injuste : mieux qu'en bâtissant du neuf, Marcel Mignot avait redonné une âme à l'édifice tout en permettant de lire désormais à pierres ouvertes l'histoire de ce dernier. Le premier résultat était dû à une patiente étude de quelque trois ans, le second en partie au hasard car une telle oeuvre comporte toujours une part d'aventure. Une aventure que je vous invite à partager...

## De l'or et de l'horrible

L'aventure n'était pas partout. On ne l'avait pas trouvée juchée sur le clocher dont les éléments en plomb était remis à neuf, la boule reconstituée par un dinandier (garanti d'origine : de Dinant ! ) puis dorée à la feuille comme le coq qui la surmonte fièrement. Pas davantage sur une des façades (côté place de la Chapelle) dont les artisans avaient renouvelé pinacles, crochets et autres sculptures décoratives déjà remplacées en 1933 mais malheureusement par des pierres d'Euville qui se sont rapidement désagrégées, comme celles de Notre-Dame du Sablon ainsi restaurée par le fameux apôtre du « néo » Van Ysendyck. Pas d'aventures non plus avec les vitraux qu'il avait fallu démonter, nettoyer et remettre sous plomb. Il est vrai que les verres peints n'ornaient que deux travées de la nef et pour cause : au XIXe siècle, après

Une église très (ou trop) proche de la Jonction Nord-Midi.  
(Photo : Robert Dekock)



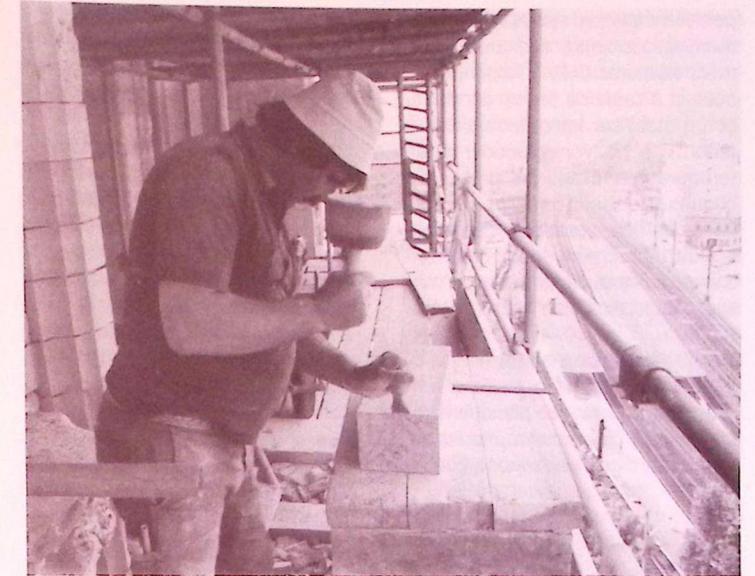
La restauration : du "roman" vrai et une longue patience.  
(Photo : Robert Dekock)

que le maître verrier eut placé ses premières oeuvres, celles-ci furent jugées si horribles que l'artiste fut prié de se laisser aller à son inspiration à d'autres endroits.

## Une note pas piquée des vers

L'aventure a commencé sur un plan technique lorsque, après l'examen approfondi des charpentes, il fut constaté que les poutres horizontales (des « entrails » en langage d'architecte) supportant les fermes (l'assemblage) de charpente avaient leurs extrémités rongées par ce qu'on appelle ordinairement des vers (« xylophages ») s'en étaient donné à coeur joie surtout depuis la précédente restauration : ces extrémités (les abouts) avaient alors été enfermées dans des carcans métalliques, ce qui avait accéléré le processus de destruction par les « parasites », faute d'aération.

Que faire ? Deux procédés pouvaient être envisagés pour résoudre ce problème : remplacer ces poutres par des entrails en béton ou maintenir le bois en traitant les abouts par un béton de résine résistante mais de coût élevé : un million de francs le



mètre-cube !

Après les calculs voulus, le premier système a été retenu.

Puisqu'il fallait enlever les poutres en bois, il était d'abord nécessaire de soutenir les charpentes et, pour couler le béton des nouveaux entrails, on devait réaliser un coffrage qui ne pouvait être soutenu par des voûtes en briques de quelques centimètres d'épaisseur. Les ingénieurs ont donc fait construire, aux dimensions les plus précises, un portique métallique, ancré à l'aplomb de chaque ferme de charpente, dans

les murs de façade de la haute nef et chevauchant les entrails à enlever. Ce dispositif avait pour fonctions d'étaçonner la ferme de charpente et de supporter le coffrage des poutres en béton armé à réaliser sur place.

## Fantaisies au sommet

Mais une surprise d'un autre genre attendait l'architecte. Lors des travaux dans la nef, le chantier comportait un grand plancher provisoire sous la voûte, ce qui permettait d'atteindre facilement les nervures. Il a donc été possible de voir de près, après le nettoyage d'une solide couche de crasse, les arcs doubleaux et les formerets dont certains, au lieu de dessiner une courbe normale, avaient été déformés à la suite d'un mouvement des façades. Après un relevé complet des arcs et des voûtes dont les altérations n'auraient pu être décelées auparavant, Marcel Mignot a trouvé la solution. Après avoir maintenu en place toutes les pierres qui menaçaient de s'écrouler, il a commandé des éléments de char-



La restauration : aussi une question d'équilibre.  
(Photo : Robert Dekock)

pente métallique épousant exactement les contours des arcs déformés, éléments fixés à l'extérieur de ceux-ci à l'aide de tire-fonds, de façon à stabiliser les déformations, à défaut de pouvoir procéder à un remodelage. Dans les parties en briques (la cuisson de celles-ci n'était guère parfaite autrefois), des calottes de béton, convenablement ancrées, arrêtent, aux endroits critiques, toute évolution néfaste.

#### Toute une histoire

C'est aussi grâce au plancher provisoire que l'aventure a pris les dimensions d'une découverte historique.

*La patience est une vertu !  
(Photo : Robert Dekock)*

Jadis, celui qui pénétrait dans l'église en passant sous la tour et le clocher voyait, en face de lui, au fond de la nef centrale, un mur aveugle, cimenté, montant jusqu'à la voûte, au-dessus de l'arcade vers le transept. Certains dispositifs conduisirent l'architecte à la conclusion qu'il s'agissait là d'un remplissage, d'une surface enduite cachant « autre chose ». Mais quoi ?

Un sondage confirma la réalité du remplissage, celui-ci ayant la profondeur d'une brique espagnole (30



cm). Derrière apparaissait le parement de la tour romane du XIIIe siècle dont la partie supérieure avait été décapitée lors du fameux bombardement de Bruxelles qui, en 1695, détruisit aussi la Grand-Place de la ville. Cette partie n'avait jamais été reconstruite. La trouée, agrandie, mena à la découverte de pierres en saillie formant pentes (rampants de toiture), solins profilés de la toiture primitive, de la même époque que la tour.

Comme cette exploration semblait intéressante, l'ensemble du remplissage fut enlevé avec l'accord de l'administration communale et, en particulier, celui de l'échevin Leroy, promoteur du projet de restauration. Ce déshabillage matérialisa l'ancienne toiture, une baie, des contreforts, autrefois démolis sur une certaine profondeur pour pouvoir être contenus dans l'épaisseur du ciment, ainsi que deux consoles arrondies et moins saillantes, ce qui les avait sauvées.

Grâce à cette mise à jour, il s'est avéré que le sanctuaire reconstruit vers 1420 avait été appuyé contre le mur de la tour croisée, en lieu et place de la nef primitive du XIIIe siècle dévastée dans l'immense incendie qui ravagea la quartier le

*Les artisans ont renouvelé pinacles, crochets et autres sculptures décoratives...  
(Photo : Robert Dekock)*



Vendredi Saint de l'an 1405. On connaît donc à présent le volume de celle-ci, l'architecte Mignot ayant visualisé un ensemble donnant une idée précise d'un édifice évoqué dans les archives mais dont personne jusque-là ne pouvait concrétiser l'image...

#### Trésor public ?

La tour du transept paraît d'ailleurs bien grande pour un sanctuaire relativement petit à son époque. Elle avait donc vraisemblablement un double rôle : plus qu'un clocher, elle

était surtout, semble-t-il, un donjon servant à la fois de refuge et de tour de garde. D'ailleurs, on a observé que la baie ouverte dans cette tour se trouvait dans l'axe exact de la vieille porte de Hal : n'était-ce pas idéal pour le guet ?

Ce « terrain d'aventure » a aussi attiré l'attention sur l'espace intérieur de cette tour qui pourrait servir de « chambre du trésor ».

Difficile à dire si ce musée existera un jour. En attendant, les pièces les plus précieuses d'art religieux du sanctuaire sont accessibles mais... dans les coffres d'une banque. Leur

visite est rigoureusement réservée à ceux de nos lecteurs spécialistes en histoire de l'art ou... experts en « casse » qui se passeront d'autorisation. Dommage, non ?

#### Vive la récré !

Après ces doctes explications de Marcel Mignot (Merci, Monsieur le professeur), pourquoi pas, pendant que nous sommes sur place, passer là l'heure de la récré ? Si vous êtes d'accord, à vous de trouver dans la nef centrale ou dans les chapelles latérales, en dehors d'oeuvres plus connues comme le mémorial de Bruegel, quelques curiosités :

- une Vierge sans corps;
- Léopold Ier à genoux et en cote de mailles;
- la statue de Jupiter;
- un panier rempli de spécialités du boulanger et qui ne doit rien à la multiplication des pains;
- une dizaine de statues funéraires;
- les restes d'un saint bruxellois sous son cadavre.

Curieuse serait l'origine de la Vierge espagnole, dite Vierge de la Solitude, vêtue d'une longue robe de deuil. Une très grande statue en apparence qu'un soldat de l'armée d'Espagne aurait amenée, dit-on, dans son havresac. Invraisemblable ? Mais pourtant possible : cette statue ne consiste qu'en une tête sans autre corps qu'une armature qui a pu être fabriquée ici. En réalité, l'archiduchesse Isabelle a ordonné de transporter à Bruxelles cette Vierge douloureuse, copie d'une oeuvre commandée par Isabelle de Valois, femme de Philippe II.

Le premier roi et la première reine des Belges ont offert en 1843 une couronne à la Vierge de la Miséricorde en présence du nonce, le futur pape Léon XIII. Ce « couronnement de la Vierge » a fait l'objet d'un bas-relief qui montre, à la façon des tableaux et des retables du Moyen Age, les donateurs à genoux : l'imita-

*A l'époque où les éléments en plomb du clocher étaient remis à neuf.  
(Photo : Robert Dekock)*



D'abord, les travaux d'urgence avant d'échafauder les projets.  
(Photo : Robert Dekock)

tion est complète car l'artiste, Desenfans, a revêtu Léopold 1er d'une cotte de mailles et a fait d'ailleurs figurer dans le groupe sa femme, son fils et lui-même...

Il peut sembler curieux qu'un dieu aussi sensuel que Jupiter puisse avoir sa place ici. En fait, on le voit statufié dans la partie gauche d'un tableau du XVIIe siècle représentant le martyre de saint Chrysante et de sa femme, sainte Darie.

Un panier plein de pains existe au pied de saint Aubert, patron des boulangers, qui a ici son autel.

Les piliers de la nef centrale sont ornés de statues d'apôtres au pied desquelles, selon les cartouches qui s'y trouvent, les donateurs de ces oeuvres ont été enterrés.

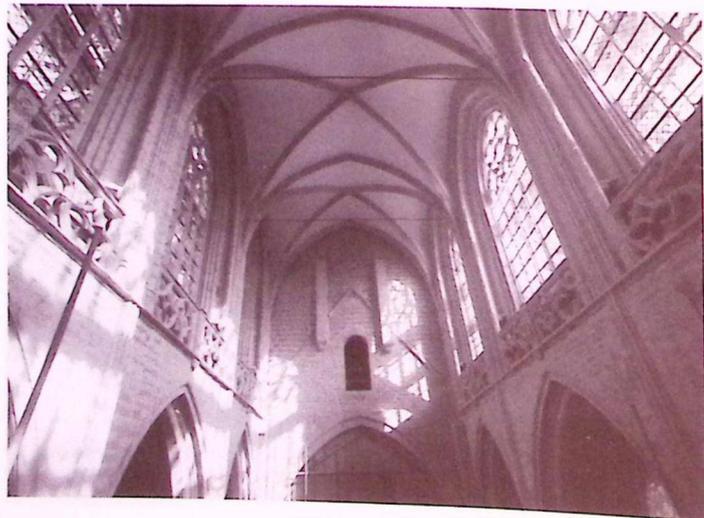
Saint Boniface, né et mort à Bruxelles, eut, selon son hagiographe, une vie si édifiante qu'«on a vu souvent des anges soulevant ses bras et célébrant pour ainsi dire la messe avec lui». Il est décédé à l'abbaye de la Cambre et, quand on déblaya les ruines de celle-ci après la destruction causée par les guerres de religion, on trouva des ossements, restes dont l'authenticité fut confirmée, paraît-il, par des guérisons miraculeuses. On construisit alors une châsse qui fut



mise à l'abri des saccages révolutionnaires. L'abbaye de la Cambre étant devenue bien national, les reliques furent confiées à Notre-Dame de la Chapelle pour laquelle un artiste liégeois sculpta une nouvelle châsse qui contient, en plus du crâne du saint, divers objets sacrés ayant appartenu à Boniface, ici représenté dans son dernier sommeil.

\* \* \*

Que murmurez-vous avant de sortir de Notre-Dame de la Chapelle ? Que celle-ci porte un nom étrange ?



Le déshabillage matérialise l'ancienne toiture, une baie, des contre-forts...  
(Photo : Robert Dekock)

## Bastogne, où se conjuguent souvenirs et prospérité...

par Dominique DETREVES

**T**ant par son histoire, son passé récent et glorieux, ses rénovations, développements et innovations inhérents à une évolution toujours en marche, Bastogne est citée connue, bien au-delà de nos frontières.

Sans doute, le coin de voile rarement soulevé est-il - comme ce l'est d'ailleurs pour pas mal d'autres villes et régions - celui de ses origines... «profondes».

Le touriste de passage n'est guère soucieux d'approfondir l'histoire de cette villette accueillante, animée et séduisante.

Les jeunes générations le sont-elles plus, qui se révèlent trop souvent indifférentes au «petit pays» qui les a vues naître ?

Le nombre d'habitants ne cesse ici de croître - originaires du lieu ou issus de l'extérieur -, formant aujourd'hui une entité de 13.000 âmes, alors qu'à la fin du siècle dernier, l'on en dénombrait quelque 3.000 !

### Les étapes d'une longue histoire

Bastogne peut s'enorgueillir de trouver place dans le cercle des cités les plus anciennes du pays.

Se pointant à 504 mètres d'altitude, au coeur du haut plateau ardennais - dans ce qu'était l'antique et vaste «Arduenna Silva», décrite par Jules César -, son nom est composé d'un préfixe et d'un suffixe celtiques : «Bast», idée de fortification et «Tom», idée d'endroit.

Idéalement retranchée contre les infiltrations germaniques qui ont précédé la guerre des Gaules, le nom de Bastogne signifie donc, à juste titre, «endroit fortifié».

C'est cependant sous la domination romaine que Bastogne se dessine. Elle fait partie, en effet, de ces «localités-routes», érigées en un point-cléf d'une voie de communication. L'actuelle grand'rue - tant arpentée par les visiteurs, toujours étonnés de découvrir sa double identification : «Sablon» et «Vivier» - qui en consti-

tue le noyau primitif, en est un précieux et rare témoignage.

Le document le plus lointain, qui mentionne le nom de la ville, date de 633, preuve de l'ancienneté de son existence.

Au XIIIe siècle, fait saillant de son histoire, la voilà promue au titre de ville.

Elle possède un blason, sa famille noble et ses bourgeois, une église, un hospice... Et l'on y bat monnaie. Sa position de place forte se trouve davantage consolidée, lorsque Jean l'Aveugle, au XIVe siècle, la dote d'une enceinte fortifiée, faite de murailles entrecoupées de tours semi-circulaires et de deux portes : la Porte Haute et la Porte Basse (ou Porte de Trèves), celle-ci en demeurant la seule vestige, typique et fort connu.

A cette époque, s'adjoint désormais à la ville basse (Palavà), un nouveau quartier, lequel va former la «ville haute» (Palayau).

Ainsi le territoire urbain s'unifie-t-il, cependant que la cité se transforme en un important noeud de communications et, par ce fait même, en centre commercial privilégié.

A ce titre, la ville hérite du nom de «capitale des Ardennes».

Ses activités commerciales se développent davantage et lui valent, au XVIIe siècle, le renom, tout aussi flatteur, de «Paris en Ardennes».

Jamais elle ne perdra de son entre-gent et, en ce XXe siècle, on assiste à une modification et à une évolution



La Porte de Trèves et ses alentours proches (tels qu'au premier tiers du XXe siècle).  
(Photo Musée en Piconrue)

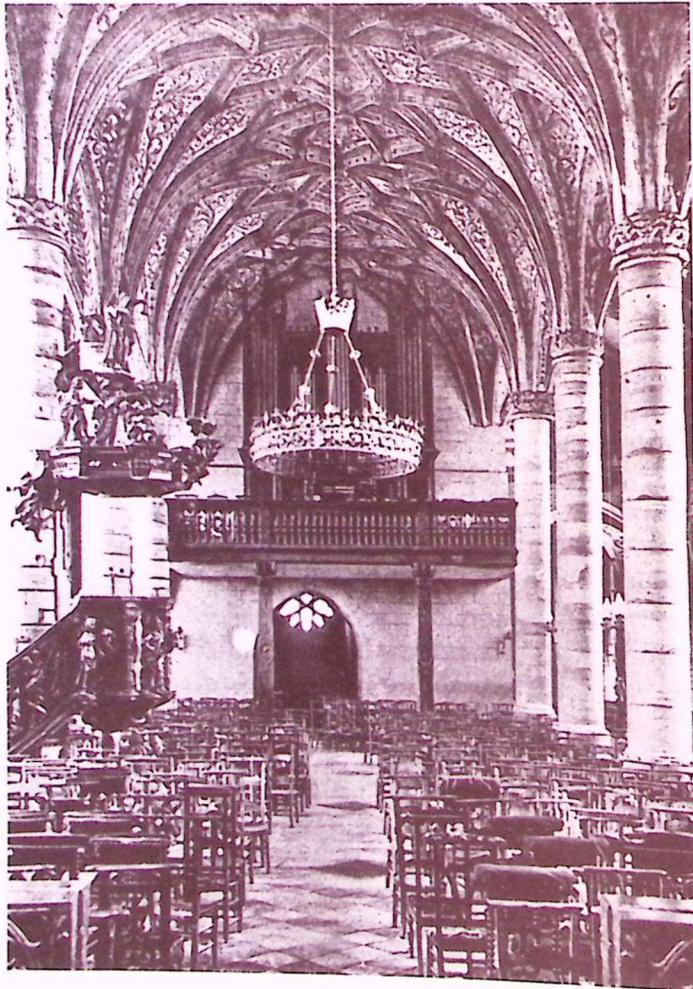
aussi rapides que spectaculaires de sa physionomie, qui renforcent tout naturellement son intérêt stratégique. Le célèbre «Siège de Bastogne», durant l'hiver 1944-1945, en a fourni, une fois de plus, une éclatante démonstration.

#### Un riche «état des lieux»

Si sa vitalité et sa modernité ne souffrent d'aucun frein, si la cité s'épanouit tout en préservant son image traditionnelle et unique, Bastogne ménage encore, à ses visiteurs, de réels trésors à découvrir et à explorer... indépendamment du souvenir de la «Bataille du Saillant», et notamment : L'église Saint Pierre, avec



Ancienne physionomie (1920) de l'actuelle Place Mc Auliffe, précédemment place du Carré. L'allée arborée et le kiosque n'existent plus (Photo Musée en Piconrue)



sa tour romane du XIIe siècle; l'intérieur de l'édifice, enrichi d'une voûte polychrome, datant du XVIe siècle, et due aux talents d'un fils du pays; de très beaux fonts baptismaux; une superbe chaire de Vérité, sculptée par Scholtus, natif de Bastogne, et aussi de nouvelles orgues dont le titulaire actuel est Firmin Decerf, nom bien affirmé dans les sphères musicales.

La Porte de Trèves, construction du XIVe siècle, symbole de liberté autant que de prospérité, où se développe un musée d'archéologie.

La rocailleuse «Tchair à Voje», qui part de là, conduit à la «Maison Mathelin», siège du Musée d'Histoire.

Maints souvenirs de la sanglante Bataille des Ardennes, qui, de la mi-décembre 1944 à fin janvier 1945, a dévasté, dans des conditions hivernales des plus rigoureuses, l'est du pays, soulignent plusieurs quartiers de Bastogne :

Le Mémorial américain, en forme d'étoile géante, inauguré en 1950 sur la colline du Mardasson, est un vibrant hommage du peuple belge tout entier à l'U.S. Army et aux quelque 60.000 de ses soldats, tombés sur notre sol ardennais pour la défense de la liberté.

Le «Bastogne Historial Center», si-

Intérieur de l'église (photo : première moitié du XXe siècle), où l'on peut admirer les anciennes orgues, détruites lors des combats de 1944-1945, le Jubé, la voûte polychrome, la chaire de Vérité (1700-1710). (Photo Musée en Piconrue)

Une vue partielle de l'intérieur du Musée en Piconrue.  
(Photo prêtée par le R.S.I. de Bastogne)

tué à deux pas du Mémorial, sur cette même colline, retrace exclusivement les combats de Bastogne, vécus par les deux camps ennemis en présence.

L'«Original Museum» - au pays d'Ardenne - consacré, quant à lui, à la vie militaire, civile et à la nature. Les monuments dédiés aux généraux américains Mc Auliffe et Patton. La borne finale de la «Voie de la Liberté», suivie en 1944, depuis la Normandie, par les troupes libératrices.

Le tank Sherman, qui constitue l'attraction de la place Mc Auliffe.

Et il y a - car la gastronomie s'y défend depuis toujours - cette extraordinaire éclosion de commerces divers, de boucheries et charcuteries qui, en vitrines alléchantes et combien tentatrices, étalent leurs spécialités au goût et au fumet inimitables, dont la renommée est légendaire...

#### Un grand «plus»

Notre époque - le phénomène est général - redécouvre de plus en plus et met sur le pavois les richesses de son passé, qui sont le fondement même de sa culture.

Bastogne n'a pas échappé à ce



mouvement. Depuis quelques années, elle s'attache à valoriser son patrimoine, ses traditions, son patois: le vieux parler !

Un cercle d'Histoire, l'«Unde Oeris», contribue largement à cette résurrection, et c'est encore en ce sens qu'un Musée de la «Parole» a été fondé, qui entend sortir de l'oubli les traditions orales de la région.

#### Mais encore... Le musée en Piconrue

En juin 1984, s'est créée une asbl groupant différentes notabilités, qui, sous la houlette éclairée du professeur Neuberger, se donnent comme

tâche de rechercher, d'étudier, de conserver et de valoriser un patrimoine particulièrement riche d'art religieux, de croyances populaires traditionnelles de l'Ardenne et du territoire englobé autrefois dans l'ancien duché de Luxembourg, celui-ci comprenant l'actuelle province de Luxembourg belge et son proche voisin grand-ducal.

Ainsi l'idée d'un Musée prend-elle forme, qui répond d'ailleurs à une réelle nécessité lorsqu'on sait le nombre de vols et de déprédations de tout genre perpétrés dans les chapelles ou églises... abandonnées, ou désertées. En témoigne la foule d'objets religieux que l'on rencontre dans les marchés publics, les brocantes ou chez de simples amateurs... dont le scrupule est loin d'être la vertu maîtresse !

L'asbl souhaite encore recueillir toute pièce qui touche au domaine religieux : images pieuses, chromos, souvenirs mortuaires, missels, rosaires, scapulaires, bénitiers, anciennes prières manuscrites, crécelles, chapelets, ex-voto, photos et souvenirs de cérémonies, de coutumes ou fêtes et autres événements à caractère religieux...

Appel est lancé, dès lors, afin que soient inventoriés greniers, malles

Un aspect de la Grand-Rue, qui porte un double nom : «Sablou» et «Vivier». (Photo prêtée par le R.S.I. de Bastogne)



Vue inédite (actuelle) de l'intérieur de l'église Saint-Pierre.  
(Photo prêtée par le R.S.I. de Bastogne)

ou tiroirs à souvenirs, et que soient ravivées les mémoires.

Le « sulfureux » lui-même est retenu: superstitions, magie, rites, aux racines solidement ancrées et dont certains se pratiquent encore de nos jours...

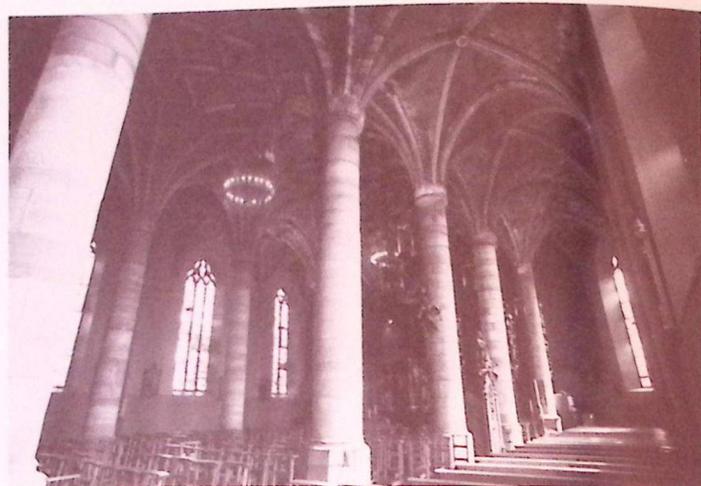
Mis en chantier, ce futur musée dispose déjà d'un toit : un bâtiment historique remarquable : le couvent dit « de Bethléem », joyau architectural qui remonte au XVIIe siècle et dont l'histoire est indissociable de la vie de Bastogne.

Sa construction s'étale, en effet, sur une quarantaine d'années, au départ de 1628, lorsque 7 petites Soeurs grises, des Récollectines de Dinant, viennent s'installer dans la cité, au lieu-dit Quartier Piconrue, situé au pied des remparts.

Ces religieuses sont chargées de l'éducation des jeunes filles et leur mission consiste encore à promouvoir la réforme catholique, selon les décrets du Concile de Trente.

Dans les années 1700, l'active communauté compte une cinquantaine de membres.

Placé sous séquestre en 1796 - conséquence de la Révolution française, le couvent ne sera rouvert qu'en 1896. Il abrite alors des Soeurs de la



Charité, de Namur, celles de Saint-François prenant ensuite le relais. Près d'un siècle plus tard, en 1981, les dernières religieuses hospitalières, bien que jouissant toujours d'une haute estime de la population, sont appelées à exercer ailleurs leur mission.

Dès lors donc inoccupé, ce vieux couvent de Bethléem - qu'entourent les imposants bâtiments d'un « Petit Séminaire », fondé en 1831 - risque bien de se délabrer...

Et ainsi, dans la ligne de sa vocation d'essence religieuse, le musée va-t-il lui rendre vie...

Sous quelle dénomination ? Mais, celle de « Piconrue », vénérable to-

ponyme faisant référence au fait que le quartier abritait au Moyen Age, des drapiers utilisant des chiffons de tissus appelés « picons ».

Implanté au numéro 24 de la place Saint-Pierre, au bas de la Grand'rue, le musée, dans le superbe agencement de ses nombreuses salles, est un centre permanent d'expositions, où sont regroupés statues, orfèvrerie, tableaux, ornements liturgiques, objets de croyance populaire, etc. Une salle est réservée à des spectacles audiovisuels, appelés à compléter l'information du visiteur.

Près du bureau d'accueil, divers objets religieux sont proposés en vente.

Et parce que ce musée nourrit l'ambition d'être également un Centre d'étude et de recherche ethnographiques - de manière, précisément, à faire renaître la vie autour des objets -, il s'y déroule, chaque année, une importante exposition à thème, très fouillée, qui s'applique à situer toute pièce dans son contexte humain.

Ainsi a-t-on pu y admirer, jusqu'à présent :

en 1986 : Les saints protecteurs et guérisseurs en Ardenne.

en 1987 : Trésors d'Ardenne.

La « Mardasson », expression raccourcie et usuelle.  
(Photo prêtée par le R.S.I. de Bastogne)



Vieux couvent des Récollets (XIIIe siècle), hélas détruit... (Photo Musée en Piconrue).

en 1988 : Porcelaines d'Andenne. - Art populaire religieux.

en 1989 : Les vivants et les morts; art, croyances et rites funéraires dans l'Ardenne d'autrefois.

en 1990 : Imagiers de paradis. Images de piété populaire du XVe au XXe siècle.

en 1991 : Beaux dimanches d'autrefois.

en 1992 : L'almanach des vieux Ardennais. Traditions et saints du printemps.

en 1993 : Naître autrefois, rites et folklore de la naissance en Ardenne et Luxembourg.

... et, puisque nous avons le privilège d'être dans le secret des dieux, sachez que *la prochaine exposition, en 1994, sera une suite de celle de 1992, ayant trait aux traditions et saints... de l'été.*

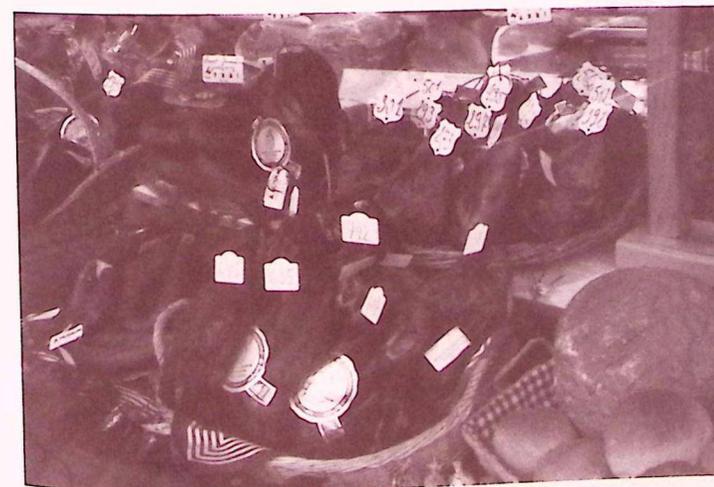
Faut-il le souligner : les recherches d'une telle ampleur exigent le déploiement d'un potentiel d'énergie considérable.

Aussi des contacts permanents sont-ils établis avec chaque paroisse et les foyers sont-ils sollicités afin d'apporter une éventuelle contribution, soit par des dons ou des prêts, à l'enrichissement de « leur » musée et d'un patrimoine tissé de souvenirs, d'attachement et d'émotion.



Enfin, le musée s'acquitte encore d'une mission appréciable, consistant à favoriser la restauration d'objets d'art qui lui sont confiés, et ce grâce, notamment, à l'intervention de l'Institut Royal du Patrimoine Artistique (Irpa), de l'Ecole d'Art de la Cambre (Bruxelles) et de divers ateliers locaux.

Un très bel ouvrage, réunissant texte et illustrations et dû à la collaboration du Musée en Piconrue et du Crédit Communal, développe les thèmes et recherches de chaque exposition. Nul doute que, par leurs exceptionnelles qualités, ils ne fassent date dans l'historiographie ardennaise !  
Contact : Musée « en Piconrue » - tél.: 061/21.56.14.



**Dans le cadre du 50e anniversaire de la Bataille des Ardennes et de la Libération**, de nombreuses manifestations sont prévues tout au long de l'année.

Renseignements auprès de l'OPT - Bataille des Ardennes, rue Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles - tél.: 02/504.02.00. Vous pouvez vous y procurer, e.a., l'affiche du 50e anniversaire et la cassette vidéo "Bataille des Ardennes".



Presque centenaire, cette carte-vue de l'église Saint-Pierre. A l'époque, on écrit également « côté gravure » (Photo Musée en Piconrue).

Les jambons de Bastogne, spécialité dont on ne cesse de chanter le renom.  
(Photo prêtée par le R.S.I. de Bastogne)

# Les rues de Bruxelles avant la guerre de 1940

par Clara VANDERBEKE

Qui se souvient de Bruxelles pendant la première moitié de ce siècle ? L'aspect et surtout l'ambiance de la ville étaient bien différents d'aujourd'hui. Après 1945, il y eut un grand bouleversement non seulement dans la construction des nouveaux édifices, mais surtout dans le mode de vie des habitants. Les rues n'étaient pas dominées par le vrombissement des moteurs; on y entendait des voix humaines sur des tons et des modulations variés. Elles étaient très fréquentées car les ménagères faisaient leurs emplettes dans les petits magasins du voisinage; après quelque temps la marchande était au courant des joies et des peines de ses clientes; dans les quartiers très peuplés les gens se connaissaient et taillaient une petite bavette sur le trottoir. Les enfants se

rendaient à l'école à pied par petits groupes de deux ou trois et dès la fin de la classe, ils envahissaient les trottoirs pour y jouer à la marelle ou sauter à la corde.

## Les petits métiers de récupération

C'était des acheteurs qui s'annonçaient de la voix et je me souviens du timbre d'une soprano (Oh ! pas aussi clair que celui de Clara Klerbert qui tenait la vedette du théâtre de la Monnaie) qui annonçait «Vodden en beenen», car Bruxelles a toujours été bilingue. Elle était suivie d'un francophone qui criait d'une voix de basse «Peaux de lapins, marchand de peaux». Car à cette époque, les magasins vendaient encore des lapins habillés de leur fourrure que l'on dépeçait à la maison et l'on attendait

le passage de l'acheteur pour s'en débarrasser.

Le rémouleur s'entendait de loin par le bruit métallique et strident d'un morceau d'acier passé sur sa meule; les portes s'ouvraient et on lui confiait ciseaux et couteaux. D'autres artisans qui disparurent les premiers furent les rétameurs qui soudaient de petites rondelles de métal sur les orifices des casseroles usagées et les rempailleurs qui s'installaient au coin des rues à côté d'une botte de joncs et en quelques minutes réparaient les chaises.

## Les marchands réguliers

Les laitières passaient tous les jours; elles n'étaient munies que d'une petite charrette montée sur deux roues et tirée par un ou deux gros chiens, les cruches en aluminium s'alignaient dont le couvercle était la mesure : une pinte, qui correspondait à peu près à un litre. Les marchandes des quatre saisons étalaient un grand choix de fruits et légumes sur de longues charrettes à quatre roues qu'elle poussaient de leurs bras musclés.

Le pain était privilégié, il était livré dans de grosses voitures tirées par un cheval, appartenant à une société coopérative, l'Union Economique; elles circulaient par toute la ville et furent les dernières à utiliser des chevaux; longtemps après la guerre on rencontrait encore le dernier cheval de Bruxelles qui ne fut supprimé qu'à l'âge de la retraite.

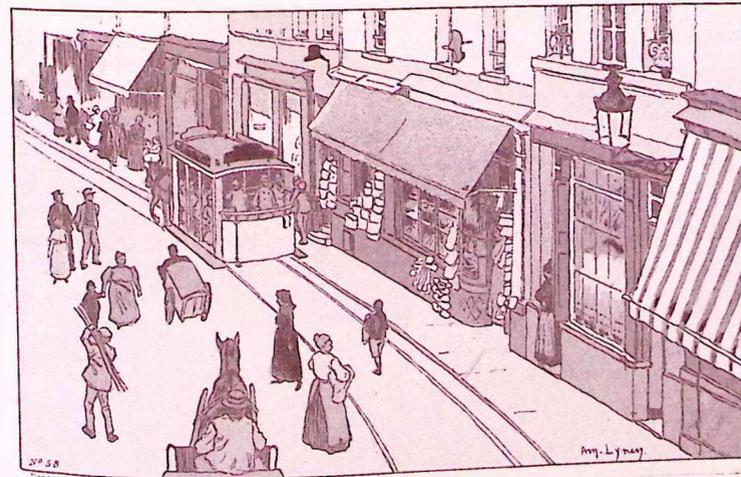
1912 - le chanteur populaire.  
(extrait du Folklore Brabançon, n° 261, p. 50).



1920 - le rémouleur (extrait du Folklore Brabançon, n° 261, p. 51).

## Les saisonniers

Au printemps, on rencontrait un Hollandais ou pseudo-hollandais qui portait un large pantalon bouffant et coiffé d'un béret; aux bouts d'un fléau étaient suspendus deux petits tonneaux remplis de harengs frais qu'il annonçait comme il se doit en flamand : "Hollandse haring"; mais l'attraction des enfants était le marchand de crème glacée, c'était toujours un Italien et sa voiture était un poème; peinte de couleur blanche ou crème décorée de paysages superposés d'Italie, les bacs de glace étaient couverts de cônes de cuivre rutilants et le toit était entouré d'une corniche scintillante incrustée de morceaux de miroir et de verroterie. Dès qu'il soufflait dans une petite



1925 - le fagottier (extrait du Folklore Brabançon, n° 261, p. 52).

attaché sur le toit et amusait les enfants par ses mimiques.

A la dernière édition des journaux, les crieurs s'égayaient à tous les carrefours du centre de la ville, c'était souvent de jeunes garçons qui s'époumonaient annonçant non seulement le titre du journal, mais aussi celui de l'article à sensation : le crime de... Beloeil, l'arrestation du bandit... X etc.

Tous ces humbles gens étaient de vrais indépendants, ils ne connaissaient ni syndicat, ni allocation de chômage, ni sécurité sociale, ils se débrouillaient pour survivre, mais ils jouissaient d'une pleine liberté. Parfois lors d'un achat à une marchande, elle détalait à toutes jambes parce qu'elle avait aperçu le casque d'un policier à l'horizon.

Dans tous les quartiers il y avait de nombreux petits cinémas qui passaient les films après ceux de la ville et qui étaient moins chers; ils étaient très fréquentés et à proximité il y

Au tournant de la rue d'Anderlecht.  
(carte postale n° 58 d'Amédée Lynen - Archives S.R.H.F.)

Marchand d'anquilles (carte postale n° 70 d'Amédée Lynen - Archives S.R.H.F.)

avait toujours une échoppe vendant des frites ouverte jusqu'à la fin de la dernière séance et qui paraissait faire de bonnes affaires le soir. Les promeneurs étaient nombreux car les beaux cafés du centre avaient de bons orchestres et l'on pouvait circuler en ville à toutes heures de jour ou de nuit sans aucune crainte d'être attaqués. Était-ce cela la « belle époque » ?

Toutes ces voix humaines, ces cris des marchands ne formaient pas une harmonie, mais donnaient de la vie à la ville, il y avait de la convivialité entre les citoyens. Le boulevard qui remplaçait la deuxième enceinte était bordé de beaux gros arbres de même que l'avenue Louise et le dimanche les gens se rendaient au Bois où il y avait de jolis dancings et des salons de thé. On y rencontrait des amis, on saluait des voisins; les voitures étaient rares et très chères pour le niveau de l'époque, c'était l'apanage des gens aisés, les rues appartenaient aux piétons.

Lorsqu'on regarde les estampes du début du siècle on y voit des foules hilares qui chantent et dansent dans les rues car à chaque kermesse il y avait bal sur les places publiques, les cortèges étaient nombreux, les



fêtes aussi et Bruxelles paraissait une ville extrêmement gaie.

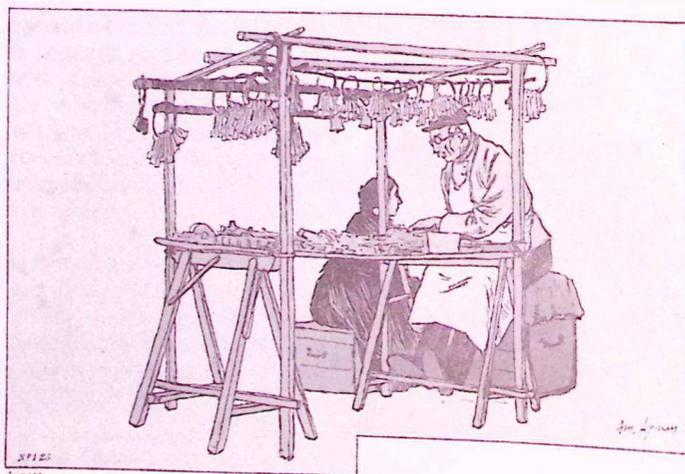
### La Libération

Elle nous délivra des Allemands mais amena l'« American way of life » qui rompit complètement le tissu urbain et social de la ville. Les publications pro-américaines proliférèrent, on présentait les U.S.A. comme un pays de cocagne où l'on ne réparait rien et tous nos artisans furent bannis de la vie bruxelloise, où l'on jetait tout ce qui est usagé et les montagnes d'immondices s'accumulèrent; où l'on ne se déplace qu'en voiture et tout le monde voulut un véhicule. Les uns

s'achetèrent une belle voiture, les moins fortunés s'offrirent une petite Fiat 500 à deux places dénommée en Italie « Topolino » et qui fit une longue carrière tant elle était solide. Enfin, ceux qui ne pouvaient pas se payer quatre roues choisirent une moto où ils attachèrent un side-car pour y placer l'épouse et les enfants et tous s'enfuirent de la ville pendant le week-end qui devint un désert et un enfer en semaine. Actuellement les voitures envahissent tous les espaces : les enfants ne peuvent plus circuler seuls, les artisans et les marchands des rues sont un souvenir d'un passé qui paraît lointain. Les Bruxellois préfèrent passer quatre heures enfermés dans leur voiture prise dans un bouchon de 30 kilomètres plutôt que de se promener dans la belle forêt de Soignes ou dans les nombreux parcs qui entourent la ville et ne sont plus guère fréquentés que par les immigrés.

Le moteur a tué la « chanson des rues », les jeux des enfants, la convivialité entre les citoyens; la télévision a fait le reste, elle a enfermé les familles dans l'enclos de leur appartement sans plus de contact avec l'extérieur qui est devenu un coupe-gorge dans certains quartiers. Mais on n'arrête pas ce qu'on appelle le progrès.

Vieux Marché. Clefs et vieux fers. (carte postale n° 125 d'Amédée Lynen - Archives S.R.H.F.)



# EXPOSITIONS

## La Galerie Bortier et son quartier

L'association a pour objet la mise en valeur et la défense du patrimoine artistique, culturel et architectural de la galerie Bortier et de son quartier. Dans ce but, avec la collaboration de la Ville, elle organise une exposition sur l'histoire de ce quartier chargé d'histoire.

Pourquoi cette exposition dans la plus petite et la plus parisienne des galeries bruxelloises ?

La galerie Bortier, souvent oubliée dans les guides touristiques, faisait partie du superbe Marché de la Madeleine, conçu par l'architecte Cluysenaar, célèbre pour la construction des Galeries Saint-Hubert. Elle est le seul vestige de l'énorme complexe. Son caractère intime contraste avec les prestigieuses Galeries du Roi et de la Reine. L'atmosphère qui se dégage de ces deux galeries si différentes marque l'évolution des goûts de l'architecte Cluysenaar.

Grâce à sa réouverture après travaux en 1977, les bibliophiles et les amoureux de nos vieilles pierres peuvent y flâner en jouissant du

charme désuet de la Galerie Bortier. La façade, donnant accès à la Galerie, est l'une des plus belles de la rue de la Madeleine et est en voie de classement.

De nombreux documents, photos et objets permettent de faire revivre l'ambiance de ce quartier au XIXe siècle et de retracer l'évolution de quelques monuments comme la Madeleine. Quelques artistes, à travers leur oeuvre, donnent également leur vision personnelle de ces lieux. En fait, cette exposition se présente comme une promenade dans la plus vieille rue pavée de Bruxelles. L'une des plus joyeuses et des plus huppées au XIXe siècle. Aujourd'hui, dès la nuit tombée, la rue de la Madeleine s'endort telle une honnête rue de province. A deux pas de la Grand-Place, ses maisons et sa Galerie évoquent, avec nostalgie, les splendeurs et les misères du siècle passé.

Partons ensemble, voulez-vous, à la recherche du temps perdu...

### Renseignements pratiques :

L'exposition a lieu du 8 au 26 avril, dans la Galerie Bortier à 1000 Bruxelles. Elle est ouverte au public

tous les jours de 12 à 19h. Pour tout renseignement, contactez Madame Arlette Genicot, au 02/426.48.33.

## A la Fondation pour l'Architecture : 1960 - 1973 ou L'utopie du tout plastique

Cette exposition "tout en plastique" propose une vision concentrée des années 1960-70, à travers une sélection d'objets, d'oeuvres d'art, de mobilier, de projets, de maquettes, ... Jamais autant d'objets relevant de cette matière et d'un même contexte créatif n'ont été rassemblés selon ce principe de sélection, ce qui fait de l'exposition une oeuvre en soi.

La beauté des oeuvres présentées témoigne de leur technologie et de la liberté ainsi acquise des créateurs. Ensemble, elles composent la maison utopique tout en plastique, permettant d'observer l'art de vivre de cette époque, son climat créatif et ses rapports avec un contexte industriel grandissant. Le rythme de l'exposition est donné à travers le vocabulaire formel appliqué aux matières plastiques - les coques rigides, les mousses, les gonflables, les textiles, les transparents -, ... Partant d'une collection privée unique au monde, l'exposition réunit les principaux acteurs de la scène artistique et architecturale des années 1960-70.

### Renseignements pratiques :

L'exposition se déroule dans les locaux de la Fondation, rue de l'Ermitage à Ixelles, du 22 mars au 29 mai. Elle est ouverte au public, du mardi au vendredi de 12h30 à 19h; le week-end de 11 à 19h.

Rue de la Madeleine, au tout début du XXe siècle. Vue sur les dernières maisons (côté pair) qui restent à démolir (Archives A.V.B.).

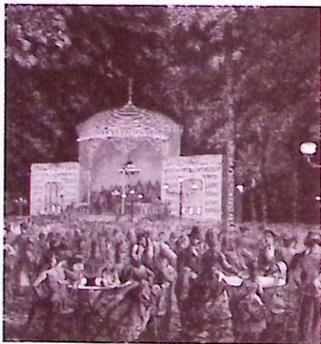


## Vient de paraître



### Le Parc de Bruxelles

A partir d'une abondante documentation, dont des archives dépouillées pour la première fois, *Xavier Duquenne* retrace avec minutie, érudition et légèreté l'histoire du Parc de Bruxelles et de ses éléments - statues, bassins, et constructions - depuis les grands événements jusqu'aux faits anecdotiques. L'avant-propos, dû à la plume alerte de Roland Mortier ne nous donne qu'une envie : lire l'ouvrage pour aller le plus rapidement possible se promener sur ces lieux où beauté, poésie et histoire règnent en maître. Deux chapitres sont consacrés à l'histoire du site et à la reconstruction du Quartier Royal - après le fameux incendie de 1731 - sous le gouvernement de Charles de Lorraine. Le troisième chapitre est consacré à la description du Parc, tandis que le dernier raconte la «vie au Parc».



Tant en noir et blanc qu'en couleurs, de nombreuses gravures, lithographies et photos agrémentent le texte. Elles donnent un excellent aperçu visuel de l'évolution du quartier au cours des siècles. Un petit regret : les photos contemporaines ne sont pas commentées.

Un volume de 29 x 19, relié au fil de lin, de 160 pages est présenté sous couverture cartonnée avec jaquette

illustrée. 94 illustrations dont 30 grandes photographies contemporaines.

L'ouvrage est édité chez CFC-Editions, avenue Louise 166 à 1050 Bruxelles. Le livre est en vente dans les librairies au prix de 2.250 F.

### Relais et châteaux 94

La chaîne Relais et Châteaux regroupe actuellement 410 établissements présents dans 40 pays, dont 10 en Belgique et 2 au Luxembourg. Rappelons que les exploitants de ces maisons prestigieuses s'engagent à répondre aux critères d'une charte de qualité des «5 C» : caractère, courtoisie, calme, charme et cuisine.

A l'occasion du 40e anniversaire de la chaîne, le guide entièrement bilingue français-anglais est d'une conception nouvelle. La forme, la mise en page, les descriptions des établissements sont claires et lisibles. Chaque maison est présentée avec une photo, une carte de situation et les renseignements pratiques.

Le guide splendide de ce qui est probablement «la plus belle chaîne du monde», de format carré 18,5x18,5 avec 612 pages en quadrichromie, édité à 1 million d'exemplaires, est offert dans les établissements membres, la Maison de la France et par envoi postal moyennant un coût de 50 FF auprès de Relais et Châteaux, rue Galvani 15 à 75017 Paris.

### Michelin Benelux 94

Impatiemment attendu chaque année, le «distributeur d'étoiles» Michelin a livré son verdict 94. Les nouveautés : une cinquantaine de localités supplémentaires, 276 nouvelles adresses (201 suppressions) et un choix plus complet de menus économiques à moins de 800 F et

de repas soignés à prix modérés (R rouge) entre 750 et 1200 F. Globalement, le guide compte 141 étoiles dont 88 en Belgique. Rien de révolutionnaire dans le classement de cette année, spécialement à Bruxelles, si ce n'est la perte de son étoile du «Sermon» à Jette.

En Brabant wallon, plusieurs maisons méritantes devront prendre patience.

En vente en librairie à 635 F.

### Must for Dinner 94

«Le Guide illustré des meilleurs restaurants» est la devise, depuis sa création, du Must for Dinner dirigé par Pierre Van Reepinghen.

Vous y trouverez dans les rubriques «grandes tables», «brasseries» «Italiens» et «Asiatiques», les meilleurs établissements dans leur catégorie.

Quelque 600 restaurants belges et luxembourgeois ont ainsi reçu ce privilège dans l'édition 94. Ils sont classés par province et par ville.

Comme grande nouveauté, apparaît dans cette édition : «Les vitrines gourmandes»

Il s'agit d'une rubrique réalisée par Marc Danval, journaliste radio bien connu qui donne, pour les jours où l'on ne va pas au restaurant, 120 bonnes adresses gourmandes à Anvers, Bruxelles et Liège pour bien acheter son pain, son fromage, sa volaille, etc.

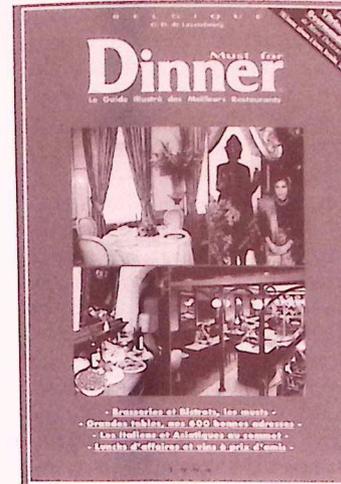
Parmi les nombreuses améliorations dans la forme, citons en premier le format réduit qui le rend beaucoup plus agréable à manipuler et plus aisément transportable, sans rien enlever au caractère luxueux de la présentation. Toute en couleur, celle-ci est rehaussée de très nombreuses illustrations. La mise en page a été rendue plus lisible.

Le guide de 204 pages quadri et N/B est de format 175x250.

## AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Prix de vente : 350 F. en librairie et aux Editions Soprest, Av. de l'Université 73 à 1050 Bruxelles.

Tél. : 02/647.63.90.



### Guide Henry Lemaire 94

Pour sa 10e édition, le seul guide qui «ose» donne un cote sur 100 aux restaurants et qui commente ses jugements a poursuivi sur sa lancée. Quoi de nouveau ? A Bruxelles, le Sea Grill SAS monte à 92 et La Maison du Boeuf-Hilton à 85. En Brabant wallon, par contre, ça bouge beaucoup, avec l'arrivée du «Grand Corroy» à Corroy-le-Grand (76), «Les Grandes Ecuries» (ferme de la Ramée) à Jauchette (75), «Les Templiers de Vaillampont» à Thines (74) et quelques confirmations qui prouvent que le Brabant wallon devient un paradis gastronomique.

Édité par Logos, 401 pages, vendu en librairie à 895 F.

### Guide Delta Bruxelles 94

Avec ses 1700 hôtels et restaurants, cet ouvrage reste le guide gastronomique le plus complet et le plus

pratique, avec ses dix rubriques de classification : par ordre alphabétique, par quartier, par catégorie de prix, par type de cuisine, ouvert le dimanche, la nuit, etc...

Près de mille établissements font l'objet d'un commentaire qui, soulignant les mérites et lacunes, donne une image d'ensemble de l'établissement : cadre, ambiance, assiette, service, prix...

Une rubrique «Les références du Guide Delta» indique les meilleures tables du moment, les restaurants en vogue, les maisons consacrées et aussi les 87 meilleurs rapports qualité-prix de la capitale.

Parmi les nouveautés, citons deux nouvelles rubriques pour humer l'air du temps : la «cuisine de brasserie», une cuisine conviviale de l'assiette à l'addition, et les 8 maisons où l'on peut s'adonner aux joies du «karaoke». Trois nouveaux symboles signalent les 794 établissements où l'on peut manger en plein air (terrasse ou jardin), les 56 beaux cadres et cadres originaux et les 71 «coups de coeur» pour un bistrot sympa, une ambiance rare, un plaisir d'ensemble.

Cette année, ce sont les hommes d'affaires, via le journal «l'Echo» qui ont désigné leurs tables préférées sur un double classement.

Pour les meilleurs restaurants, sont classés dans l'ordre le Sea-Grill SAS, la Maison du Cygne et l'Ecailler du Palais royal. Pour le meilleur rapport qualité-prix, on trouve «La Maison du Boeuf-Hilton, la Taverne du Passage et le Café de la Gare».

Publié par les Editions Delta, Avec 444 pages, de format de poche 12x21, le Guide est en vente en librairie à 695 F.

N'oublions pas qu'au sud de la capitale, le «Guide Delta Wallonie», dont la première édition est sortie l'année dernière, est aussi un compagnon de route fort utile. Il est vendu 595 F.

### Le 8e Mondial du Vin et des Spiritueux

Bruxelles, au coeur de l'Europe dans un pays non producteur offre aux professionnels un lieu central et privilégié pour des rencontres au plus haut niveau.

Sur plus de 20.000 m2 d'exposition aux Palais 5, 9 et patio du Parc des Expositions de Bruxelles, plus de 600 exposants venus d'une quarantaine de pays présenteront leurs offres.

Tous les exposants attendent les acheteurs européens des secteurs : distribution, négoce, restauration, hôtellerie et sommeliers.

Les organisateurs désirent garder les particularités qui font le succès du «Mondial du Vin et des Spiritueux» : bannir tout gigantisme en maintenant des proportions humaines et en limitant volontairement les surfaces. Ceci pour faciliter les déplacements et les contacts en focalisant, sous forme concentrée, l'ensemble des activités du secteur. On y découvrira les nouvelles tendances, l'évolution des marchés et les nouveaux produits; notamment dans le secteur des spiritueux qui fera l'objet d'une attention particulière.

Cette démarche se veut résolument optimiste et nettement orientée vers le développement des relations commerciales.

En plus des animations habituelles, on peut déjà citer : une assemblée des Sommeliers, une réunion des Food and Beverage Manager des grands hôtels, un prestigieux concours des Barmen, doublé d'un concours juniors et amateurs, le colloque du C.B.D. axé sur les produits «étrangers» et sur le concept de Marques, la coupe Gault Millau des Grands Crus Classés de Saint-Emilion, et un grand concours international des vins et spiritueux selon les stricts règlements de l'O.I.V.

Le Mondial se tiendra du 17 au 20 avril 1994 au Parc des Expositions de Bruxelles.

# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

## Iren Nemeth et Stéphane Killens, les deux premiers lauréats d'un concours pas comme les autres

Notre Belgeoisie a désormais une Académie de plus. «*Oui, ma chère, une authentique, une vraie de vraie, sortie tout droit d'un passé linguistique croustillant*». Une mémoire populaire en quelque sorte. «*Mais que me chantez-vous là, chère amie?*» Rien que de très palpable : l'A.D.I.P.B. ... un sigle qui en dit long sur ses intentions : l'Académie pour la Défense et l'illustration du Parler bruxellois.

Dans cette Académie, pas d'amidonnés, de dikke nek et autres platvoet, non rien que des vrais et purs, issus d'un folklore tenace, du franc-parler local, en un mot du puits de la vérité... Il était temps : dans la Babel bruxelloise d'aujourd'hui, où l'on parle 36 langues et même le français, les autochtones risquaient à coup sûr de disparaître corps et biens dans le vortex de la modernité. Sans le moindre S.O.S...

Des âmes bien nées veillaient au grain : Louise Claessens et Oscar Starck. Sans hésiter, ils repriront la balle au bond lancée il y a quelques années par les pionniers, Pierre Simon Nothomb et Manahem Palacci. A ce jour, le sputnik A.D.I.P.B. s'insinue insidieusement à tous les niveaux de la ville. Et a enfin droit de cité !



Ah ! Les valeureux confrères, Louis Quievreux, Antoine Demol et autres Jean d'Osta ou Louis Van Cutsem, tous mordus de la bel ouvrage, mais tous hélas disparus, se trémousseront d'aise dans leur lointaine thèbaïde, eux qui s'époumonaient jadis à propager leur idéal : enrichir notre patrimoine historique par la diffusion du langage marollien.

Cette fois, ça y est : l'Académie existe. Mais plus que cela, elle agit. Et décroche ses premiers diplômes. Fête ses premiers lauréats, dans un écrin à sa mesure, l'hôtel de ville de Bruxelles. Là, le bourgmestre Michel Demaret, toute zwanse dehors, dans son style savoureux bi-face donne le ton qui sied à ce joyeux carrefour. «*Ce n'est pas tous les jours qu'on se marre dans cette Maison, ponctuera le maieur : et bien profitons-en...*»

Un pari réussi ! Il y a des lieux où souffle l'esprit, d'autre où sévit l'humour. Bien accouplés, ces deux-là ne pouvaient qu'engendrer un climat harmonieux propice à l'éclosion de talents de la meilleure veine.

C'est précisément ce «moment» que l'on percevait lors de la remise des diplômes aux deux rescapés de la cuvée 1993 : Irem Nemeth, Hongroise bonteint, catapultée chez nous en 1956 et installée à Molenbeek, polyglotte hors pair (5 langues dont

trois classiques plus le marollien), téléphoniste à Europe Assistance; et Stéphane Killens, facteur des postes, disons plutôt préposé aux lettres, à Uccle, comédien amateur, érudit et pince-sans-rire sans avoir l'air d'y toucher... Ces deux lauréats se sont farcis un cours de marollien de 1700 pages - excusez du peu - durant les deux années exigées pour l'obtention du diplôme. Et cette performance, il fallait le faire!

Fi des sacrifices inhérents à ce genre de «passe-temps», les multiples chausse-trappe pour maîtriser un dialecte guère facile d'accès, les défaillances du groupe enthousiaste au départ, mais rapidement dégoûté par la complexité de l'aventure. Sans compter les difficultés rencontrées pour rallier les cours à l'issue d'une journée de labeur. Un véritable parcours du combattant ! ...» On ne dira jamais assez le courage des lauréats de cette première session», surenchérit Madame Claessens, présidente de l'A.D.I.P.B. en remettant au maieur un exemplaire du syllabus.

«*Les cours ça me connaît, rétorque Michel Demaret. Je vais m'y remettre sur le champ, en apposant le cachet de la ville sur le parchemin de MM. Irem Nemeth et Stéphane Killens. Et ajoutant malicieusement : «La culture bruxelloise n'est pas, comme le clament d'aucuns, une sous-culture. Elle fait partie de notre patrimoine et mérite notre admiration. Nul doute que vous serez ses brillants ambassadeurs.*»

La matinée s'acheva dans une atmosphère bon enfant truffée de grains de folie bien de chez nous. Les deux lauréats s'en donnèrent à cœur joie, égrenant leurs souvenirs dans un langage pittoresque, émaillés - déjà ! - d'expressions du terroir. N'est pas echte Brusselseer qui veut !

On s'en doutait «une fois»...

Jules Carlier

Le bourgmestre de Bruxelles entouré des lauréats (photo fournie par l'auteur).